
U d'/ of Ottawa
39003001861342

GALERIE

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

QUATRIÈME SÉRIE

HOMMES ET FEMMES DE COUR

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE ET Cie
Imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

ARSÈNE HOUSSAYE

GALERIE DU XVIIIE SIÈCLE

SIXIÈME ÉDITION

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

QUATRIÈME SÉRIE

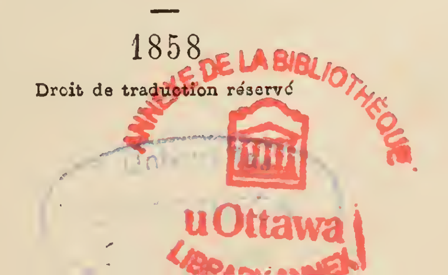
HOMMES ET FEMMES DE COUR

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, No 14

1858



LA GALERIE

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

HOMMES ET FEMMES DE COUR.

I

LE MARQUIS

DE SAINTE-AULAIRE.

L'abbé Testu. — Ninon. — La duchesse du Maine.

(1643-1743.)

En 1706, le bruit se répandit à Paris, à la cour et à la ville, chez les grands seigneurs, chez les hommes de lettres et chez les gens d'Église, que M. Jacques Testu, abbé de Belval, venait de mourir. Quel était cet abbé de Belval? Un savant, un historien, un philosophe, un grammairien, un poëte? Non : c'était un des quarante.

Pourquoi était-il de l'Académie? Demandez à M. de Sainte-Aulaire, un des quarante d'aujourd'hui. Ce qui est hors de doute, c'est que l'abbé Testu de Belval avait succédé à Bautru, et qu'il était immortel depuis quarante ans. Je ne sais pas s'il avait beaucoup d'esprit, je sais qu'il voulait toujours parler, quoiqu'il eût habité, ou plutôt parce qu'il avait habité la Trappe avec son ami M. de Rancé; cette fureur de discourir, appuyée d'un entêtement de premier ordre, l'avait fait surnommer *Têtu, tais-toi*. N'étant plus écouté des hommes, il était passé du côté des femmes, et sans doute alors il attrapa quelques traits d'esprit. Cette appréciation toute féminine a été rapportée par d'Alembert comme une preuve de la finesse de l'abbé de Belval; il disait de Mme de Montespan et de ses deux sœurs, toutes trois renommées pour la grâce de leur conversation : « Mme de Montespan parle comme une personne qui lit, Mme de Thianges comme une personne d'esprit qui rêve, et Mme l'abbesse de Fontevrault comme une personne qui parle. »

Le titre d'académicien ne s'élevait pas jusqu'à l'ambition de l'abbé de Belval; il voulait être évêque; mais Louis XIV refusa toujours, disant que l'abbé n'était pas assez homme de bien pour conduire les autres. Dans son désespoir, le pauvre abbé prit un parti extrême; il s'en alla trouver Ninon de l'Enclos, ne doutant pas que, s'il parvenait à convertir celle-là, le roi, touché de son éloquence, ne lui donnât le premier évêché vacant. Mais la païenne du XVIIe siècle écoutait les sermons de l'abbé sans cueillir les fleurs amères de la pénitence. « Il croit, disait-elle, que ma conversion lui fera honneur, et que le roi lui donnera pour le moins une abbaye; mais, s'il ne fait fortune que par mon âme, il court un risque éminent de mourir sans bénéfice. »

Quand il fut bien entendu que M. Jacques Testu, abbé

de Belval, était parti pour l'autre monde, quelques ambitieux littéraires se mirent en campagne pour lui succéder à l'Académie. On s'agita beaucoup parmi les quarante, qui pour le marquis de Sainte-Aulaire, qui pour le marquis de Minocure.

On pouvait nommer Rousseau, Regnard, Dancourt, Bayle, Malebranche, Dufresny, Lesage : le marquis de Sainte-Aulaire fut élu. « Quoi! pour quatre vers! dit Thomas Corneille : *La Divinité qui s'amuse*.... — Il en a fait cinq *! s'écria le cardinal de Rohan. — Total neuf, dit Boileau, qui avait donné ostensiblement la fameuse boule noire. »

Le marquis de Sainte-Aulaire n'était pas d'ailleurs un jeune audacieux : il comptait soixante-trois ans; mais il n'y avait pas longtemps qu'il avait poussé le cri révélateur du Corrége **. Il était né en Limousin vers 1643. Il y resta durant toute sa jeunesse, entouré de gentilshommes qui faisaient parade de leur noblesse et de leur ignorance. Ennuyé des vivants, il prit le parti de vivre avec les morts, c'est-à-dire qu'il vécut en bonne intelligence avec

* Le cardinal voulait parler de ce couplet chanté à la duchesse du Maine :

Bergère, détachons-nous
De Newton, de Descartes;
Ces deux espèces de fous
N'ont jamais vu le dessous
Des cartes, des cartes, des cartes.

** Selon Voltaire. Voici ses premiers vers :

O muse légère et facile,
Qui, sur le coteau d'Hélicon,
Vîntes offrir au vieil Anacréon
Cet art charmant, cet art utile,
Qui les fit jeunes en l'arrière-saison;
Vous qui de tant de fleurs, sur le Parnasse écloses,
Orniez à ses côtés les Grâces et les Ris,
Et qui cachiez ses cheveux gris
Sous tant de couronnes de roses....

Homère et Virgile, Malherbe et Regnier, Rabelais et Montaigne, les conteurs et les philosophes. On ne dit pas s'il vécut en familiarité intime avec l'Amour. Il fut trop amoureux en son hiver pour n'avoir pas soupiré sous les aubes irritantes de l'avril.

Un jour il s'arracha violemment à la solitude pour aller à la guerre. Il ne déposa son épée qu'après avoir reçu le titre de général. Mais alors tout marquis venant du champ de bataille avait ses éperons d'or.

A son retour des armées, il fit son entrée dans le monde. Il alla peu à Versailles, parce qu'il y avait alors une autre cour plus recherchée des grands seigneurs amoureux de poésie : c'était la cour de la duchesse du Maine, qui surnomma bientôt le marquis de Sainte-Aulaire son *vieux berger*. Ce fut elle qui lui inspira les quatre vers dont voulait parler le Thomas Corneille. Il soupait avec la duchesse. Il était rêveur : c'était alors une impertinence. « Mon Apollon, lui dit-elle, vous songez à quelque Daphné rebelle il y a cinquante ans. Puisque ce n'est pas votre âge que je vous demande, dites-moi donc votre secret. » Il répondit avec toute la grâce d'un improvisateur italien :

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon, ne serait pas ma muse :
Elle serait Thétis, et le jour finirait.

Après tout, Boileau avait tort. Ces vers sont charmants. Anacréon n'eût pas si bien dit, ni Boileau non plus. Pour moi, je donnerais pour ces quatre vers tout le *Traité du Sublime*, sans compter l'ode *Sur la prise de Namur*. Ces quatre vers sont immortels. Que de poëtes plus fameux qui voudraient attacher leurs œuvres à ces quatre vers, pour obtenir un rayon du sourire qui les saluera dans mille ans!

Il y a encore un rondeau rimé à la cour de Sceaux. Le cardinal de Fleury, envoyant au vieux marquis (il allait avoir cent ans) l'ordonnance de ses pensions, lui disait que le roi ne prétendait pas les lui payer au delà de six-vingts ans.

A six-vingts ans vouloir que je limite
De mon hiver la course décrépite,
C'est ignorer que par enchantements
A notre cour les jours passent si vite,
Que les plus longs ne sont que des moments.
Quand vous aurez chassé le Moscovite,
Et rabaissé l'orgueil des Allemands,
On voudra voir quelle en sera la suite
A six-vingts ans.

Nos pastoureaux, enchantés et dormants
Sous les berceaux que notre fée habite,
Attendront là ces grands événements,
Et le comptant de leurs appointements;
Car, monseigneur, vous n'en serez pas quitte
A six-vingts ans.

Le marquis de Sainte-Aulaire mourut à cent ans, comme Anacréon, son maître, comme Fontenelle, son ami. Le beau temps que celui où l'on faisait le tour d'un siècle sans révolution, où l'on était général pour avoir passé le Rhin, et académicien pour avoir improvisé quatre vers! Non, ce n'était pas le beau temps. Combien j'aime mieux nos grandes passions, nos folies sérieuses, nos tempêtes et nos naufrages! Ils étaient dans le reflux, nous sommes dans le flux; ils vivaient cent ans, en comptant d'après l'almanach; nous vivons mille ans, en comptant d'après notre cœur.

Fontenelle disait en mourant : « Depuis bientôt un siècle je n'ai jamais ri ni pleuré. » Plaignons-les, plaignons-les, ceux qui n'ont jamais ri; plaignons-les sur-

tout, ceux qui n'ont jamais pleuré. Plaignons-les : l'aube nouvelle n'a pas couronné leur front de ses rayons divins ; le sentiment qui nous a rapprochés de Dieu en nous dévoilant les beautés radieuses de l'Évangile et de la nature, ces deux livres immortels de l'amour et de la liberté, n'a pas fait battre leur cœur. En un mot, ils ont vécu sans aimer. Plaignons-les, comme disait du diable sainte Thérèse, cette Sapho chrétienne, qui s'élançait dans l'infini du haut du rocher des passions.

II

LA MARQUISE DE PARABÈRE.

I

LES VENDANGES.

Les courtisanes de l'antiquité païenne étaient savantes, plus savantes encore qu'amoureuses. La gaie science dont parle Montaigne est la seule permise aux lèvres des femmes. Aspasie a beau me parler de l'âme immortelle et de la liberté des peuples avec l'éloquence de son disciple, le divin Platon, je n'écoute que des yeux. Si Mme de Parabère était là, je lui trouverais plus d'esprit.

Le premier trait d'esprit d'une femme, c'est sa figure; le dernier, c'est son cœur. Les femmes du XVIII[e] siècle n'avaient rien appris, mais elles savaient aimer et elles étaient belles sous la Régence; c'était comme une moisson aimée du ciel et du soleil : ou plutôt les femmes étaient belles sous la Régence, sous Mme de Pompadour et sous Marie-Antoinette, parce qu'elles voulaient être belles, les unes par la galanterie, les autres par la grâce; celles-là par la passion, celles-ci tout simplement par la beauté. L'art qui avait révélé Coustou jouait un grand rôle dans l'ajustement et dans l'air de tête. On corrigeait la nature qui n'avait pas assez de luxe ni de force pour se montrer toute simple. Ne pouvant

être la Vénus de Milo, on devenait la bacchante de Sicyone.

Le plus vif contraste à opposer aux figures d'un siècle, ce sont les figures du siècle qui précède et du siècle qui suit. Qu'il y a loin de la Vallière ou de la Montespan à la Parabère ou à la Pompadour! L'amour change de caractère tous les cent ans. C'est toujours l'amour, mais ce n'est plus le même masque.

C'est après souper, en 1717, un soir d'automne, au château de Sainte-Héraye.

M. de Parabère et son ami, M. de Gacé, avaient chassé dans la forêt de Carmelles, dans le seul but de tuer le temps et d'avoir faim le soir. Mme de Parabère avait été du souper, mais comme une apparition. Elle n'avait pas chassé et n'avait pas faim. Elle s'était retirée dans sa chambre sous prétexte d'écrire trois ou quatre lettres (elle ne comptait pas) à sa mère, à sa sœur, à sa tante, qui n'attendaient pas de ses nouvelles.

Écoutons d'abord ce duo de buveurs dans un quatuor de bouteilles :

« Buvons! s'écria Parabère.

— Buvons! » s'écria Gacé.

Parabère essuya une larme, Gacé éclata de rire.

« Tu bois donc des larmes? demanda Gacé au capitaine.

— Et toi, tu bois donc des chansons?

— Oui, comme a dit le marquis de Sainte-Aulaire :

Le vin fait rencontrer le petit mot pour rire.
Le vin, quand il est bon, fait bien boire et bien dire.
Le vin fait que nos cœurs sont des livres ouverts.
En un mot, le bon vin, c'est la source des vers.

— C'est bien dit. Buvons!

— Pourquoi pleures-tu?

— Je pense que l'éternité sera une source de déboires, si on ne fait pas de vendanges au ciel.

— En attendant, couronnons-nous de pampres et de roses comme les païens; n'ayons des lèvres que pour les bouteilles et pour les femmes. »

Parabère appuya une bouteille sur son cœur.

« Ma femme s'ennuie.

— Ma maîtresse s'amuse.

— Tu la laisses courir le monde.

— Et toi, tu emprisonnes ta femme. Crois-moi, le mariage a ses fatalités : si tu dois être un Géronte en Chine, il faudra bien que tu conduises ta femme en Chine ; les femmes qu'on épouse, on ne les fait pas.

— Je ne suis pas si philosophe, s'écria Parabère. Je prétends être le mari et l'amant de ma femme, vertubleu !

— Tu commences à y voir bleu, c'est que tu as trop bu : mauvaise futaille qui ne tient que chopine !

— Verse-moi cette bouteille. Boira bien qui boira le dernier.

— Jusqu'au jour du jugement, si tu veux.

— Mais ma femme, sacrebleu !

— Allons, te voilà bon à coucher sous la table. »

En effet, Parabère avait toutes les peines du monde à se tenir à table.

« Amphitryon, mon ami, dit Gacé, que vais-je devenir? car tu ne bois plus! Si nous étions à Paris, j'irais dire des folies à l'Opéra; mais ici, au fond des bois, dans un coupe-gorge peuplé d'hamadryades transies, je n'ai qu'à m'enfumer et dormir comme un Lapon.

— Buvons! » dit Parabère en tombant sous la table, tout endormi déjà.

Gacé lui versa quelques gorgées de vin, comme on jette de l'eau fraîche à ceux qui se trouvent mal.

« Bois, mon ami !

— Ah ! murmura Parabère en pleurant, je suis bien cruel d'avoir ainsi emprisonné ma femme. Mais je suis jaloux comme un tigre. A boire, Gacé !

— Attends, dit Gacé, je vais aller chercher un entonnoir ; ou plutôt, puisque aussi bien nous sommes en vendange, je vais te porter dans la cuve qui bouillonne au pressoir. »

Gacé se leva et comprit qu'il n'était pas homme à aller bien loin. Il regarda Parabère et se mit à rire sans savoir pourquoi, selon sa coutume.

« Ivre mort ! dit-il, en faisant un signe de croix sur son ami Parabère : *Ci-gît Parabère !* Si j'allais consoler sa veuve ? »

Cette idée passionna Gacé.

« Elle est belle comme un ange qui aurait été un démon. Mais, halte-là ! il paraît que c'est une vertu formidable à bastions et à meurtrières ; elle lit Bossuet et parle du couvent.... Tu chancelles, Gacé ! as-tu donc peur de la vertu ?... En avant ! »

Il franchit le seuil de la salle à manger, sans trop savoir encore s'il ne rebrousserait pas chemin. Il marcha en avant. Il rencontra du pied un valet de chambre qui dormait dans une antichambre.

« Holà ! l'Épine !

— Ce n'est rien, monsieur le capitaine, c'est que nous avons bu.

— Coquin, je t'ai appelé tout à l'heure.

— Je sais bien ; mais c'était au tour de la Rose à descendre à la cave. Voilà une heure qu'il y cherche son chemin. Je connais cela, c'est un vrai labyrinthe.

— Je vous ferai pendre tous les deux. »

Gacé allait toujours en avant.

« Monsieur le capitaine se trompe de porte.

— Pas un mot, ou tu es mort !

— Songez donc que M. de Parabère seul passe par cette porte quand le soleil est couché. »

L'Épine alla vers M. de Gacé avec un air d'inquiétude.

« Et encore, poursuivit-il, M. de Parabère n'y vient pas toutes les nuits ; par exemple, quand Mme la marquise lit Bossuet. »

L'idée des périls de la tentative avait un peu dégrisé Gacé. Il se tourna vers l'Épine, le saisit à la gorge et lui ordonna, sous peine de mort, d'aller veiller son maître.

« Après tout, murmura l'Épine, cela ne me regarde pas. Je vais faire semblant de dormir. »

M. de Gacé ouvrit la porte avec un battement de cœur.

« Ce n'est pas cela, » dit-il en cherchant des yeux.

Il venait d'entrer dans la chambre d'Arabelle, une des femmes de la marquise. Cette fille dormait sur un fauteuil, tenant une clef à la main. Le bruit de la porte s'ouvrant et se refermant l'éveilla à demi, mais elle resta en proie à un songe.

« Je n'ai pas la clef, » murmura-t-elle.

Gacé sourit et lui prit doucement la clef.

Elle ne s'éveilla pas.

« Il paraît que cette coquine est une vestale qui défend l'entrée du temple à tout le monde, au mari comme aux autres. »

Gacé, s'étant approché d'une autre porte, reconnut la voix de la marquise.

» En vérité, elle lit Bossuet; c'est une mauvaise préface au roman que je veux faire avec elle. »

Gacé chancela dans sa hardiesse. Il mit l'oreille à la porte et n'entendit plus que le silence.

« Elle dort : j'aime mieux cela ; je l'éveillerai si doucement, qu'elle n'aura pas la force de se rendormir. »

Gacé mit la clef dans la serrure.

« Pourtant, voilà une entrée en matière un peu risquée. Encore, si j'avais quelque peu averti la marquise! Mais n'a-t-elle donc rien compris à mes œillades idolâtres? Ne lui ai-je pas dit vingt fois qu'elle était la plus belle? Dire à une femme qu'elle est belle, c'est lui faire une déclaration galante : car, si je vous trouve belle, marquise, c'est parce que je vous vois par mon cœur et que vous avez été faite pour mes yeux. »

Ainsi raisonnait M. de Gacé sur le seuil de la porte.

En 1715, le XVIIIe siècle venait de naître, car le XVIIIe siècle ne compte pas quatre-vingts : ans il commence à la Régence et finit à la Révolution. En 1715, on ne croyait plus guère qu'au paradis terrestre; toutes les grandes dames, depuis la duchesse jusqu'à la financière, se bâtissaient, avec la grâce des oiseaux du bon Dieu, une retraite amoureuse toute pleine de tapisseries, de peintures, de miroirs et de fleurs. Les lambris et les plafonds, les glaces elles-mêmes, se couvraient de Cupidons et de bouquets. C'était le siècle des chaînes de roses. Le seul peintre de génie qui régnât alors se nommait Antoine Watteau.

Dans ces paradis terrestres des belles amoureuses de la Régence, les anges venaient quelquefois, trompés par les ailes de ces petits Amours sournois, qui, sous leurs ailes blanches, étaient de vrais mousquetaires. Mais les anges, dépaysés, n'étaient pas longtemps sans s'apercevoir qu'il n'y avait d'autre ciel que le ciel du lit dans ces paradis profanes.

Or M. de Gacé avait ouvert la porte. Une petite lanterne chinoise (pendant que nous allions, par nos missionnaires, convertir la Chine à la religion catholique, la Chine nous convertissait à ses chinoiseries : magots, pots peints et lanternes), donc une petite lanterne chi-

noise, suspendue au plafond par une guirlande de roses, répandait dans la chambre de Mme de Parabère une lumière mystérieuse, toute favorable aux songes amoureux.

Gacé ne s'amusa pas, comme un autre aurait pu le faire, à admirer la fraîcheur, l'esprit et l'éclat des peintures, œuvre de quelque Gillot insouciant de sa gloire, payée un ou deux sourires et trois ou quatre écus au soleil.

Il alla droit au lit et s'agenouilla, quoiqu'il n'eût pas l'habitude, dans son régiment, de dire ses patenôtres. Le lit était presque dans l'ombre; d'amples rideaux de damas, à peine soulevés par des torsades d'or, tombaient à flots du baldaquin.

« Puisque je suis à genoux, pensa Gacé, je vais faire un serment : je jure que Mme de Parabère ne descendra pas de son lit pour me mettre à la porte. »

Gacé rehaussait ainsi son courage défaillant.

« En vérité, dit-il en saisissant le rideau, j'aimerais mieux passer le Rhin avec Louis XIV. »

Il souleva le rideau, se leva et se jeta éperdument sur le lit avec une secousse de cœur.

Mais Mme de Parabère n'était pas dans son lit.

« Et pourtant, dit Gacé un peu confus, j'ai reconnu sa voix tout à l'heure. »

Il écouta, tout en regardant la porte ouverte du boudoir.

LA MARQUISE. Martial, vous n'êtes pas raisonnable; voilà vingt fois que je vous dis adieu.

MARTIAL. Alors, vous me chassez?

LA MARQUISE. Songez donc qu'il vient de sonner trois heures.

MARTIAL. Trois heures de joie inespérée, car je suis arrivé à minuit.

LA MARQUISE. Adieu, revenez après-demain. N'oubliez pas la clef du parc. Voyons, Martial, vous m'arrachez la main; allez-vous-en, que je ferme la fenêtre, car voilà que je m'enrhume. Adieu, adieu; prenez garde aux espaliers. J'entends là-bas votre cheval qui hennit et qui piaffe. Pauvre enfant! dix lieues à faire dans les bois! Adieu.

MARTIAL. Adieu. Pour vous voir et vous baiser la main, je ferais le tour du monde!

La fenêtre du boudoir se referma.

« Il paraît, dit Gacé, que le roman que je voulais écrire était imprimé. »

Il se demanda ce qui lui restait à faire. Il y avait plus d'un parti à prendre; le plus sage était de s'en aller. Gacé resta.

Quand Mme de Parabère rentra dans sa chambre, elle vit un homme et poussa un cri. Gacé éclata de rire.

« Un de parti, un de revenu, » dit-il avec une pointe d'impertinence, tout en se tordant la moustache.

Mme de Parabère, à demi morte d'effroi, était tombée à la renverse sur son canapé.

« Madame, dit Gacé en lui prenant la main, je ne veux pas vous faire de la peine. Ordonnez et j'obéis. Je vous aime, mais je viens trop tard. Quand je me suis mis en campagne, le siége était fait. Mille compliments à Martial; voilà un nom d'un bon augure. S'il lui faut une sous-lieutenance dans mon régiment, parlez.... »

La marquise souleva ses paupières et laissa tomber sur Gacé un de ces regards terribles et charmants dont les serpents ont le secret.

« Monsieur de Gacé, le marquis de Parabère vous a invité à venir boire son vin, mais non à venir prendre sa femme d'assaut; vous violez les devoirs de l'hospitalité.

— Je suis un grand criminel, mais je suis amoureux.

— Croyez-vous donc que je n'aie pas envie de dormir? Laissez-moi seule, ou j'appelle mes gens.

— Vous voulez donc vous perdre?

— Me perdre? c'est vous que je veux perdre. »

La marquise, tout à l'heure courbée sous sa honte, reprenait une attitude dégagée.

« Je ne comprends pas, dit Gacé. Quoi! je suis témoin de votre galante aventure....

— Un galant homme, interrompit Mme de Parabère, n'est jamais témoin dans une aventure où il y a une femme. Je n'ai donc rien à craindre de vous, tandis que vous avez tout à craindre de moi. Si j'appelle, mon mari se réveille et survient. Avant toute explication, il vous saisit et vous coupe la gorge ou vous jette par la fenêtre.

— La fenêtre! s'écria Gacé en riant, c'est un chemin charmant, à la condition que vous me direz comme à Martial : « Prenez garde aux espaliers. »

— De grâce, assez d'esprit comme cela. Puisque vous étiez là quand il est parti, vous savez que je l'aime; c'est mon crime, mais ce sera mon seul crime.

— Madame, dit Gacé en saluant d'un air sceptique, je reviendrai aux vendanges prochaines.

— Jamais! Mon cœur m'a perdue, mais mon cœur me sauvera. Le jour où je n'aimerai plus Martial, j'irai m'ensevelir dans un couvent.

— Vous voulez dire que Dieu sera votre second amant? Le vingtième, c'est possible; mais le second, jamais! Dieu, madame, c'est l'hiver qui recueille le pampre jauni quand les vendanges sont faites. Adieu, marquise, je garde la clef de votre chambre; je reviendrai dans un an et un jour.

— L'impertinent! » dit la marquise furieuse.

Gacé était parti. Mme de Parabère se promena avec agitation.

« Ah ! Martial ! dit-elle en soupirant, vous m'avez ouvert une porte dorée, mais c'est la porte de l'enfer. »

Elle souleva le rideau d'une fenêtre.

« Pauvre enfant ! dix lieues à faire par une nuit d'automne froide et pluvieuse ! Il me semble que j'entends dans mon cœur le galop de son cheval. Ah ! si j'étais avec lni, comme je serais heureuse de tous les périls d'un enlèvement ! »

Cependant Gacé était rétourné dans la salle à manger, Parabère dormait toujours sous la table ; il l'appela d'une voix de tonnerre.

« Je suis là, dit le marquis.

— Tu ne sais pas boire, dit Gacé. Depuis que tu es sous la table, j'ai bu vingt et une rasades. Allons nous coucher : car, si jamais ta femme nous trouvait, quand viendra le jour, en pareille compagnie de bouteilles vides, elle ne te pardonnerait pas, ni à moi non plus. Est-ce que tu connais Martial ?

— Martial ! dit Parabère en se levant. Quel Martial ?

— Un Martial quelconque. Je ne sais pas. Cherche.

— Attends donc. J'ai un cousin dans les chevau-légers, Martial de Montluzun, un enfant qui est encore en nourrice. Quand les jours étaient plus longs, il venait quelquefois au château, car il est à Compiègne depuis la campagne. Qu'est-ce que tu veux faire de lui ?

— Rien, dit Gacé d'un air distrait. On m'a parlé de lui à la cour comme d'un garçon qui ferait son chemin.

— Allons donc ! il ne sait pas boire. Or quiconque ne sait pas boire une bouteille pour le coup d'étrier ne va pas loin.

— Ces pauvres espaliers ! » pensa Gacé.

II

SOUS LA RÉGENCE.

Un an et un jour après cette aventure, Gacé avait encore la clef de la chambre de la marquise, mais la marquise n'était plus au chateau de Sainte-Héraye.

Elle était veuve depuis onze mois, M. de Parabère étant mort de soif, dit la chronique.

« Sans doute, pensait Gacé en regardant la clef, elle pleure Parabère avec Martial dans quelque solitude amoureuse. »

Il vint à Paris pendant les fêtes du carnaval. Y avait-il un carême sous la Régence? Gacé courut beaucoup le monde. Il fut présenté au Palais-Royal un jour de bal masqué. Le régent le convia au bal et au souper. Gacé se jeta éperdument dans les folies du bal, cherchant une aventure parmi toutes ces femmes, qui ne vivaient que pour l'amour.

Le régent se promenait dans les salons tout ruisselants de lumières, de femmes et de diamants, comme un sultan dans son sérail. Combien peu de ces femmes montaient au Palais-Royal par la grande porte sans descendre par l'escalier dérobé! Tout d'un coup un grand bruit se fit dans le bal, un grand bruit suivi d'un grand silence.

« Ah! voilà Mme la marquise de Parabère. »

Ce nom courut sur toutes les lèvres. Elle vint comme une reine, avec cent adorateurs sur ses pas. Gacé, confondu, voulut se précipiter au-devant d'elle; mais il fut devancé par le duc d'Orléans qui baisa galamment la main de la marquise et la pria de danser avec lui le menuet de Louis XIV.

« Et Martial ! murmura Gacé, qui croyait rêver. Est-ce bien là Mme de Parabère? demanda-t-il à son voisin, M. de Riom.

— Vous ne l'avez donc jamais vue? répondit Riom : car ce n'est pas là une beauté de carrefour ; quand on l'a entrevue, on la sait par cœur.

— Vous parlez à un converti, » dit Gacé, suivant toujours d'un regard surpris Mme de Parabère.

La marquise était belle, cette nuit-là, comme Diane et Vénus, comme la Vallière et Montespan. Elle traînait avec la grâce d'une reine une robe des Indes à grands ramages, où Audran lui-même avait semé des roses. Elle était coiffée de ses cheveux. Elle avait eu la hardiesse de ne les point poudrer ; aussi brillaient-ils sur ses tempes de neige comme deux ailes de corbeau volant sur le givre des chênes. Elle n'avait ni rouge ni mouches, ce qui était aussi contre les bienséances ; mais elle était si belle et souriait avec des dents si blanches et des yeux si bleus, que tout le monde lui pardonnait, les femmes elles-mêmes, car les femmes ont le sentiment de l'art et l'amour du rayonnement ; elles aiment la beauté, le soleil, les fleurs et les diamants. C'était une féerie de voir passer au milieu des groupes étincelants cette femme si belle par le seul artifice de sa beauté, sans ornements et sans coquetterie.

« Belle de jour et belle de nuit, dit Riom à Richelieu qui passait.

— Savez-vous son histoire? dit Richelieu en reconnaissant Gacé.

— J'en ai lu une page, dit le capitaine.

— Dites-nous-la, car ici on sait bien où va la marquise, mais on ne sait pas d'où elle vient. »

Gacé raconta son duo avec Parabère et toucha très-délicatement à l'histoire des espaliers.

« Il paraît, dit Riom, qu'elle est née en Bretagne, vers la fin du siècle. On l'a mariée à cette brute de Parabère sans qu'elle y prît garde. Parabère était jaloux comme tous les prédestinés. En mourant il a fait son devoir. La voilà dans toutes les joies du veuvage, conjuguant sur tous les modes le verbe *régenter*. Le régent l'a régentée, elle régentera tout le monde.

— Je me mets sur les rangs, dit Richelieu. Quelle charmante maîtresse d'école ! Elle apprendrait l'hébreu à M. de Cupidon.

— Mais enfin, reprit Gacé, expliquez-moi comment la marquise est venue ici.

— C'est tout simple, dit en passant un joli masque d'un air mystérieux : les papillons viennent toujours se brûler à la lumière ; ou plutôt les pâles fleurs de la province viennent s'épanouir au soleil de la cour.

— Ce que vous dites là, beau masque, nous le savions. Vous faites des almanachs qui expliquent le passé.

— Vous ne me laissez pas finir, reprit le masque. Je sais tout, l'avenir par le passé. Voici le passé : Mme de Parabère était avant-hier à la présentation chez la duchesse. Son carrosse avait fait du bruit à la porte, car elle a des chevaux anglais et des écussons peints par Watteau. Le régent se trouve toujours à la présentation quand il y a de belles femmes. La dame a de l'esprit, et du meilleur, car elle ne le sait pas. Quand elle se leva pour partir, le régent, contre son habitude, la voulut conduire à son carrosse. Il lui prit la main sur le marche-pied. Elle était charmée et confuse de tant de bonne grâce ; elle laissa sa main une seconde en rougissant de plaisir et d'embarras. C'en était fait de la vertu de Mme la marquise de Parabère. Comme elle se blottissait dans le fond du carrosse, le régent s'élança près d'elle, ferma la portière, et fouette cocher ! Où allèrent-ils ? Je ne sais

pas. Mais la marquise a sur son éventail l'*Embarquement pour Cythère.* »

Richelieu avait reconnu la voix de celle qui parlait.

« Madame de Sabran, lui dit-il à l'oreille, si vous voulez, nous nous embarquerons aussi. »

La comtesse s'enfuit dans les groupes, soit qu'elle craignit d'être reconnue, soit qu'elle cherchât à être poursuivie.

Gacé et Riom se promenèrent dans les salons. La duchesse de Berry, déguisée en odalisque, survint et entraîna son lieutenant des gardes. Gacé se trouva seul.

Il alla de groupe en groupe pour entendre parler de la marquise, car tout le monde parlait de Mme de Parabère. Ce qu'on disait, il le savait déjà, et n'écoutait plus que le bruissement de la fête et la gaieté des violons, quand sa curiosité fut ressaisie par les reparties animées de deux jeunes gens qui se querellaient pour la marquise dans l'embrasure d'une fenêtre.

« Je vous dis, s'écriait le plus bruyant, que c'est une infamie. Elle s'appartient, mais notre nom ne lui appartient pas. Qu'elle se donne au régent, c'est bien; mais non pas sous le nom de Parabère, entendez-vous, monsieur de Montluzun ?

— A merveille, dit Gacé, je retrouve ici tout mon monde; voilà Martial. «

Le jeune chevau-léger était pâle et triste, comme un amoureux au désespoir.

« Vous êtes ridicules avec votre nom de Parabère, dit-il à l'autre d'un air hautain, en homme qui cherche une affaire. Est-ce que vous voulez que ce beau nom soit canonisé ?

— Point de railleries ! dit le neveu de Parabère.

— Je veux rire ! s'écria Martial. M. de Parabère, votre vertueux oncle, qui est mort ivre après avoir été long-

temps ivre mort, a donné son nom à sa femme ; elle est dans son droit de porter ce beau nom, même à la cour.

— Comme il lui plaira, mais il me reste une ressource. Je lui écrirai demain que, si elle persiste à porter mon nom, j'en prendrai un autre, celui de mon laquais.

— Je vous défends de faire cela ! dit Montluzun en élevant la voix.

— Eh bien ! dit Godefroy de Parabère, allez demain à midi au petit lever de la marquise ; vous verrez si j'ai obéi.

— C'est une lâcheté ! dit l'amant de Mme de Parabère. Godefroy, vous me connaissez, je vous couperai la gorge.

— C'est convenu, dit Godefroy, mais après la lettre.

— Non, avant la lettre. »

A cet instant, Mme de Parabère vint droit à Gacé, qui se tenait à quelque distance des deux batailleurs.

« Monsieur de Gacé, lui dit-elle avec son charmant sourire plus que jamais dédaigneux, je vous attends demain à mon lever.

— Où ? demanda Gacé avec un peu d'impertinence.

— Vous le savez bien, dit-elle. Je passe la saison au Palais-Royal. »

Tout à coup la marquise pâlit et chancela sur son joli pied, chaussé de roses blanches : elle avait aperçu M. de Montluzun.

« Martial ! murmura-t-elle ; je le croyais en Languedoc. «

Elle disparut comme par enchantement.

« Et pourtant, pensait-elle en se cachant le front dans sa main comme si la lumière l'eût offensée, mon cœur m'avait bien dit qu'il n'était pas loin. Il ne faut pas que ce pauvre enfant me voie ; il aura demain une lieutenance pour la Bretagne ou pour le Périgord. »

Mais M. de Montluzun avait suivi Mme de Parabère.

« Oh ! madame ! madame ! dit-il d'une voix étouffée en s'inclinant devant elle, blanc comme une statue.

— Martial, pas un mot de plus. J'ai voulu vous sauver d'une passion fatale.

— Madame, madame, ne profanez pas la religion de mon cœur ; dites que vous ne m'aimez plus, au moins je croirai que vous m'avez aimé.

— Je ne crois à l'éternité que dans le ciel. La terre tourne, j'ai tourné. Vous n'étiez pas là, j'ai marché sans vous. Adieu, Martial. Oublions ! L'avenir vous appelle.

— Ce qui m'appelle, madame, c'est le passé. Je n'oublierai pas, moi. Adieu, madame. »

M. de Montluzun s'inclina tristement, avec la dignité des souffrances du cœur.

Mme de Parabère, qui essayait d'étouffer un souvenir tout vivant encore, faillit s'évanouir.

« Martial ! » murmura-t-elle d'une voix qu'il connaissait bien.

Il se laissa prendre et fit un pas vers elle ; mais, dans cet intervalle d'une seconde, un autre souvenir avait combattu Martial. Mme de Parabère croyait encore aux joies de son triomphe à la cour. La beauté parla plus haut que le cœur ; M. de Montluzun, qu'elle aimait encore, fut sacrifié au duc d'Orléans, qu'elle n'aimait pas encore.

« Martial, répéta-t-elle, mais d'une voix que ne connaissait pas Martial, souvenons-nous, mais adieu ! »

M. de Nocé passait alors ; elle lui prit familièrement le bras en lui disant :

« Conduisez-moi vers le régent.

— Si j'ai bien compris, dit M. de Nocé, c'est une grâce qu'on vous demandait. Voilà les prérogatives du trône, car vous êtes la reine aujourd'hui.

— Oui, répondit Mme de Parabère en soupirant, vous avez bien compris : on me demandait une grâce,

et, comme je suis la reine *aujourd'hui*, je me suis hâtée de l'accorder : car qui sait si je serai la reine *demain?*

— Toujours! » s'écria M. de Nocé.

Au souper, tout le monde fut joyeux. Le régent était un philosophe qui s'amusait pour toute la France. Ses maîtresses de la veille, Mmes de Sabran et de Phalaris, prenaient gaiement leur revanche, ayant trop d'esprit pour pleurer, espérant d'ailleurs reconquérir le trône. Mme de Parabère se laissait aller au vent, voiles tendues, bravant les tempêtes. Elle aimait l'imprévu, fût-il semé d'abîmes. Au dessert, Richelieu chanta les couplets de La Fare. Fontenelle, qui était là, fit un parallèle des anciens et des modernes, pour donner raison aux modernes à propos de beauté, de danses et de chansons.

Mme de Parabère ne dormit guère. Le duc d'Orléans lui avait arrangé avec un goût frivole un appartement au Palais-Royal, s'ouvrant de plain-pied sur le jardin. Toutes les folies du luxe à la mode étaient amoncelées dans sa chambre à coucher, son salon et son boudoir. Le régent n'avait pas oublié l'oratoire.

Mme de Parabère, en s'éveillant, appela ses femmes, glissa ses pieds dans des mules persanes destinées à des pieds d'enfant, et alla interroger une pendule, vrai bijou de Saxe, représentant les trois Grâces avec le caractère coysevoxien des Grâces de la Régence.

Il était midi.

Deux femmes entrèrent, l'une apportant la guenon de la marquise, l'autre une robe ouverte et des peignes. Dès que la robe fut passée, la marquise, qui se savait belle au matin, elle avait à peine vingt-quatre ans, dit qu'on pouvait ouvrir la porte à M. de Gacé.

En effet, Gacé attendait depuis une heure; la marquise ne doutait pas qu'il ne fût là.

« Eh bien, monsieur de Gacé, quel temps fait-il aujourd'hui ?

— Madame la marquise, je n'ai pas vu le temps, je n'ai vu que vous, car je voyais en moi.

— Quel joli galimatias ! Arabelle, prends garde, tu m'arraches les cheveux. »

Arabelle adoucit les caresses du peigne.

« Monsieur de Gacé, asseyez-vous sur le sofa, à côté de ma guenon. N'est-ce pas qu'elle est jolie ? »

M. de Gacé garda le silence. Il ne savait quelle figure prendre ; il respirait avec des battements de cœur l'air tout imprégné d'amour qui était répandu dans la chambre.

« A propos, monsieur de Gacé, vous m'aviez promis de revenir au bout d'un an et un jour, comme dans les contes de fées. Vous m'avez oubliée.

— C'est une coquetterie cruelle, madame. Tant que vous étiez la femme de Parabère, je pouvais nourrir mon ambition, car je valais mieux que lui ; mais vous êtes devenue veuve, mon ambition est tombée.

— Voilà qui est très-délicatement dit. Voulez-vous vous marier ?

— Plus ou moins. Est-ce que vous avez quelque cousine résignée à mes folies ? »

Mme de Parabère se tourna vers M. de Gacé, et lui dit d'un air curieux et railleur :

« Est-ce que vous avez gardé la clef ? »

Gacé prit la clef dans son habit.

« La voilà, madame. Vous voyez qu'elle n'est pas rouillée. »

La marquise sourit.

« Une autre fois, poursuivit Gacé, quand je serai entré quelque part, je resterai.

— Et vous aurez raison, monsieur de Gacé : il ne faut pas donner un an de trêve à son ennemi. »

Un laquais apporta deux lettres sur un plat d'argent ciselé à Florence. La marquise regarda les deux cachets à diverses reprises, tout en se demandant quelle lettre il fallait lire avant l'autre. Elle avait reconnu les armes de Martial; elle réserva sa lettre et décacheta l'autre.

« Madame,

« Vous avez déshonoré notre nom; les hommes de cœur ne le voudront plus porter : voilà pourquoi je signe pour la dernière fois

« GODEFROY DE PARABÈRE. »

Un nuage passa sur les yeux de la marquise.

« Oh! si j'étais un homme! murmura-t-elle en froissant la lettre.

— Madame, dit Gacé, vous avez un homme sous la main.

— Eh bien, oui, dit-elle avec colère, je vous donnerai une épée, et je vous montrerai le cœur qu'il faut frapper. »

Elle avait ouvert la lettre de Martial :

« Quand vous recevrez cette lettre, madame, vous serez vengée : Godefroy de Parabère sera mort, ou mon cœur ne battra plus.

« MARTIAL DE MONTLUZUN. »

Mme de Parabère renvoya ses femmes.

« Adieu, monsieur de Gacé; il me faut une heure de solitude.

— Adieu, madame. N'oubliez pas que j'attends une femme de votre main.

— Oui, oui, dans un an et un jour, dit la marquise d'un air insouciant, pour cacher la blessure de son cœur. Vous pouvez commander les violons. »

Quand la marquise fut seule, elle tomba agenouillée et pria Dieu pour M. de Montluzun.

« Hélas ! dit-elle, c'est pour moi qu'il faut prier. J'ai le pressentiment qu'il s'est fait tuer par ce fier-à-bras de Godefroy. Bienheureux, bienheureux ceux qui meurent ainsi pour une belle action, dans toutes les croyances des vingt ans ! »

On annonça le duc d'Orléans. Mme de Parabère essuya ses larmes et marcha à sa rencontre avec le sourire d'une sultane qui n'a jamais écouté battre son cœur.

« Ah ! marquise, comme vous êtes belle ce matin !

— N'est-ce pas ? dit-elle de sa voix la plus vibrante. Je suis belle parce que je vous attendais.... O Martial ! où es-tu ? poursuivit en elle-même Mme de Parabère.

— Vous êtes belle comme un soleil levant, continua le duc d'Orléans.

— Oui, le soleil levant ; mais ici le soleil se couche de bonne heure. »

Le régent avait saisi la main de la marquise.

« Pauvre Martial ! je voudrais qu'on m'enterrât avec lui.

— Que murmurez-vous donc là, marquise ? Est-ce que vous dites vos patenôtres ?

— Les patenôtres de l'amour.

— Vous savez que Santerre doit venir tout à l'heure pour nous peindre en Adam et Ève.

— Dans le paradis perdu ?

— Perdu ou retrouvé, c'est toujours le paradis, surtout quand Ève s'appelle Mme de Parabère.

— Oui, mais Ève a mangé les pommes ; l'arbre n'est plus que l'arbre de la science.

— La science de l'amour.

— La science de la mort.

— Est-ce que nous allons faire l'oraison funèbre de notre aventure ? Marquise, je vous ferai peindre aussi en

Minerve. Je vois bien que vous serez tout à la fois Mentor et Calypso au Palais-Royal.

— Oui, la sagesse et la folie. »

Santerre survint ; il ébaucha le même jour les deux célèbres portraits de Mme de Parabère, avec cette touche chastement voluptueuse qui anime toutes les créations de ce peintre charmant, imprégné de grâce antique. En voyant la Minerve qui allait régner si impérieusement au Palais-Royal, le régent dit qu'il ferait réformer par le parlement le Jugement de Pâris, qu'il donnerait une pomme à Minerve et une pomme à Vénus.

« Je viens de faire une découverte, dit la marquise de Parabère, qui avait un peu d'histoire ancienne : la pomme de Vénus, la pomme d'Ève, c'est toujours la pomme. »

III

LES DÉSESPOIRS DE PHILIPPE D'ORLÉANS.

Bien des jours se sont passés. De quel côté le vent souffle-t-il à la cour ? Le régent est toujours amoureux, mais quelle est la reine du jour ? Hier il a soupé avec Mme de Parabère, Mme de Sabran, Mme de Phalaris et quelques autres ; mais il doit souper avec une nouvelle venue, Mme d'Averne, « une coquine qui fait argent de sa beauté. » Le régent a donné à son mari une capitainerie aux gardes ; aussi le mari, versant des larmes de reconnaissance, est-il venu offrir au régent de garder sa femme avec sa troupe, afin que nul autre que monseigneur n'en approchât.

Mme de Parabère est à Saint-Cloud : elle n'a pas encore oublié Martial ; mais Martial, après avoir tué en duel Godefroy de Parabère, s'est enfui aux Grandes-Indes.

M. de Gacé est marié, mais il n'est pas l'amant de sa femme. Le régent passe au château de Saint-Cloud, en compagnie de la marquise, le mardi et le mercredi de chaque semaine; mais Mme d'Averne, jouant les fureurs d'Hermione, ne veut plus que le duc d'Orléans aille à Saint-Cloud « s'enivrer aux orgies de la Parabère. » Le régent a juré qu'il n'irait plus.

« On n'a jamais vu une passion semblable, a dit Mme d'Averne. Voilà deux ans que cette femme vous fait tourner la tête.

— C'est vrai, dit le régent; mais j'ai souvent tourné la tête de l'autre côté.

— Si vous revoyez cette femme, s'est écriée la nouvelle favorite avec désespoir, je retourne à mon mari.

— Calmez-vous, je ne veux pas vous condamner à une pareille extrémité : j'exile Mme de Parabère. »

Le lendemain, le carrosse à quatre chevaux de la marquise l'emporta comme le vent de Saint-Cloud au Palais-Royal. Le duc d'Orléans refusa de la voir, mais elle arriva jusqu'à lui.

« Monsieur le duc, vous me chassez comme une courtisane!

— Que voulez-vous, marquise? nous n'avons plus rien à nous dire. Songez donc qu'il y a deux siècles que nous nous adorons.

— Ah! vous ne m'avez pas aimée.

— Thésée n'a jamais tant aimé Ariane.

— Je ne partirai pas.

— Je vous ferai enlever. J'en connais plus d'un qui se chargera de l'entreprise; car ce n'est pas moi qui ai une cour, c'est vous. Voulez-vous être enlevée par Nocé ou par Nangis?

— Je vous dis que je ne partirai pas; je verrai tout à l'heure le jeune roi, qui prendra mon parti.

— C'est vrai, vous l'avez bercé sur votre sein. Il m'a avoué que c'était là qu'il avait appris l'amour. »

Le régent, qui était de tous les amoureux le plus fantasque, changea de ton et saisit la main de la marquise.

« C'est là aussi que j'ai appris l'amour : car, avant de vous rencontrer, je n'avais pas aimé.

— Et vous me chassez?

— Je vous rappelle. »

Mme de Parabère montra au régent la lettre d'exil. Il prit la lettre et la déchira.

« Oubliez cela, marquise : je vous sacrifie cette coquine.

— Hélas! dit Mme de Parabère d'un air de doute, voilà cent fois que vous me faites de pareils sacrifices. L'an passé, je régnais pendant un jour; aujourd'hui je n'ai pas une heure par jour.

— Retournez à Saint-Cloud, et attendez-moi à souper; vous verrez si je vous aime encore. A ce soir. Je vais au conseil : nous avons à expédier vingt lettres de cachet pour exiler ceux qui renouvellent l'appel au futur concile. Nous ne ferons plus de politique ensemble, marquise; vous m'avez fait rendre un arrêt contre la compagnie des Indes qui m'empêchera plus d'une fois de dormir. A ce soir, en tête-à-tête, à la condition que vous serez de belle humeur. »

Mme de Parabère sortit d'un air de triomphe; elle fut reconduite à son carrosse par M. de Nocé.

« Où allez-vous? lui demanda-t-il enfin quand elle fut montée.

— Je ne sais pas, » répondit-elle.

La marquise était pensive.

« Écoutez, monsieur de Nocé, faites un mystère de ce que je vais vous dire : écrivez à Mme d'Averne que je l'attends ce soir à Saint-Cloud pour lui dire adieu et lui remettre mon testament.

— Quelle est cette comédie?

— Pas un mot; demain vous saurez tout. »

Le soir, le régent et Mme d'Averne se rencontrèrent à la porte du château.

« Ah! je vous y surprends! dit Mme d'Averne irritée.

— Madame, dit le régent, redevenu amoureux de Mme de Parabère, je ne suis pas venu ici pour vous répondre. Si vous avez à parler à la marquise, entrez, et retournez bientôt à Paris. »

Mme d'Averne comprit qu'elle n'avait pas à répliquer. Ils entrèrent tous deux.

« Où est la marquise? demanda le régent.

— Elle n'est pas revenue de Paris, répondit une de ses femmes.

— Qu'un piqueur aille au-devant d'elle, reprit le régent inquiet. Pourquoi êtes-vous venue? poursuivit-il en s'adressant à Mme d'Averne.

— Parce que M. de Nocé m'a dit que la marquise m'attendait pour me faire ses adieux et me donner son testament.

— Son testament! »

Le régent sentit un coup dans le cœur. Il appela et courut sur le perron, pour voir si Mme de Parabère ne venait pas.

« Madame, dit-il à Mme d'Averne, prenez garde; si tout à l'heure elle ne revient pas, je suis capable de vous tuer : car c'est cette fatale lettre d'exil que vous m'avez arrachée qui l'a conduite aujourd'hui à Paris. »

Mme d'Averne baissa la tête et n'osa répondre. La perplexité s'était répandue par tout le château. Mme de Parabère était adorée; tout le monde attendait avec anxiété depuis que le régent était là. Tout à coup le galop d'un cheval retentit. Le régent descendit rapidement l'escalier,

au grand scandale de Mme d'Averne. On apportait une lettre.

« Adieu, madame, dit le régent à Mme d'Averne en lui montrant la lettre ; ceci ne vous regarde pas.

— Qui sait? vous ne l'avez pas lue. Puisque je suis appelée ici, c'est qu'il y a une raison pour cela. Voyez plutôt. »

Le duc d'Orléans essuya son front et lut d'une voix émue :

« Prince,

« Maintenant que je suis libre de rester, je pars. Ce n'est plus vous qui m'exilez, c'est moi-même. Il ne faut pas, dit le proverbe, boire ensemble jusqu'à la dernière goutte : car, après tant d'ivresses coupables, la dernière goutte est une larme de sang. Croyez bien qu'il m'eût été doux de souper avec vous au château et de m'endormir encore dans vos rêves ; mais je me serais réveillée.... Je ne veux plus me réveiller que pour Dieu.... Vous m'avez trop de fois déjà bannie de votre cœur pour que je ne me bannisse pas du monde où vous êtes. Tout ce que j'attendais de vous ce matin, c'est une réparation. J'avais peur de votre mépris ; mais j'ai retrouvé votre cœur, votre cœur, qui est à toutes, mais qui est à moi plus qu'à aucune autre. Vous m'avez dit d'aller vous attendre. Je vais vous attendre, mais sans doute dans la mort. En attendant ce dernier rendez-vous, j'ai encore à verser devant Dieu, pour vous comme pour moi, toutes les larmes et toutes les prières de mon cœur. Adieu! je vous envoie Mme d'Averne, qui vous fera oublier ce soir

« Marie de la Vieuxville de Parabère. »

« Ce soir!... Jamais! dit le régent à Mme d'Averne. Allez, madame ; retournez à Paris : moi, je reste céans. »

Mme d'Averne comprit, toute bête qu'elle fût, qu'elle était vaincue dans cette lutte où Mme de Parabère apportait son cœur dans un adieu éloquent. Elle s'inclina devant le régent et partit avec dignité. Si elle eût rencontré la marquise, elle se fût jetée, comme une tigresse, à sa figure pour la déchirer.

Dès que le régent fut seul, il s'abandonna à sa douleur avec son expansion accoutumée.

« Elle reviendra, dit-il en marchant à grands pas, car c'est elle seule que j'aime. Elle a emporté ma vie en s'en allant. »

Dans son reflux amoureux vers le souvenir de la marquise, le régent voulut lui rendre le culte de passer la nuit au château pour la pleurer.

« On me servira à souper, dit-il aux gens de la marquise. Je veux souper seul et ne recevoir qui que ce soit. En soupant seul, pensait-il, je croirai qu'elle est là. »

La nuit était venue; sa tristesse s'assombrissait de plus en plus; il pleura comme un enfant. Quand il se mit à table, il n'eut pas le courage de manger. Il regarda autour de lui.

« Ah! marquise! marquise! » dit-il d'une voix déchirante.

Et il pleura encore. Mais il n'était pas homme à creuser sa fosse avec le cri des trappistes. Il ne disait jamais: « Frère, il faut mourir! » tant il se croyait loin de l'éternité. Il ne mangea pas, mais il but coup sur coup quelques verres de vin de Constance; après quoi, prenant une résolution subite, il s'écria: « Je ne me consolerai jamais ici.... Qu'on me conduise chez la Phalaris. »

IV

QUAND ON A DEUX AMANTS.

Cependant Mme de Parabère arrivait au château de Saint-Héraye. Tout en fuyant le monde, elle conservait dans son cœur tous les souvenirs du monde. Elle croyait que Dieu était déjà son refuge, mais elle ne pensait pas encore à Dieu. C'était la première fois qu'elle retournait au château depuis la mort de M. de Parabère; elle y arriva seule avec Arabelle : elle croyait entrer dans un tombeau. C'était la nuit; sa lampe lui sembla une lampe de sépulcre. Tous les ornements de sa chambre étaient couverts de crêpe contre l'humidité et la poussière : elle crut voir des linceuls.

« Cependant c'est là qu'il est venu! »

Ainsi, à l'heure où le régent la pleurait encore, Mme de Parabère avait déjà oublié le régent. Elle demanda à la jardinière du pain noir et des fruits; elle prit ce frugal repas sur sa cheminée en se chauffant les pieds, pendant que le régent se versait à sa table du vin de Constance.

« Est-il encore à Saint-Cloud? » se demanda-t-elle.

Elle sourit avec un accent vainqueur.

« C'est moi qui l'ai quitté; la d'Averne en sera témoin. Je connais le régent; il est capable de lui dire de s'en aller. Il est vrai que demain il lui dira de revenir. »

Mme de Parabère se laissa aller au flot envahissant des souvenirs d'autrefois. Sa chambre était éloquente et lui parlait de Martial. C'était là, devant cette cheminée, qu'un soir il était tombé agenouillé et suppliant. Ce bouquet flétri qu'un coup de vent réduirait en poussière, c'était Martial qui l'avait laissé. Ce livre encore ouvert à

la page brûlante, c'était Martial qui l'avait lu de sa voix vibrante et passionnée. Martial était partout. La marquise alla ouvrir avec une émotion plus vive la porte du boudoir, et s'avança toute chancelante vers la fenêtre aux espaliers.

« Ah! dit-elle en soulevant le rideau, pourquoi ne suis-je pas morte la dernière fois qu'il est venu! »

Elle regarda dans le parc.

« C'est cela, l'automne, les feuilles bruyantes sous le vent et sous les pieds, la lune, si douce et si triste, qui revient toujours : la lune! elle est la dernière au rendez-vous! »

Elle appuya son front contre la vitre.

« C'est par cette sombre allée qu'il arrivait; j'entendais, quand le vent venait de là, le galop de son cheval sur la colline; je voyais le feu jaillir de ses pieds. Il semblait que le cheval fût amoureux lui-même, tant il courait vite. »

Elle ouvrit sa fenêtre, de plus en plus sous le charme des souvenirs.

« Mon Dieu! » dit-elle en portant la main à son cœur.

Elle entendait un galop impétueux sur la colline.

« Quelle folie! dit-elle; je croyais que c'était lui. Pauvre enfant! s'il n'est pas mort, il a souffert mille morts. Ceux-là qui partent amoureux pour les Grandes-Indes ne reviennent jamais en France. »

La marquise s'appuya sur la balustrade de la fenêtre et donna une larme à Martial. Sans y penser, elle avait toujours les yeux fixés sur la sombre allée de tilleuls. Tout à coup elle poussa un cri et tomba évanouie.

« Madame! madame! ne vous effrayez pas; c'est moi! »

M. de Montluzun fut dans le boudoir aussitôt que ses paroles.

« Marie! Marie! revenez à vous, pour que je meure à vos pieds! »

Martial emporta la marquise dans sa chambre devant la cheminée. Il la tenait debout sur son cœur, éperdu dans sa joie. Elle ouvrit ses beaux yeux.

« Martial, dites-moi que je ne suis pas folle ou que je ne rêve pas. C'est impossible, ce n'est pas vous!

— Ce n'est pas moi! Mais vous ne savez donc pas que, depuis deux ans, depuis que je suis condamné à la Bastille pour ce duel, depuis que vous me croyez parti pour les Grandes-Indes, vous ne savez donc pas que je vous ai vue presque tous les jours! Ah! je croyais que votre cœur ne me sentait pas si loin! Enfin vous êtes revenue au château. Je vous attendais là, madame.

— Oui, dit-elle tristement, c'est ici que j'ai vécu, c'est ici que je vais mourir. Martial, quand je serai morte, me pardonnerez-vous?

— Madame, si vous parlez de la mort, c'est parce que vous me revoyez.

— Non, Martial; c'est parce que je sens la mort dans mon cœur. J'ai vingt-six ans : c'est à vingt-six ans que ma mère est morte. »

Une seconde fois Mme de Parabère s'évanouit. Cette fois, M. de Montluzun ne put la rappeler à elle. Il perdit la tête et sonna. Comme personne ne venait, il cria de toutes ses forces. Enfin Arabelle, endormie encore, arriva. En voyant Martial, elle poussa un cri d'effroi.

« Un médecin! » dit-il.

La marquise entr'ouvrit ses yeux.

« Non, dit-elle, pas de médecin, un prêtre. Tout va finir! »

Elle pressa la main de Martial, se détacha de ses bras et se coucha sur son canapé.

« Quoi! madame, j'arriverais pour vous voir mourir!

— Oui, Martial, je vais mourir; ne nous en plaignons pas. On ne renoue pas une chaîne de roses quand les feuilles sont flétries. Emportons le souvenir d'autrefois.

— Mais vous n'étiez pas malade! dit Martial sans l'écouter.

— Je n'étais pas malade! est-ce que j'avais le temps d'être malade? A force de sourire à la cour, j'avais fini par croire à mon sourire, à ma joie, à ma gaieté. Les fêtes et les soupers m'ont tuée à moitié; mon cœur a fait le reste! car, pourquoi ne pas vous le dire, Martial? je vous ai toujours aimé. »

M. de Montluzun pleurait en silence.

« Maintenant que j'ai fait ma confession, vous allez me quitter, Martial; je veux être seule en face de la mort, car je veux avoir le temps de me repentir.

— Non, madame, je ne vous quitterai pas. Si vous mourez, je prierai pour vous; si vous vivez, je vivrai pour vous. Songez donc que je vous attends depuis deux ans. J'ai compté les jours, les nuits, les heures du jour, les secondes de la nuit. Ah! quel enfer! mais je voyais le paradis!

— Pauvre enfant! Et comment êtes-vous venu ce soir?

— Votre laquais me coûtait cent louis par an. Rappelez-vous son habitude de s'arrêter en chemin sous mille prétextes : c'était pour m'écrire où vous alliez; cent fois j'ai failli me jeter à vos pieds à Saint-Cloud, mais j'aurais tout perdu. »

Le médecin de Saint-Héraye venait d'arriver. Il secoua tristement la tête en voyant les lèvres et les yeux de la marquise.

« J'avais demandé un prêtre, dit-elle : car je sens que demain, si je respire encore, je ne saurai plus ce que je dirai. Cette dernière secousse m'a achevée. Le délire s'empare de ma tête. »

En effet, Mme de Parabère avait été frappée d'un coup mortel en reconnaissant Martial sous la fenêtre du boudoir. On la coucha; elle ne dormit pas, elle pria. Martial, penché au-dessus d'elle, chancelant sous la douleur, n'osait pas lui parler de son amour, qui était un culte. Par intervalles, elle semblait comprendre les souffrances de M. de Montluzun; elle lui prenait la main et l'appuyait sur son cœur, qui battait avec violence.

Je ne dirai pas toutes les douleurs de cette agonie, qui commença cette nuit-là et dura cinq semaines.

Martial ne quitta pas la marquise; mais elle était presque toujours toute à Dieu, même dans ses heures de délire. Trois jours avant sa mort, le médecin, parlant bas à Martial, lui apprit que le régent venait de mourir.

« J'ai entendu, » dit Mme de Parabère.

Elle eut une crise terrible et tomba dans un silence inquiet et douloureux. En vain Martial lui parlait de la voix et des yeux, elle ne voulait pas répondre. Enfin le jour de sa mort, après quelques heures de délire, elle appela Martial et lui dit en pleurant :

« Martial, vous ne me pardonnerez jamais quand je vous aurai dit toute la vérité.

— Parlez, madame, je suis résigné à tout. »

La marquise se souleva, sentant que ce qu'elle voulait dire allait l'étouffer.

C'était le soir : le soleil d'hiver répandait dans la chambre son pâle rayonnement; on entendait croasser les corbeaux sur la neige.

« Martial, dit Mme de Parabère, déjà blanche comme le linceul qui allait l'ensevelir, je vous ai aimé, mais j'ai aimé le régent.... Je vous aime encore; mais je sens que, s'il m'appelle là-haut, j'irai à lui.... »

Après avoir dit ces mots, Mme de Parabère se cacha la figure et n'osa plus regarder Martial.

Il demeura plus d'une heure sans dire un mot et sans faire un mouvement, comprimant sa douleur en lui, comme dans une statue de marbre.

« Madame, dit-il enfin d'une voix pleine de sanglots, moi, je vous ai aimée, je vous aime, et je vous aimerai. »

Mais Mme de Parabère n'entendait plus les voix de la terre, pas même la voix de Martial!

III

LE RÉGENT

ET LE CARDINAL DUBOIS.

I

La duchesse d'Orléans, belle-sœur du roi et mère du régent, avait importé à la cour de France, au Palais-Royal, sinon à Versailles, une certaine franchise tudesque qui avait bien sa saveur sous le règne encapuchonné de la veuve de Scarron. C'était une honnête femme sans pruderie, disant tout ce qui lui passait par l'esprit, parce que les mauvaises passions n'avaient jamais envahi son cœur. Elle tenait cour plénière au Palais-Royal, avec des airs à la fois grandioses et familiers. Il y avait en elle plutôt de l'amazone que de la femme ; c'était l'héroïne des châteaux forts qui baignent leurs pieds dans le Rhin et qui lèvent leurs créneaux dans les cieux. Quand on la voyait dans son fauteuil doré, qui était un fauteuil de géant, avec sa grande perruque à la Louis XIV, brisant deux éventails dans sa soirée, tantôt sous le manteau de sa cheminée, le plus souvent sur l'échine flexible d'un courtisan, quelquefois sur la main de son fils; quand on la voyait en chasse à courre, maniant le fusil avec la force de Nemrod, ne laissant jamais à d'autres la gloire de tuer

le plus beau cerf; quand on la voyait domptant un cheval indomptable, ou se laissant lécher les mains et la figure par toute une meute de chiens dévorants, on se demandait s'il était possible qu'elle eût une seule fois mis le pied au château de Versailles. Elle était née pour vivre au milieu des forêts allemandes, comme une autre princesse sibylle. Elle disait de son fils : « Ah ! s'il n'était que le fils de sa mère ! » En effet, le duc d'Orléans était trop le fils de son père par certaines défaillances de caractère.

La mère du duc d'Orléans avait imaginé une jolie histoire. Elle contait que toutes les fées avaient été conviées à ses couches, qu'elles y étaient venues secouer sur le berceau la baguette enchantée, qu'elles avaient chacune doué son fils d'un talent, si bien qu'il les avait tous. Mais par malheur, comme il arrive toujours dans les contes, elle avait oublié une vieille fée depuis longtemps disparue du monde, qui ne se souvenait plus d'elle. Piquée de l'oubli, elle vint, appuyée sur son petit bâton; mais, quand elle arriva, toutes les fées avaient fait chacune leur don à l'enfant. Dépitée de plus en plus et voulant se venger, elle le doua du fâcheux privilége de rendre nuls tous les talents qu'il avait reçus des autres fées, ou plutôt elle accola un vice à chaque vertu.

Le duc d'Orléans n'eut pas une mauvaise fée, il en eut deux : Mme de Maintenon et la princesse des Ursins, l'une à Versailles et l'autre à Madrid. Celle qui lui fit le plus de mal fut celle qui frappait de loin.

II

« Savez-vous ce qu'est mon neveu ? avait dit Louis XIV; c'est un fanfaron de crimes. »

Le duc d'Orléans est un des caractères les plus éminemment contradictoires que puisse ressusciter l'historien. Il a deux portraitistes, Largillière et Saint-Simon, qui nous l'ont transmis tout vivant encore. Le portrait de Largillière est admirable. Voici le portrait signé Saint-Simon : « M. le duc d'Orléans était de taille médiocre au plus, fort plein sans être gros, l'air et le port aisé et fort noble, le visage large, agréable, fort haut en couleur, le poil noir et la perruque de même. Quoiqu'il eût fort mal dansé et médiocrement réussi à l'académie, il avait dans le visage, dans le geste, dans toutes ses manières, une grâce infinie et si naturelle, qu'elle ornait jusqu'à ses moindres actions, et les plus communes. Avec beaucoup d'aisance quand rien ne le contraignait, il était doux, ouvert, accueillant, d'un accès facile et charmant, le son de la voix agréable, et un don de la parole qui lui était tout particulier en quelque genre que ce pût être, avec une facilité, une netteté que rien ne surprenait, et qui surprenait toujours. Son éloquence était naturelle jusque dans les discours les plus communs et les plus journaliers, dont la justesse était égale sur les sciences les plus abstraites, qu'il rendait claires, sur les affaires de gouvernement, de politique, de finances, de justice, de guerre, de cour, de conversation ordinaire, et de toutes sortes d'arts et de mécanique. Il ne se servait pas moins utilement des histoires et des mémoires, et connaissait fort les maisons. Les personnages de tous les temps et leurs vies lui étaient présents, et les intrigues des anciennes cours comme celles de son temps. A l'entendre, on lui aurait cru une vaste lecture. Rien moins. Il parcourait légèrement; mais sa mémoire était si singulière, qu'il n'oubliait rien. » Mais il faudrait citer tout Saint-Simon.

Il aimait fort la liberté, et autant pour les autres que

pour lui-même. Il vantait l'Angleterre, où il n'y avait pas d'exils ni de lettres de cachet.

Le duc d'Orléans avait apporté en venant au monde une facilité, disaient les courtisans, une faiblesse, dit l'histoire, qui gâta sans cesse tous ses talents et toutes ses bonnes inclinations. C'est par ce côté que son précepteur, ce drôle de cardinal Dubois, le domina toute sa vie. Il le flatta du côté des mœurs, pour le jeter dans la débauche. L'élève d'un tel maître se fit du déréglement un principe, un point d'honneur. C'était, il le croyait du moins, une manière de se poser dans le monde.

Louis XIV avait extrêmement roidi les nerfs de l'autorité; lui mort, tout allait se détendre.

A peine le roi avait fermé les yeux, que le duc d'Orléans se rendit à Saint-Cyr, chez Mme de Maintenon. C'était une vieille ennemie : elle avait travaillé contre le régent dans le cœur de Louis XIV.

L'entrevue dura une heure. Le duc se vengea dignement : il l'assura, elle Mme de Maintenon, que les quatre mille livres que le feu roi lui donnait tous les mois lui seraient payées de même à titre de pension. Et cette promesse fut très-ponctuellement exécutée. C'était agir en chrétien (et le duc d'Oorléans ne l'était guère) envers une femme qui avait voulu lui faire couper la tête, et, tout récemment, l'exclure de l'administration du royaume.

La Régence s'ouvrit par un acte d'apaisement et de clémence. Le premier soin du duc d'Orléans fut de délivrer les malheureux qu'on avait jetés dans les prisons comme jansénistes. Dans le nombre se trouvaient de respectables ministres de l'Église. Une sympathie mêlée d'attendrissement accueillit ces premiers actes du gouvernement nouveau. L'opinion publique s'intéressa surtout au sort du marquis d'Arembert, qui était emprisonné depuis douze

années pour avoir aidé le P. Quesnel à s'échapper du donjon de Mechlin.

La Bastille et les autres prisons d'État rendaient leurs comptes. Les morts revenaient. L'horreur de l'état dans lequel parurent quelques-unes des victimes du dernier règne excitait l'étonnement, la pitié, l'indignation. Elles racontaient, et leur pâleur racontait pour elles, les incroyables cruautés d'un système de persécution religieuse qui avait étouffé jusqu'à la plainte.

Parmi les prisonniers de la Bastille, il s'en trouva un arrêté depuis trente-cinq ans, le jour où il était arrivé d'Italie à Paris. Pourquoi? on n'en savait rien, et il l'ignorait lui-même, n'ayant jamais été interrogé. C'était sans doute une méprise. Quand on lui annonça sa liberté, il demanda tristement ce qu'on prétendait qu'il en pût faire. Il dit qu'il n'avait pas un sou, qu'il ne connaissait qui que ce fût à Paris, qu'il ne pourrait même nommer une seule rue. Ses parents d'Italie étaient vraisemblablement morts depuis qu'il avait quitté son pays; ses biens apparemment avaient été partagés depuis tant d'années qu'on n'avait point eu de ses nouvelles. Il ne savait donc que devenir. Il demanda de rester à la Bastille le reste de ses jours.

Le régent tenait à donner un démenti à la politique de son oncle. Il invita les particuliers à donner leur avis sur les affaires; il proclama les maximes de Fénelon; il fit imprimer *Télémaque* à ses frais; il ouvrit au public la bibliothèque du roi.

La conduite du régent, sa vie, ses manières, toute sa personne formait le plus violent des contrastes avec la sévère tristesse du règne précédent. A la compression sans mesure allait succéder, au moins dans les idées et les mœurs, une liberté sans règle. Toutes les vieilles et solennelles barrières, derrière lesquelles la royauté abri-

tait son droit divin, son infaillibilité, sa toute-puissance, tombaient à petit bruit.

La Régence allait être une époque de dissolution.

III

Le régent est un type du XVIIIe siècle.

Il ne fit pas tout ce qu'il voulait faire. C'était un esprit hardi, mais un caractère mou et incertain, trop ami de ses plaisirs pour les sacrifier à une idée. Il avait eu l'intention de rappeler en France les huguenots bannis par la révocation de l'édit de Nantes. Le préjudice immense que l'État avait souffert de cet exil en masse, le désir de s'allier avec la Hollande et l'Angleterre, lui suggéraient cet acte politique. Il croyait, par ce rapprochement, flatter les grandes puissances maritimes, faire refleurir le royaume, éteindre les dissensions religieuses dans la renaissance de l'industrie et du commerce. Une considération le retint : on craignait que les protestants si maltraités ne rapportassent en France un sentiment de représailles, une certaine aigreur, et ne voulussent faire la loi à l'État. Leur bannissement avait été une faute, tous les esprits sages en convenaient; mais on eut peur d'en commettre un autre en leur rouvrant les portes d'un État auquel ils avaient dicté des conditions. C'est ainsi que les erreurs politiques engagent l'avenir; on regrette de les avoir accomplies, on tremble de les défaire.

La foi du régent dans la science économique avait survécu au naufrage de Law. En homme clairvoyant et convaincu, il accusait de cette ruine non le système, mais la précipitation, les excès et l'esprit d'aventure qui avaient présidé à cet essai des ressources du crédit. Il fut tout prêt de reprendre l'œuvre sur de nouvelles bases. Mal-

heureusement la confiance était ébranlée, et pour longtemps. Les capitaux se remettent bien vite en France d'une déroute ; mais il n'en est pas de même du moral des capitalistes. L'exécution de ce plan fut donc abandonnée comme tant d'autres. L'esprit du régent était de ceux qui devancent les entreprises et qui aident à l'entraînement ; il n'était pas de ceux qui résistent par des actes au désenchantement et au discrédit que laisse dans la foule le mauvais succès d'une expérience.

Le duc d'Orléans avait des qualités : il savait recevoir un avis ; ce qui lui manquait le plus était le courage de l'action. « C'était, dit Saint-Simon, l'homme du monde qui convenait le plus aisément de ce qu'on lui disait de vrai, mais qui en convenait le plus inutilement. »

Son interrègne n'en fut pas moins troublé par des événements qu'il surmonta sans effort et avec une supériorité d'esprit naturelle. La peste désolait la Provence ; on avait la guerre avec l'Espagne ; la Bretagne était toute prête à se soulever ; il s'était formé des conspirations contre le régent : le duc d'Orléans surveillait tout et suffisait à tout du fond de ses plaisirs ténébreux. Il gouverna en jouant, et, après tout, il ne gouverna pas plus mal qu'un autre. Sous son administration, les parlements se relevèrent ; les finances de l'État étaient surchargées d'une dette énorme et agitées par un désastre récent : mais le travail, source de toute richesse, se ranimait ; la pensée humaine, écrasée par l'autorité taciturne du grand siècle, reprit quelques-uns de ses droits. Grâce au relâchement des mœurs, les vieux principes allaient se dissoudre dans un rayon d'esprit français.

Le duc d'Orléans menait une vie effrénée. « A ses soupers, dit Saint-Simon, était toujours une compagnie fort étrange : ses maîtresses, quelquefois une fille de l'Opéra, souvent la duchesse de Berry et une douzaine d'hommes,

tantôt les uns, tantôt les autres, que sans façon il ne nommait jamais autrement que ses roués.... La chère exquise s'apprêtait dans des endroits faits exprès, de plain-pied, dont tous les ustensiles étaient d'argent; le duc d'Orléans et les autres mettaient souvent les mains à l'œuvre avec les cuisiniers. C'était en ces séances où chacun était repassé, jusqu'aux ministres, avec une liberté incroyable. M. le duc d'Orléans tenait son coin comme les autres. Tout était tellement barricadé en dehors que, quelque affaire qu'il eût pu survenir, il était inutile de tâcher de percer jusqu'au régent. Ce qui est fort extraordinaire, c'est que ni ses maîtresses, ni Mme la duchesse de Berry, ni les roués, au milieu même de l'ivresse, n'ont jamais pu rien savoir de lui de tant soit peu important sur quoi que ce soit du gouvernement et des affaires.... Il vivait publiquement avec Mme de Parabère. Il n'était pas pour se contenter d'une maîtresse : il fallait de la variété pour piquer son goût. Ce qu'il y avait d'heureux, c'est que ses maîtresses pouvaient fort peu de chose. »

Le comte de Caylus a, comme tant d'autres, publié ses souvenirs. Il faut laisser de côté ses impressions politiques; mais, pour le reste, il est çà et là curieux à feuilleter. Il a peint avec esprit certaines figures de la cour du régent, Mme de Parabère, par exemple. « Ce qu'il y a de plus singulier dans le caractère de Mme de Parabère, c'est l'égalité de son amour; ce sentiment en elle a très-souvent changé d'objet, mais jamais son cœur n'a été vide un instant; elle a quitté, elle a été quittée; le lendemain, le jour même, elle avait un autre amant qu'elle aimait avec la même vivacité et auquel elle était soumise avec le même aveuglement, car elle n'a jamais vu que par les yeux de son amant; du moment qu'elle l'avait choisi, elle ne voyait que ses amis et n'avait

que ses goûts. Cette exactitude de soumission, prouvée par l'exemple de plus de vingt amants qui se sont succédé pendant le temps de ses amours, me paraît un événement singulier et plus rare, dans un degré aussi égal, que les exemples d'une constance d'un pareil nombre d'années ne le pourraient être. »

On peut dire que c'était de l'art pour l'art. Mais la marquise de Parabère n'a eu que deux amants aimés jusqu'à la passion : le régent et M. de Montluzun. Elle a aimé les autres entre parenthèses.

IV

Le cardinal Dubois fut le Méphistophélès dont le duc d'Orléans était le Faust.

Fils d'un apothicaire de Brive-la-Gaillarde, valet et précepteur du duc d'Orléans, il avait connu des fortunes diverses avant d'arriver premier ministre de l'État.

« Son extérieur d'un furet, mais d'un cuistre, son débit désagréable, par articles, toujours incertain, sa fausseté écrite sur son front, ses mœurs trop sans aucune mesure pour pouvoir être cachées, des fougues qui pouvaient passer pour des accès de folie, sa tête incapable de contenir plus d'une affaire à la fois, et, avec tout cela, bas, souple, louangeur, admirateur, prenant toutes sortes de formes, » tel est le portrait qu'en trace Saint-Simon.

Voltaire l'a jugé d'un trait : « Un peu d'esprit, beaucoup de débauche. » Tel qu'il était, cet homme fut le seul qui ait su séduire le duc d'Orléans, qui avait tant d'esprit et tant de justesse dans l'esprit. Il le gagna enfant, dans ses fonctions de précepteur; il s'en empara jeune homme en favorisant ses penchants pour la liberté, le bel air, et son entraînement à l'irréligion; il le domina

quand le duc d'Orléans fut régent de France, par le côté de la faiblesse. Son pouvoir sur l'esprit de son maître était sans bornes.

Cet homme, qui toujours avait recherché les bonnes grâces de la fortune, en fut comme accablé dans les quatre ou cinq dernières années de sa vie. Une mission d'État, qui lui avait été confiée en Angleterre, lui fournit une occasion admirable de développer les ressources de son esprit. Dans la basse et obscure intrigue, il ne connaissait point de rival. Il y avait en lui de l'homme d'État et du scapin.

L'abbé Dubois persuada au régent de le nommer archevêque de Cambrai : un tel sacripant sur le siége de Fénelon !

L'envie lui prit ensuite d'être cardinal, et il le fut. Jamais le monde n'avait vu pareil saltimbanque sous la pourpre. Il avait pour maîtresse Mme de Tencin. Cette liaison demeura cachée tant que la fortune de l'abbé Dubois eut besoin de quelque réserve ; mais depuis, quand il fut archevêque, et encore plus quand il fut cardinal, la chose devint publique. Cette religieuse, qui était religieuse comme il était cardinal, dominait chez lui à découvert, et tenait une cour où elle distribuait les grâces et les dignités de l'État.

Le cardinal Dubois était un monstre, mais du moins c'était un monstre amusant. Le jour de Pâques qui suivit son élection à la dignité de cardinal, « il s'éveille sur les huit heures et sonne à rompre ses sonnettes, et le voilà à blasphémer horriblement après ses gens, à vomir mille ordures et mille injures, et à crier à pleine tête de ce qu'ils ne l'avaient pas éveillé, qu'il voulait dire sa messe, qu'il ne savait plus où en prendre le temps avec toutes les affaires qu'il avait. Ce qu'il fit de mieux après une si belle préparation, ce fut de ne la dire pas, et je ne sais s'il l'a jamais dite depuis son sacre. »

L'excès et l'enivrement du pouvoir lui faisaient faire, en particulier ou en public, mille folies incroyables. Cet homme avait reçu au cerveau un coup de soleil de la fortune. « Il faisait quelquefois le tour entier d'une chambre, courant sur les tables et les chaises, sans toucher du pied à terre. »

Cette extravagance fut ce qui le sauva. Si ce premier ministre avait été un homme grave, comme fait très-bien observer Voltaire, cette fortune aurait excité l'indignation, mais elle ne fut qu'un ridicule. En France, on pardonne aisément aux hommes dont on rit.

« Il était maître abolu de son maître, » surintendant des postes, cardinal, archevêque de Cambrai, avec sept abbayes, quand une maladie l'avertit tout à coup qu'il allait mourir.

Sa fureur fut extrême. Il avait soixante-dix ans et n'avait joui que quatre années de ses abbayes, de ses immenses revenus, de ses dignités, de son incroyable et prodigieuse élévation.

On l'avertit respectueusement de songer à son âme, et on l'invita tout bas à recevoir les sacrements de l'Église. « Les sacrements de l'Église! s'écria-t-il; cela vous est facile à dire; ah! vous croyez donc, profanes, qu'un cardinal reçoit le viatique comme un autre homme? Il y a pour cela des formalités, des cérémonies dont je vous engage à vous informer auprès de l'archevêque de Paris. »

La ruse du mourant eut tout le succès qu'il en attendait; pendant qu'on allait consulter l'archevêque de Paris, lequel n'avait jamais entendu parler de rien de semblable, il était déjà trop tard pour administrer l'abbé Dubois.

Il fallut pourtant avoir l'air de se confesser. Un récollet de Versailles passa environ un quart d'heure avec le

malade. « Un aussi grand homme de bien et si bien préparé, dit Saint-Simon, n'avait pas besoin de davantage. »

Cependant, ce bon chrétien enrageait de mourir. Il grinçait des dents contre ses médecins, qu'il appelait ânes. « A quoi vous sert d'avoir étudié Hippocrate et Galien, si vous ne savez pas seulement faire vivre un cardinal? »

Il mourut le 5 août 1723, à cinq heures du soir. La farce était jouée.

Il recevait, dit-on, de l'Angleterre une pension de 40 000 livres sterling pour de ténébreux manéges. Il avait la plus belle vaisselle d'or et d'argent, de riches meubles et de rares bijoux, les plus somptueux attelages de tous les pays. On conçoit qu'il finit sa vie dans le désespoir de tout ce qu'il quittait. Son royaume était de ce monde.

S'il trouva un lendemain, ce cardinal impie, ce fut dans la pourpre de l'enfer.

IV

MONTCRIF.

Roy. — D'Argenson. — Marie Leczinska. — La duchesse ***.

(1687-1770.)

I

Peu de poëtes cemmencèrent comme Paradis de Montcrif : à seize ans, il ne parfilait point la rime, il s'escrimait dans une salle d'armes ; à dix-huit ans, il était maître d'escrime ; à vingt ans, il était la terreur (il s'appelait encore Paradis) de tous ceux qui soupaient avec lui. Tout en faisant des armes, il faisait des vers, ou plutôt, tout en faisant des vers, il faisait des armes, pour défendre ses vers à la pointe de l'épée.

Or, ce poëte si terrible l'épée à la main, savez-vous quelle était sa poésie? Il roucoulait des romances sentimentales dans le vieux langage naïf, qu'il fallait chanter en psalmodiant un peu. Qui n'a entendu chanter par sa grand'mère quelques couplets des constantes amours d'*Alix et d'Alexis*, ou des *infortunes inouïes de tant belle et renommée comtesse de Saulx!* La marquise de Pompadour les chantait avec beaucoup de charme aux échos de Trianon. En effet, cette vieille musique en longs habits de deuil ne se promène à son aise que dans les allées solitaires et mélancoliques du parc de Versailles, devant ces

statues attristées qui la comprennent, elles qui ont entendu Lulli !

Tout en rimant ces romances qui couraient Paris et la province, Montcrif écrivit un traité fort léger, mais fort ennuyeux : les *Moyens de plaire* *, qui fit dire à ceux qui essayaient de le lire que l'auteur n'avait pas les moyens. Montcrif, cependant, plaisait beaucoup, aux hommes avec son épée, aux femmes avec ses chansons. C'était d'ailleurs un de ces beaux coureurs d'aventures qui ont l'esprit de ne jamais s'arrêter en chemin. Aussi Montcrif prétendait-il que bien peu de femmes, à l'Opéra ou à la cour, avaient refusé de chanter avec lui. Sa jeunesse date de la Régence ; il était de tous les soupers, de toutes les fêtes, de toutes les folies, de tous les mardis gras ; car on sait que les roués inscrivaient sur leurs tablettes le fameux vers du vieux Théophile :

Tous mes jours sont des mardis gras.

Montcrif, qui a été plus tard de l'Académie, fut un des fondateurs de cette académie moins célèbre, mais moins grammaticale, connue pendant vingt-cinq ans sous le nom de la *Société de ces Messieurs*. Les autres membres étaient Duclos, le comte d'Argenson, Pont de Veyle, Helvétius, Crébillon le gai, le comte de Caylus, Collé, quelques autres moins célèbres. Dans la société de ces messieurs, il y avait beaucoup de dames prises çà et là, au hasard, dans les théâtres ou dans les harems. Quiconque était belle devenait académicienne pendant quelques soirées. On soupait et on jouait des parades. D'abord les parades furent improvisées ; mais bientôt on se donna la

* L'auteur écrit cent cinquante pages pour arriver à cette conclusion : « Pour être heureux, il faut être aimé ; pour être aimé, il faut plaire. » Mais comment ? L'auteur ne le dit pas. Ne savait-il donc pas que le seul moyen de plaire, c'est de ne vouloir pas plaire ?

peine de les écrire; plus tard on alla même jusqu'à les imprimer.

Ainsi Montcrif passait sa jeunesse sans souci du lendemain. Or, le lendemain, quand il eut mangé son fonds avec son revenu, savez-vous ce qui lui arriva?

Un brevet, signé Louis XV, qui le nommait lecteur de la reine, avec un appartement aux Tuileries ou à Versailles.

J'ai souvent remarqué que ceux-là qui dépensent gaiement leur jeunesse et leur capital, ceux-là qui mangent, comme on dit vulgairement, leur blé en herbe, trouvent toujours une planche de salut à l'heure du naufrage. Ce sont les privilégiés de la vie. Ils commencent bien et ils finissent bien; chaque page qu'ils ouvrent est écrite en encre d'or. Le grand art n'est pas de se ruiner, mais de se bien ruiner. C'est d'aller à la misère comme les victimes parées de fleurs et de sourires allaient au sacrifice. Quiconque choisit son monde pour se ruiner et ne s'acoquine dans ses jours de folie qu'à des gens de bonne compagnie, a beaucoup de chances pour voir courir encore sur son chemin la roue dorée de l'aveugle déesse. Toutefois il ne faut pas abuser de cette manière de faire fortune.

Quelques-uns de *ces messieurs* devinrent ministres ou ambassadeurs. Ceux-là n'oublièrent pas ceux qui étaient restés des hommes d'esprit. Montcrif, une fois lecteur de la reine, devint homme de cour sans cesser d'être homme d'esprit, homme d'épée, et surtout homme à bonnes fortunes. Il n'est pas jusqu'à l'Académie dont il ne voulût triompher. C'est pour cette conquête qu'il fit l'*Histoire des Chats*, qui lui valut, en attendant, le surnom d'historiogriffe. Ce fut le comte d'Argenson qui, le premier, l'appela ainsi. Montcrif était allé le trouver au départ de Voltaire pour la Prusse. « Mon cher ministre, puisque Voltaire

est parti, faites-moi donner sa place d'historiographe du roi. » Le comte d'Argenson, qui avait lu l'*Histoire des chats*, répondit gaiement à son ancien compagnon d'aventures : « Historiographe ? vous voulez dire historiogriffe. »

Montcrif voulut bien rire avec d'Argenson, mais il n'entendait pas raillerie avec les autres. Le poëte Roy, qui disputait à Montcrif le privilége de faire de mauvais opéras, se permit, en pleine assemblée, au Palais-Royal, de faire rimer historiogriffe et Montgriffe. Montcrif se contint ; mais il attendit Roy à la sortie du Palais-Royal, et lui proposa, à bout portant, non pas une épigramme, mais un coup d'épée ou des coups de bâton. « J'aime mieux la pluralité, » dit Roy. Et Montcrif, sans plus de réflexion, commença à exécuter le patient. Roy, qui était accoutumé à ces traitements, et qui n'avait guère moins de souplesse que de malignité, retourna la tête et dit à Montcrif : « Patte de velours, Minon, patte de velours ! »

C'était le génie de l'esprit et de la résignation. Que les coups de bâtons retombent sur Montcrif !

II

Il en coûte cher d'être riche, dans cette république spartiate qui s'appelle la république des lettres. Montcrif éveilla par ses bonnes fortunes, et surtout par ses pensions, la jalousie de la critique mal famée et affamée. On lui laissa l'argent qu'il avait et qu'il donnait sans compter, car il était généreux ; mais on lui nia l'esprit et le talent, on lui nia même le charme. Quand il publia son *Essai sur les moyens de plaire*, on écrivit qu'il ressemblait à ceux qui meurent de faim avec le secret de faire de l'or. L'*Histoire des chats*, qui n'a que cent pages (c'est cinquante de

trop), inspira dix volumes de critiques. Le marivaudage avait fait son temps ; nul ne se trouva pour défendre l'esprit de Montcrif.

Il se consola des critiques avec les éloges d'un brahme, qui lui écrivit que son roman des *Ames rivales* était le plus heureux développement du système de la métempsycose. O singularité des destins littéraires ! Un ami de Montcrif emporte aux Indes un roman écrit un jour de distraction. Un brahme se passionne à la lecture de ce roman : « C'est le génie de la transmigration des âmes qui a parlé. » Le roman est traduit et commenté. Il est compris dans les textes de la religion de Brahma. On envoie un présent à Montcrif, tout en inscrivant son nom dans les temples indiens.

Un des livres sacrés de la religion des Indiens contient les fabuleuses aventures des *Ames libres*. Voici une de ces aventures, traduite du texte même :

Un prince pria une déesse, dont le temple était à l'écart, de lui enseigner le Mandiran, c'est-à-dire une prière qui a la force de détacher l'âme du corps, et de l'y faire revenir quand elle le souhaite. Il obtint la grâce qu'il demandait. Mais, par malheur, le domestique qui l'accompagnait, et qui demeura à la porte du temple, entendit le Mandiran, l'apprit par cœur, et prit la résolution de s'en servir dans quelque favorable conjoncture.

Comme ce prince se fiait entièrement à son domestique, il lui fit part de la faveur qu'il venait d'obtenir ; mais il se donna bien de garde de lui révéler le Mandiran. Il arrivait souvent que le prince se cachait dans un lieu écarté, d'où il donnait l'essor à son âme ; mais, auparavant, il recommandait à son domestique de garder soigneusement son corps jusqu'à ce qu'il fût de retour. Il récitait donc tout bas sa prière, et son âme se dégageait à l'instant de son corps, voltigeait çà et là, et revenait ensuite. Un jour que le domestique était en sentinelle auprès du corps de son maître, il s'avisa de réciter la même prière, et aussitôt son âme, étant dégagée de son corps, prit le parti d'entrer dans celui du

prince. La première chose que fit ce faux prince fut de trancher la tête à son premier corps, afin qu'il ne prît point fantaisie à son maître de l'animer. Ainsi l'âme du véritable prince fut réduite à animer le corps d'un perroquet, avec lequel elle retourna dans son palais.

Montcrif est parti de là pour écrire les *Ames rivales*. C'est un conte amoureux où deux âmes voyagent beaucoup. Elles vont d'un corps à un autre, sans trop s'inquiéter de la maison natale, où toutefois elles reviennent pour ne plus former qu'une seule âme en deux corps.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que Montcrif n'avait songé qu'à écrire un *ballet* pour l'Opéra. Dans sa lettre à Mme ***, il lui dit : « Vous trouverez un *ballet* dont le sujet ne tient à aucun de ceux qu'on a traités sur nos théâtres. Je l'ai pris dans des fragments de la philosophie de ces célèbres brahmes qui vivent actuellement sous l'empire du Mogol. Ils s'imaginent, et croient avoir fait cette découverte, que les âmes reviennent plusieurs fois jouer un personnage sur la terre.

« Je mets en scène deux amants aimables ; le spectateur les voit d'acte en acte revivre dans une condition, dans une patrie nouvelle, et avec une figure différente ; leur âme est tout ce qui leur reste de l'état précédent : mais que ne fait-elle pas pour les réunir ? Elle les attire l'un vers l'autre ; rien ne peut altérer ce penchant ; et il résulte enfin de chaque intrigue, que ce qu'on appelle amour n'est qu'une reconnaissance de deux âmes destinées à s'aimer, et qui avaient été séparées. Ce ballet n'a pas été mis en musique ; la singularité du genre m'a alarmé, j'ai craint qu'il ne fît pas autant de fortune que les *Ames rivales*. Le sort que cette fabuleuse histoire a eu dans l'Inde est trop singulier pour que je ne me permette pas d'en parler ici. Je l'avais donnée manuscrite à un Français qui retournait au Mogol ; il en fit part à un brahme qu'il

prit pour interprète. Ce savant philosophe fut saisi d'étonnement et d'admiration en voyant la profondeur de mes rêveries; il découvrit de nouvelles branches du merveilleux système des âmes douées de la liberté de quitter et de reprendre leur personne, après s'être promenées dans l'univers. Admirez, je vous prie, madame, ce contraste : tandis que, dans l'opinion de tout homme sensé, je n'étais que l'auteur d'une jolie chimère, je passai dans le Port-Royal du Gange pour un génie transcendant. Je reçus un présent du brahme *, avec mille assurances d'estime et de vénération. »

Montcrif fut le courtisan le plus achevé du XVIIIe siècle. Il avait l'art d'être de toutes les opinions : dévot avec la reine, licencieux avec le roi, philosophe à l'Opéra, dormeur à l'Académie. Il était toujours de l'avis de tout le monde, quoiqu'il eût commencé, avec sa renommée de prévôt de salle d'armes, à mettre tout le monde de son avis.

Montcrif eut plus d'un succès à l'Opéra. Je n'ai pas eu le courage de lire jusqu'au bout *l'Europe galante* et *Zélindor*. Il avait débuté, au Théâtre-Français, par *l'Oracle de Delphes*, une comédie en vers libres et en libres pensées, qui fut défendue à la quatrième représentation. Montcrif, qui n'avait pas plus le sentiment de la poésie païenne que de la poésie chrétienne, avait eu le tort de railler les dieux d'Homère, qui sont toujours des dieux pour les grands esprits. Mais là n'était pas la raison de la suppression de la comédie : on y avait vu des attaques symboliques contre les dieux de la Bible et de l'Évangile.

Il vécut ainsi jusqu'à près de quatre-vingt-quatre ans, et, jusqu'à ses derniers jours, il fut assidu au foyer de la

* Un petit in-folio manuscrit, représentant les principaux dieux de l'Inde, avec des notes mystiques. Ce manuscrit est à la Bibliothèque impériale.

Comédie-Française et dans les coulisses de l'Opéra. Selon Grimm, qui l'a beaucoup connu, « il a poussé la passion pour la table et pour la créature, ou plutôt pour les créatures, au delà de quatre-vingts ans. Il n'y a pas bien longtemps qu'il traversait encore, après l'Opéra, l'aréopage des demoiselles de ce théâtre, en disant : « Si quel-« qu'une de ces demoiselles était tentée de souper avec « moi, il y aurait quatre-vingt-cinq marches à monter, « un petit souper et dix louis après le dessert. » Et, jusqu'à la fin, il se trouva toujours une de ces demoiselles pour le suivre aux Tuileries, dans un petit appartement connu longtemps sous le nom du Paradis de Montcrif.

Le roi Louis XV, qui se consolait de vieillir en voyant Montcrif porter si gaiement ses quatre-vingt-trois ans, et qui le croyait presque centenaire*, lui dit un jour qu'on lui donnait plus de quatre-vingt-dix ans. « Je ne les prends pas, sire, » répondit Montcrif.

Cependant la mort comptait. Un soir il avait dit à son valet de chambre qu'il reviendrait souper avec une de ces demoiselles. Cette fois, ce fut la mort elle-même qui vint s'asseoir à la table de Montcrif : « C'est fini, dit-il, je ne chanterai plus. » Il se traîna jusqu'à son lit et se coucha dans le tombeau**.

* On le disait beaucoup plus vieux qu'il n'était, parce que le comte de Maurepas, ancien ministre d'État, aimait à dire que Montcrif avait été prévôt de salle lorsque son père y faisait des armes. Ce qui donnait à Montcrif près de cent ans. Aussi sa vieillesse était devenue un sujet de plaisanterie à la cour. — Grimm.

** On ne le laissa pas partir pour l'autre monde sans les honneurs de l'épitaphe; voici celle qui est venue jusqu'à nous :

Avec des mœurs dignes de l'âge d'or,
Il fut un ami sûr, un poëte agréable;
Il mourut vieux, aussi vieux que Nestor,
Mais il fut moins bavard et beaucoup plus aimable.

III

En 1791, quand on ne croyait plus à tous ces légers poëtes, roses de mai du XVIIIe siècle que le pressentiment seul des orages révolutionnaires avait effeuillées, on réimprima les œuvres de Montcrif en deux volumes in-8°; ces deux volumes renferment : *Essais sur les moyens de plaire*, écrits dans la manière de Marivaux, mais avec moins d'esprit; des contes de fées qu'il faut lire, quand on sait lire; des discours d'académie; des poésies chrétiennes inspirées par la reine Marie Leczinska, qui, Montcrif l'a trop prouvé, n'était point une muse; une méchante comédie, *les Abdérites;* des ballets et des opéras, *la Fête du Soleil*, *l'Empire de l'Amour*, *Isis et Osiris;* des cantates, *Vénus retrouvée*, *la Muse de l'Opéra*, *Reproches à Corinne*, *Amasis*, *la reine de Circassie*, *Alcide et Omphale*, *le Roi des Sylphes;* des poésies : romances et chansons, épîtres à tout le monde, petits vers aux dames de la cour, rimes familières à la première venue. Enfin, pour couronner l'œuvre, cette fameuse *Histoire des chats*, que personne ne lira jamais d'un bout à l'autre, mais qui portera le nom de Montcrif à toutes les postérités.

Il était de la pire espèce des poëtes : les poëtes de société, les poëtes du monde, les poëtes de cour. La vraie muse est sauvage; elle aime l'air vif de la montagne ou l'ombre inspiratrice de la forêt. Elle a des caprices de reine, mais elle ne veut pas loger avec le roi; elle aime mieux, dans sa souveraineté idéale, habiter la demeure azurée du poëte, quel que soit l'escalier.

Montcrif, s'il eût été un vrai poëte, ne se fût pas enfermé dans l'oratoire de Marie Leczinska. Il y avait deux reines à la cour de Versailles, la femme du roi et la maî-

tresse du roi. L'abbé de Bernis, tout abbé qu'il fût, était le poëte de la maîtresse du roi. Montcrif, tout galant qu'il fût, était le poëte de la femme du roi. Contraste des contrastes, tout n'est que contraste! Montcrif prit un masque et chanta des cantiques spirituels; il croyait pouvoir réconcilier la dévotion avec l'esprit; mais c'est la réconciliation normande, parce que, selon un mot de Montcrif lui-même, l'esprit était plus que jamais brouillé avec la dévotion. D'Alembert, qui n'entendait rien ni de part ni d'autre, d'Alembert, qui n'avait aucun sentiment de l'inspiration chrétienne, disait que les poésies spirituelles de Montcrif étaient vraiment spirituelles dans tous les sens possibles de ce mot. Montcrif avait composé de la musique pour ses romances, il en composa pour ses cantiques; et, pendant qu'à Trianon Mme de Pompadour chantait les romances, dans la chapelle de Versailles, Marie Leczinska chantait les cantiques.

Il ne doit pas être enseveli tout à fait dans le linceul de ses œuvres. Pour les curieux littéraires, on pourrait réimprimer les *Ames rivales*, les romances, les contes, quelques pages sur l'esprit critique, des maximes recueillies çà et là dans le banquet un peu froid de son esprit, enfin l'*Histoire des chats*. Pourquoi ne pas dire à Montcrif : « Ami oublié, lève-toi, chante et conte? »

LES INFORTUNES INOUIES

DE LA TANT BELLE, HONNÊTE ET RENOMMÉE COMTESSE DE SAULX.

ROMANCE.

Sensibles cœurs, je vais vous réciter
(Mais, sans pleurer, comment donc les conter?)

Les déplaisirs, les ennuis et les maux
Qu'a tant soufferts la comtesse de Saulx.

Si de beauté, de grâce et de vertu

Bonheur naissoit, comme elle en auroit eu!

Elle étoit sœur du vaillant Olivier :
Adonc pourquoi ne la mieux marier?

Non que le comte entre les hauts seigneurs
Puissant ne fût en vassaux et honneurs.

Dans son châtel, entre quatorze tours,
Comme en prison, la tint-il pas toujours ?

Sans damoiselles, sans nuls cavaliers,
Pages aucuns, et pas plus d'écuyers.

Mais pis encor, la pauvrette n'avoit
Serf ni servante, et son mari servoit.

Le pain cuisoit, pâtissoit, rôtissoit,
Faisoit le lit, et volaille engraissoit.

Or, si l'époux lui fit tel traitement,
C'est qu'il étoit jaloux étrangement.

Est-on jaloux par trop forte amitié,
De ces gens-là faut avoir grand'pitié.

Mais ce mari, qui ne l'aimoit de cœur,
Jaloux n'étoit que par fausse frayeur;

Croyant, le fol, que si rare beauté
Onc ne pourroit tenir fidélité.

Des yeux, le jour, la couvoit constamment;
De nuit, à peine il les clôt un moment.

De sa moitié, que sert d'être gardien?
Sans sa vertu, vous ne garderez rien.

En songe un jour il rêva de galant :
A son réveil il la battit, mais tant....

Pour passe-temps, qu'est-ce donc qu'elle avoit ?
Des animaux, elle les élevoit.

Un sanglier et deux grands louveteaux
L'alloient suivant, comme petits agneaux.

Un ours des bois dans leur parc se glissa,
En moins de rien elle l'apprivoisa.

A sa voix douce ils accouraient soudain,
Et ne prenoient vivres que de sa main.

Plus de cent fois, un chacun d'eux sembloit
Dire à l'époux qu'aimer il la falloit.

Quelquefois l'ours, comme on voit, s'adoucit;
Mais le jaloux toujours plus s'endurcit.

Et voici bien un autre désarroi !
Comte de Saulx, te faut servir le roi.

Il t'a mandé : « Mon cousin, vous viendrez
Me joindre en guerre, et bien me défendrez. »

Ne plus garder sa femme, oh ! quel malheur !
Il s'y résout, la rage dans le cœur.

Vivres chétifs pour trois ans lui donna;
Dans la grand'tour on vous l'emprisonna.

Or, bien qu'époux fussent depuis cinq ans,
Elle n'avait été grosse d'enfans.

Et dans la nuit, la veille du départ,
Enceinte fut, admirez le hasard.

Mais il s'en va sans en être certain.
Comtesse, hélas ! quel sera ton destin !

Deux ans passés, deux ans et seize jours
Elle habita la plus sombre des tours.

Et loin, bien loin qu'elle en eût du courroux,
Le comte absent, ses jours couloient plus doux.

Mais un matin, source de plus grands maux !
On ouvre l'huis : c'est le comte de Saulx.

Sa moitié voit, tenant sur son giron,
Et caressant le plus gentil poupon.

Morne et tremblant, il reste avec effroi :

Il fut absent, elle a faussé sa foi.

Il va penser qu'en la tour introduit,
Un vert galant l'escaladoit la nuit.

Sa dague alors prenant avec fureur,
A l'innocent l'enfonça dans le cœur.

Puis sur sa femme, avec un noir regard,
Il va levant l'ensanglanté poignard.

« Femme sans foi, sans vergogne, sans mœurs,
Recours à Dieu, tu vas mourir, tu meurs.... »

L'infortunée, à ces mots n'entendoit,
Serrant l'enfant, qui son âme rendoit.

Bouche sur bouche, elle veut recueillir
Le fruit amer de son dernier soupir.

Quel tigre alors n'eût daigné s'attendrir?
Et le cruel sa moitié va meurtrir.

Vers son beau sein déjà le fer mortel....
Mais quel grand bruit à l'entour du châtel?

Ah Dieu! vrai Dieu! c'est le brave Olivier,
Qui l'escalade avec maint cavalier.

L'époux se calme, on se trouble autrement.
« Madame, allons au bel appartement. »

Les y voilà : « Çà mettez sans retard
Jupes de soie et le corps de brocard.

« Car Olivier vient occir, par courroux,
Cil qu'en église avez fait votre époux.

« Vos cavaliers, s'il demande où sont-ils?
Au loup chassant avec chiens et fusils.

« S'il vous demande où sont vos aumôniers?
Allant à Rome avec mes écuyers.

« S'il vous demande où damoiselles sont?
Pèlerinage à Saint-Claude elles font.

« Si chambrières? Lors répondrez : Bon!
Au clair ruisseau blanchissent le linon.

« S'il vous demande où est le petit né?
Dieu l'a repris comme il l'avoit donné.

« Bref, s'il disoit : Votre époux je ne voi?
Mandé par lettre, il est au camp du roi. »

Mais à la porte Olivier mène bruit,
Et jà le comte est caché sous le lit.

« Où est ma sœur, que l'emmène d'ici?
— Mon frère, hélas! me méconnoit ainsi?

— Ma sœur, ma sœur, est-ce bien vous? Hélas!
Pâleur avez comme au jour du trépas. »

Tout haut répond : « J'ai failli de mourir. »
Et puis tout bas : « Ah! j'ai bien à souffrir!

— Ma sœur, ma sœur, je ne vois d'aumôniers,
De clercs aucuns, aussi peu d'écuyers. »

Tout haut : « Pour Rome chacun est parti. »
Tout bas : « Mon frère, hélas! j'ai bien pâti!

— Ma sœur, ma sœur, n'avez pages aucun,
Point de hérault, de cavaliers pas un? »

Elle tout haut : « Ils sont chassant au bois. »
Et puis tout bas : « Par jour me meurs cent fois.

— Ma sœur, ma sœur, où donc est votre époux,
Qu'il ne me vient recueillir quand et vous?

« Il est céans, ce tant barbare époux,
Qui méconnoît son vrai trésor en vous. »

Lors l'aperçoit, et du lit l'arrachant,
Tire sur lui son coutelas tranchant.

Elle l'arrête, embrassant ses genoux :
« Mon frère, hélas! c'est toujours mon époux.

Rancune n'ai de tant de maux que j'eus:

Pardonnez-lui, il ne me tuera plus.

Non, tout cruel éprouve un cruel sort,
Et qui vous hait a mérité la mort. »

Lors il le frappe, et sa sœur lui montrant :
« Regrette-la, dit-il en expirant. »

Époux, époux, n'oubliez son destin :
*Onc un jaloux ne fit heureuse fin**.

Montcrif, dans le monde, aimait à conter, mais il était prétentieux et tourmenté, voulant avoir trop d'esprit. Il suivait, comme Marivaux, les sentiers détournés, en horreur du grand chemin. Piron a dit : « Fontenelle a engendré Marivaux, Marivaux a engendré Montcrif, et Montcrif n'engendrera rien du tout. » En effet, Montcrif est le dernier mot de l'esprit de Fontenelle.

Fontenelle avait réduit en statuette la Vénus de Médicis avec le ciseau de Coustou; mais c'était encore une œuvre d'art. Marivaux avait drapé la statuette avec le sentiment de la poésie et avec la malice de l'amour. Montcrif l'habilla, et ce ne fut plus qu'une jolie poupée.

V

J'allais oublier de dire que l'œuvre sérieuse de Montcrif, ç'a été l'amour. Il y a des hommes prédestinés à l'amour; ils ont le charme, comme si une bonne fée eût répandu sur leur berceau le parfum voluptueux des cheveux de Vénus sortant de la mer et de Diane sortant de

* Si cette romance nous venait d'Allemagne avec le titre de ballade, nous ne manquerions pas d'y trouver tous les caractères du genre. Nous sommes comme les voyageurs qui n'ont d'enthousiasme qu'au delà du Rhin, des Alpes ou des Pyrénées.

la forêt. La plupart des hommes sont condamnés à vivre de peu en amour; ils prennent une femme, et c'est fini; leurs vanités les emportent ailleurs. L'un va à la guerre, l'autre trône dans une boutique; celui-ci va à la philosophie, celui-là ne fait rien du tout. Quelques-uns jettent un regard en passant sur le pays des joies amoureuses, ou du moins ils se contentent d'avoir vingt ans une fois dans leur vie. Mais ceux que j'appellerais les vrais privilégiés de la terre, les enfants prodigues de leur cœur, qu'ils donnent toujours et qu'ils retrouvent toujours, parce que leur vie est dans leur cœur; ceux-là ont vingt ans pendant vingt ans. Aussi les femmes les reconnaissent; ils n'ont qu'à paraître pour répandre autour d'eux le charme de la baguette d'or. Et ce qui les rend plus forts, c'est qu'ils ont le charme sans le savoir; mais les femmes le savent bien : ils n'ont qu'à parler, spirituels ou bêtes; ils n'ont qu'à sourire, pourvu qu'ils aient des yeux et une bouche, car j'en connais plus d'un qui n'ont des yeux que pour n'y pas voir et une bouche que pour se mettre à table, mais jamais au banquet des dieux, où Hébé chante l'éternelle chanson de la jeunesse.

Tout en traversant d'un pied léger la forêt des vertes passions de la vie, Montcrif, qui ne voulait pas prendre le temps d'aimer, disant qu'il laissait cela à son valet de chambre, se trouva pris un jour dans la ramure la plus touffue, comme Daphné elle-même quand elle s'est métamorphosée en laurier. Ce fut à la cour. Une dame de la reine, dont je ne dirai pas le nom, parce que je rencontre souvent son arrière-petite-fille, écoutait chanter les romances de Montcrif avec de si beaux yeux ouverts sur l'idéal, que Montcrif se passionna, comme poëte d'abord et comme amoureux bientôt.

C'était au temps où Marie Leczinska, prenant au sérieux son lecteur ordinaire, rassemblait deux fois par se-

maine quelques duchesses distraites et quelques gentilshommes fainéants, pour ouïr, avant le souper, trois ou quatre pages des romans de la chevalerie. Montcrif remarqua que sa duchesse aux beaux yeux était la seule, avec la reine et le président Hénault, qui fût à toutes les lectures. Mais, comme le président Hénault dormait, et comme la reine, toujours préoccupée de son salut, n'écoutait qu'à demi, la belle duchesse était seule à comprendre le roman. Le reste de la compagnie, se renouvelant sans cesse, ne s'inquiétait guère des aventures du damoisel et de sa dame aux blanches mains.

Au bout de quelques soirées, Montcrif et la duchesse avaient commencé un autre roman qu'ils lisaient tous les deux dans leurs yeux. Bientôt ils ne se contentèrent plus de ce beau style, le plus simple et le plus éloquent. Montcrif prit une plume et écrivit une épître toute parée de faux ornements, où l'esprit, à force de vouloir enguirlander le cœur, ne laissait plus voir ni l'esprit ni le cœur. La duchesse ne répondit qu'à la troisième épître ; elle répondit en prose, elle répondit pour dire qu'elle ne voulait pas répondre ; elle donnait de si bonnes raisons, dans un style si tourmenté, que Montcrif comprit qu'elle répondrait désormais à chacune de ses lettres.

Il y avait un mari jaloux, comme dans les chansons de Montcrif. C'était pourtant un de ces courtisans des mœurs de Louis XV, qui était le mari de toutes les femmes, excepté de la sienne ; mais il ne voulait pas qu'un autre prît son bien où il le trouvait.

Après avoir, durant toute une année, filé le parfait amour aux pieds d'Omphale, Montcrif voulut briser son fuseau ; mais la duchesse lui répondit cette fois par ces quatre vers de la fameuse romance de Montcrif :

> L'époux survient. A cette vue,
> Tout en fureur,

Leur a, d'une dague pointue,
Percé le cœur.

Ici l'historien entre dans la nuit des suppositions : les lettres de Montcrif, qui sont les seules pièces officielles, ne concluent pas, et celles de la duchesse n'existent plus. Quelques phrases seulement, citées dans celles de Montcrif, pourraient décider cette grave question ; par exemple quand la duchesse dit : « Je ne veux plus vous voir que de loin, car hier vous n'étiez plus le Montcrif que j'ai dans le cœur. » Et plus tard, quand l'espérance s'est changée en souvenir : « Ah ! le beau temps, mon ami, quand notre raison est dans notre cœur ! quand nous sommes sages à force d'être fous ! » Et plus loin encore, quand la rougeur ne monte plus au front, pendant qu'on écrit une page du passé romanesque : « Je me souviens de cette nuit où notre carrosse fut assailli au Cours-la-Reine. »

Montcrif était prédestiné à l'amour ; ç'a été sa poésie et son art ; et sa vraie épitaphe est celle-ci, que j'ai lue sur une pierre antique :

« Ci-gît qui aima Charmide et Myrto. Nymphes, ne pleu-
« rez pas. L'âme de ceux-là qui ont aimé est comme la
« fleur qui parfume les ruines du monument. Il aima
« aussi Omphale et Chloé. Ne pleurez pas : le Temps a
« emporté son âme dans leur jeunesse. Ne pleurez pas, car
« son âme, comme un léger vent de mai, traverse vos
« chevelures d'or et d'ébène, quand l'amour passe dans
« vos cœurs. »

V

LA COUR DE LOUIS XV.

I

Le XVIIIe siècle a deux physionomies qui contrastent. La première, enjouée, frivole, charmante jusque dans ses folies, est représentée par quelques figures bien connues : Philippe d'Orléans et Mme de Parabère, Dufresny et Piron, Chamfort et Rivarol, Voltaire dans sa jeunesse, le roi Louis XV s'appuyant sur la duchesse de Châteauroux et sur la marquise de Pompadour, Watteau et Grétry, Voisenon, qui était abbé; Bernis, qui était cardinal! Qui encore? Oserai-je la nommer après tous ces noms profanes, celle qui se consolait du trône et du roi dans sa bergerie de Trianon? N'oubliez pas quelques comédiennes célèbres : Mlle Guimard, qui vécut comme une reine; Sophie Arnould, qui vécut comme un philosophe; d'autres encore moins célèbres dans le fond du tableau. Maintenant, effacez toutes ces têtes charmantes, le XVIIIe siècle vous apparaîtra sous sa physionomie sérieuse : c'est Bayle qui annonce l'aurore du soleil nouveau; ce sont les parades sanglantes des convulsionnaires, qui osent jouer la tragédie du Calvaire; c'est Crébillon au théâtre; c'est Voltaire à Ferney; c'est Buffon en face de la nature; c'est Jean-Jacques à l'Ermitage; ce sont les économistes, les réformateurs, les philoso-

phes, qui s'agitent comme les ombres de la forêt à l'heure de l'orage; c'est *l'Encyclopédie*, ce premier bruit de la Révolution; c'est Danton à la tribune; c'est André Chénier sur l'échafaud; c'est Bonaparte, qui domine toutes les grandes figures au tomber du rideau.

De cette comédie humaine, qui dure cent ans et qui a pour titre *le dix-huitième siècle*, bien des scènes folles, tragiques, romanesques, héroïques, sont dignes des curiosités intelligentes. Dans ce temps trop calomnié, de nobles passions se sont épanouies sous le soleil. Vous dites qu'alors on ne savait pas aimer, que l'amour n'était qu'un jeu, un sourire, une distraction : croyez-le bien, la science du cœur a été de tous les temps. Ne jugez pas si légèrement les passions d'une époque : la poudre, les mouches, les paniers, les robes à queue, n'empêchaient pas le cœur de battre chez nos aïeules. N'est-il pas daté de 1750, ce beau poëme d'amour qui s'appelle *Manon Lescaut?*

Louis XIV fut à peine enseveli sous les débris de sa majesté, que toutes les joyeuses passions relevèrent gaiement la tête avec Philippe d'Orléans. La Régence fut le hardi prologue du règne de Louis XV. Il faut une touche hardie et lumineuse pour peindre ces saturnales de l'esprit français. Ce qu'il y avait de beau sous la Régence, c'était la franchise : on marchait le front haut dans le cortége des passions et des vices; on déchirait et on foulait aux pieds ce masque menteur qui avait couvert toutes les figures de la cour sous Mme de Maintenon; on s'appuyait nonchalamment sur l'épaule frémissante de la débauche, tout en la couronnant de roses et tout en chantant avec elle des grivoiseries de cabaret; on était brave sans l'écrire sur son chapeau; les confesseurs et les dévotes avaient abandonné la place aux roués et aux coquines : à la mort de Louis XIV on crut un moment à une rénovation sociale. Louis XIV fut chassé, pour ainsi dire

à coups de pied, jusque dans l'église de Saint-Denis*; la France, après avoir payé cher ses années de victoire, s'était abandonnée aux prêtres, toute humiliée et toute garrottée par ses voisins; le roi mort, une révolution éclata dans l'esprit du peuple; les Saint-Simon et les Fourier du temps voulurent relever la France : mais ce ne fut qu'un rêve d'un jour, un enthousiasme d'une heure. La France demeura couchée dans ses fers, le peuple dans sa misère, l'esprit humain dans ses langes.

Quel charmant maître d'école** pour Louis XV, que ce régent plein d'esprit et de gaieté, surnommé Philippe le Débonnaire; qui était né, suivant Voltaire, *pour les beaux-arts et pour la volupté;* qui donnait au poëte Dufresny dix mille louis, parce qu'il descendait comme lui de Henri IV; qui gouvernait, le soir, à la fin du souper, avec ses amis et ses maîtresses, quand il n'avait plus rien à dire ni rien à faire; ce grand homme sans grandeur,

* « Quand j'étais roi, » disait Louis XIV avant de mourir, mot profond d'un grand enseignement et d'une vérité terrible. Quelle que soit sa force et quelle que soit sa grandeur, on n'est pas toujours le roi, même quand on s'appelle Louis XIV, et qu'on a dit en plein parlement le fouet à la main : « L'État, c'est moi! » Quand j'étais roi! Et qu'eût-il dit, s'il eût rouvert les yeux à la lumière pour reconnaître sur la route de Saint-Denis tout ce peuple affamé et en guenilles, riant d'un rire de carnaval, chantant des *De profundis* obscènes, pillant des champs d'oignons pour pouvoir pleurer cette royauté si grande hier et si petite aujourd'hui! Les funérailles de Louis XIV furent comme la première descente de la Courtille de la royauté.

** Le régent, qui prenait en pitié les longues études, disait au jeune roi de se défier des livres : « Sire, songez que depuis le déluge une demi-douzaine de vérités surnagent dans la mer des mensonges. » Bacon, qui savait tout, n'avait pas une plus grande opinion des faiseurs de sentences. Il disait que l'humanité doit toutes ses lumières à quatre génies de l'antiquité, commentés par quatre mille habilleurs de pensées. Louis XV, non plus que Louis XIV, ne voulut de bibliothèque à son usage. Comme son aïeul, il apprit la vie en vivant armé de ces deux vérités familières aux rois : « Un ami sur le trône, c'est un canon; — un bon lieutenant de police, c'est une maîtresse. »

dont toute la vie fut un éclat de rire, qui mourut sans souci de la mort, dans les bras de Mme de Phalaris, « son confesseur ordinaire, » disent les chansons du temps.

L'amour surprit Louis XV, un matin d'avril, sur le cœur attiédi de Mme de Phalaris, amour presque maternel, amour presque filial, mais pourtant traversé d'un rayon trop ardent. L'amour des adolescents est comme le ciel d'avril : tantôt c'est le ciel le plus pur, tantôt les giboulées s'étendent partout. L'amour des femmes à leur déclin a, comme la rose qui se fane, comme le soleil qui se couche, un parfum plus attrayant, un regard plus tendre : le roi de treize ans s'enivra au regain de Mme de Phalaris, qui l'accueillait en soupirant un peu sur son cœur apaisé, mais plein de souvenirs.

Cet amour n'empêcha point Louis XV de pleurer d'effroi en apprenant l'arrivée d'une princesse qu'il lui fallait épouser. Le vieux cardinal de Fleury fut si inquiet pour l'honneur de son roi, qu'il imagina d'accrocher dans la chambre du jeune prince douze jolis tableaux dans le goût du temps, comme *l'Amour naissant*, *la Recherche*, *la Fleur ravie*, le tout orné de vers à l'avenant, de l'abbé de Chaulieu :

J'ai savouré la fraîcheur
De ses lèvres demi-closes;
Sa bouche avait la couleur
Et le doux parfum des roses.

Ainsi travaillaient alors les abbés et les cardinaux!

II

Les peintres du temps, Largillière, Bruys, Raoux, Santere, Nattier, ont métamorphosé en Hébés, en Vénus et en

en Daphnis toutes les charmantes figures de la cour de Louis XV, qui semblaient vouloir se montrer encore demi-nues aux siècles futurs, comme par un reste d'habitude. Les plus chastes, entre autres les filles de Louis XV, sont venues jusqu'à nous en divinités de l'Olympe, le sein nu et la jambe à peine voilée de liserons. Mlle de La Vallière, peinte par Mignard en Diane chasseresse avant d'être peinte en Madeleine repentante, avait donné l'exemple aux belles femmes de la cour. L'art n'y perdait rien, ni l'amour non plus. Le régent et Mme de Parabère s'étaient fait peindre par Santerre en Adam et Ève, après la lettre*. Santerre avait dans son atelier tout un Olympe vivant, qui lui servait pour ses Suzannes et ses Betzabées. Enfin Louis XV, véritable artiste de cette école, disait que c'était un crime de lèse-majesté que de trop habiller la nature.

La reine Leczinska était plutôt faite pour Dieu que pour le roi. Son véritable époux, ce n'était pas le roi, c'était son... confesseur. Elle voulait vivre en Dieu, se détachant de plus en plus des passions humaines. Non-seulement elle n'était jamais là pour donner un conseil dans les affaires du royaume, mais c'est tout au plus si Louis XV la trouvait à l'heure où, déposant sa majesté, il venait à elle pour être son mari. Au lieu de trouver une femme couchée, il trouvait une femme agenouillée. La nuit, si elle ne dormait pas, elle lisait l'*Imitation de Jésus-Christ*; le matin, avant l'heure, elle se levait pour aller à la messe. Le roi, tout dévot qu'il fût alors, disait que c'était trop de pratique religieuse.

Les hommes de la cour, Richelieu entre autres, prévoyaient que bientôt la France serait encore gouvernée par des favorites. On craignit de retomber sous le joug

* Ce tableau, dont l'esquisse est encore dans la famille de Santerre, est aujourd'hui au Palais impérial de Vienne.

d'une Montespan ou d'une Maintenon. On mit sur le chemin du roi une femme qui ne devait être qu'une La Vallière, moins la beauté.

La maison de Mailly marque dans l'histoire de France dès le XIe siècle par Ancel de Mailly, qui fut tué au siége de Lille. Aussi toutes les branches de la famille avaient inscrit sur les portes de leurs châteaux les armes aux trois maillets couronnés de cette devise : *Hogne qui vounra*. Au commencement du XVIIIe siècle, le marquis de Mailly de Nesle, qui avait épousé Mlle de La Porte-Marzarin, une des dames du palais les plus galantes, mit au monde cinq filles qui toutes disaient être de la cour de Louis XV, qui presque toutes devaient être les maîtresses du roi, puisqu'une seule lui résista. Je dirai tout de suite comme un éloge le nom de celle-ci : c'était la marquise de Flavacourt ; les quatre autres, celle qui avait épousé Alexandre de Mailly, son cousin, celle qui avait épousé de par le roi le marquis de Vintimille, celle qui avait épousé le duc de Lauraguais, enfin, la marquise de la Tournelle, plus connue sous le nom de la duchesse de Châteauroux, se succédèrent à tour de rôle, au grand scandale de toute la France, dans l'emploi de maîtresse du roi.

Si la première rappela Mlle de La Vallière, la dernière rappela Agnès Sorel.

Ce ne fut pas sans peine qu'on aguerrit le roi avec les femmes. Sa première tentative d'insurrection conjugale ne fut d'ailleurs pas heureuse. Il s'était attaqué une nuit, en courant Versailles, avec son capitaine des gardes, M. de Charolais, et quelques autres fous bons à mettre au guet, à l'hôtesse du Cheval rouge, qui cherchait la patrouille pour mettre le holà chez elle. Elle avait une beauté de cabaret dont on parlait à la cour. Le roi la saisit violemment, croyant la conquête facile, pendant

que Villeroy s'emparait de la servante ; mais la maîtresse et la servante, deux dragons de vertu, menacèrent de crier au voleur ! « Comprend-on un pareil état de choses? dit la cabaretière; la police est si mal faite, qu'à la porte même du palais on court tous les dangers. » Le roi rit de l'aventure. « Vous l'avez échappé belle, dit-il à la cabaretière, car vous étiez sous les mains du roi. » Il alla lui-même appeler les suisses pour mettre le holà dans le cabaret. Pendant plusieurs années, toutes les femmes de la cour voulurent, par curiosité, voir celle qui avait résisté du roi. Et comme elles ne pouvaient s'empêcher de rire, tant il paraissait singulier qu'on eût de la vertu à Versailles : « Allez, allez, mes belles dames, disait la cabaretière, si vous étiez toutes comme moi, cela n'en irait pas plus mal en France. »

Mme de Mailly était dame du palais *. Quand le roi la rencontrait, il était frappé de l'éloquence de ses regards. Mme de Mailly n'était pas belle, mais on ne lui voyait

* « Il y a longtemps que l'on parle de cette comtesse de Mailly pour être la maîtresse du roi; mais la chose paraît certaine. Elle n'est pas jolie; elle a vingt-sept à vingt-huit ans; elle est bien faite, amusante et a de l'esprit. Cette intrigue se mène toujours secrètement, parce que le cardinal retient; mais il n'est pas possible que les gens de cour et les officiers ne voient. On dit qu'à Versailles, quand le roi sort et revient de souper de ses petits appartements, il passe quelquefois seul de sa chambre dans ses garde-robes, et y reste deux heures. On ne doute pas que ladite dame n'y soit entrée par derrière, par le moyen de Bachelier, premier valet de chambre du roi. A Fontainebleau, au-dessous de l'appartement du roi, il y avoit un appartement meublé où personne ne logeoit et dont il avoit la clef, où il descendoit par un petit escalier, et l'appartement donné à la comtesse de Mailly étoit tout proche. On dit aussi qu'elle va aux soupers particuliers de la Muette avec les seigneurs, sans autres femmes. De plus, le roi ne couche plus avec la reine depuis six à sept mois. Tout cela a ouvert les yeux à ceux même qui n'approchent pas assez près pour voir ce qui se passe, et on dit que le roi lui donne six mille livres par mois. Elle pourroit bien faire duc son mari sans que personne y trouvât à redire. C'est un nom reconnu parmi nous de la première noblesse de ce pays-ci. »

que les yeux, selon un mot du temps, tant ses yeux étaient expressifs. Elle avait d'ailleurs tous les accessoires de la beauté : un joli pied, une main blanche, des dents qui étaient des perles, et un sourire amoureux qui montrait les dents. Le roi fut le dernier à voir qu'elle était toujours seule quand il la rencontrait. Il finit par comprendre qu'il n'avait qu'un mot à dire, mais sa timidité retenait le mot.

Ce fut l'histoire de Jean-Jacques Rousseau avec Mme de Warens. Mme de Mailly dénoua elle-même sa ceinture. Un jour elle entra dans le cabinet de travail de Louis XV ; elle en sortit presque victorieuse, en disant aux courtisans : « Voyez comme ma robe est chiffonnée. » Toute la cour était préoccupée de cette grave entreprise. Toutefois, la victoire, je veux dire la défaite de la comtesse de Mailly, fut d'abord un secret : « Dieu et la France nous regardent, » disait le roi, et il se tenait coi avec sa maîtresse, sans rien changer à sa vie. Mais il n'y a point de secret à la cour. Le cardinal de Fleury, pour sauvegarder sa dignité, dit qu'il s'en lavait les mains. Comme il n'aimait pas la reine, il s'empressa d'ajouter que Marie Leczinska avait donné sa démission de femme, et que si le roi avait une maîtresse, c'était la faute de la reine.

Mme de Mailly, quoiqu'elle aimât le roi depuis longtemps, ne se fût pas ainsi jetée à sa rencontre, si Mme de Tencin, qui voulait gouverner un peu par la maîtresse, ne pouvant le faire par la femme, ne l'eût enhardie dans sa passion. « Quoi ! s'écria Mme de Mailly, je serais la maîtresse du roi ! que dirait-on ? — Ce qu'on dirait ? dit Mme de Tencin ; n'avez-vous pas peur des chansons ? On dit bien, moi, que suis la maîtresse de tout le monde. — Mais Dieu ! dit Mme de Mailly. — Dieu ? rassurez-vous. Je ne reçois que des cardinaux, et je vous donnerai toutes les indulgences. » On peut dire que ce fut Mme de Ten-

cin qui dénoua le premier nœud de rubans de la ceinture de Mme de Mailly.

Au voyage de Compiègne, la reine resta à Paris. Mme de Mailly alla demander la permission à la reine, comme dame du palais, de partir pour les chasses. « N'êtes-vous pas la maîtresse? » répondit la reine.

Après le voyage à Compiègne, les amoureux se montrèrent à l'Opéra. Ce soir-là, une sœur de Mme de Mailly, qui venait d'épouser la veille le marquis de Flavacourt, était à l'amphithéâtre avec toute la noce, ce qui a fait dire que le roi était venu en famille. « Mme de Flavacourt, dit Barbier, est très-jolie, aussi bien que Mme la marquise de La Tournelle, sa sœur. Le premier banc de l'amphithéâtre était réservé pour la noce. Il n'y a pas de comparaison entre ces deux jeunes mariées, qui sont très-jolies personnes, et Mme de Mailly, leur sœur aînée, qui n'a que de la vivacité et de l'enjouement, mais qui n'est pas jolie, il s'en faut bien, et qui, d'ailleurs, a plus de trente ans, et les autres sont entre dix-huit et vingt. Au sortir de l'Opéra, le roi s'en retourna souper à la Muette avec femmes et hommes. »

On lit dans le même journal, quelques jours après : « Le roi touche ordinairement les malades le samedi saint, après avoir fait ses dévotions. Cette année, sous prétexte de quelque incommodité, il n'a fait ni la cérémonie, ni ses pâques; cela a causé un grand scandale à Versailles, et fait beaucoup de bruit à Paris. Cela rend publique son intrigue avec Mme de Mailly. Il est dangereux pour un roi de donner un pareil exemple à son peuple, et nous sommes assez bien avec le pape pour que le fils aîné de l'Église eût une dispense de faire ses pâques, en quelque état qu'il fût, sans sacrilége et en sûreté de conscience. »

Le roi faisait ses pâques amoureuses. A Choisy, on

voyait arriver sans dispenses la comtesse de Mailly dans les carrosses du roi, parée comme une sultane, « avec deux pages chevauchant aux flambeaux. »

III

Avec Mme de Mailly le roi avait passé le Rubicon. Il ne lui en coûta plus pour entreprendre des campagnes amoureuses. Quoique maîtresse déclarée, Mme de Mailly était trop douce pour faire respecter son empire. Ce qu'il y eut d'étrange, c'est que ses deux premières rivales furent ses deux sœurs. La marquise de Vintimille, qui s'était enfuie du couvent tout exprès pour faire la conquête du roi, joua un instant le jeu de Mme de Montespan à côté de cette autre La Vallière. La duchesse de Lauraguay ne triompha que par caprice, mais la marquise de Vintimille put prendre ce titre presque officiel, qui le croirait aujourd'hui ? de seconde maîtresse du roi, quand sa sœur était la première. Le sacre de la seconde maîtresse eut lieu au château de la Muette, en présence de Mlle de Charolay, de Mlle de Clermont, du maréchal d'Estrées, de Mme de Mailly elle-même, qui aimait trop, disait-elle, pour ne pas tout pardonner. Quand la marquise de Vintimille porta à ses lèvres la coupe de vin de Champagne, tous les courtisans, j'ai failli dire les courtisanes, se mirent à crier : *La reine boit*. Il avait fallu fort peu de jours à cette petite fille, qui sortait du couvent, pour s'imposer ainsi à toute la cour, pour recevoir les hommages de tous les grands noms. Après le souper de la Muette, on ne s'étonna plus de rien à Versailles, pas même de voir Mmes de Chazelais, de Ségur, de Sassenage, de Sourches et de Ruffec, sourire complaisamment à la nouvelle venue. Il n'y eut que la duchesse de Luynes qui refusa ses hommages.

Non-seulement cette jeune ambitieuse voulait le roi pour amant, mais elle voulait en même temps un mari choisi par le roi, pour devenirà son tour dame du palais et porter un titre. Où s'adresser? On alla tout droit à l'archevêque de Paris, qui s'empressa d'offrir son neveu, le marquis de Vintimille. C'était un jeune homme qui aspirait le jour venu au chapeau de cardinal. Mais comme le roi donnait 200 000 livres de dot à l'épousée, plus la table et le logement à Versailles, sans qu'il restât rien à faire au mari, il se décida bien vite à prendre une main si gracieuse. L'archevêque bénit les époux dans son palais; mais j'abandonne cette page au chroniqueur Soulavie, ce mauvais historien, qui savait le mieux son histoire :

« Comme Louis XV ne voulait pas laisser au nouvel époux Mme de Vintimille, ni l'appeler elle-même le premier soir à Versailles; comme l'archevêque ne trouvait pas décent, à cause des dévots, de leur prêter son palais, Mademoiselle, princesse facile et de si bon accommodement, eut la complaisance de prêter son appartement, pour que les deux époux eussent l'air de consommer le mariage qu'ils venaient de contracter. Les nouveaux mariés se rendirent donc avec elle et chez elle au château de Madrid, pour sauver les apparences, tandis que le roi vint souper à la Muette avec Mlle de Clermont, la duchesse de Ruffec, les dames de Chalais et de Taleyran. Quand ils présumèrent que le souper des noces était fini, le roi fit monter ces dames dans sa gondole, et alla trouver à Madrid les nouveaux mariés, qui paraissaient aller se mettre au lit.

« Plusieurs dames qui n'étaient pas présentées, Mme Duluc, Mme Nicolaï, s'y trouvèrent ce soir-là; le roi y joua au cavagnole; les mariés se disposèrent à se retirer pour se coucher dans le même lit; le roi fit l'honneur à Vintimille de lui donner la chemise, ce qui est une des grandes

faveurs des rois ; on observa que Louis XV la donna sans embarras comme sans jalousie, et le lendemain on affecta de dire que le roi était revenu coucher à la Muette, laissant dormir ensemble les deux époux ; mais d'autres assurent que c'était Vintimille lui-même qui, laissant au roi sa place à Madrid, avait pris le lit de la Muette. La maréchale d'Estrées, invitée à la noce, s'en avisa, s'en crut offensée, s'enfuit, ce soir-là même, à Bagatelle, et Mme de Ruffec aussi.... »

Le lendemain, on présenta solennellement Mme la marquise de Vintimille au roi de France. Il l'accueillit majestueusement, comme s'il n'avait pas lui-même assisté le matin à sa toilette. Après la présentation au roi, ce fut la présentation à la reine. Marie de Leczinska était résignée à tout : son royaume n'était plus de ce monde.

Le triomphe insolent de la marquise de Vintimille ne fut pas de longue durée. Au bout de neuf mois, elle donna un fils au roi, que le vieux marquis de Vintimille appela mon beau petit-fils, mais que le marquis de Vintimille n'appela jamais son fils. Le roi assista aux couchcs. Il prit le nouveau-né dans ses mains et le posa avec amour sur un coussin de velours cramoisi, comme avait fait Louis XIV aux couches de Mlle de La Vallière. Mais lui du moins ne légitima pas cet enfant, qui durant toute sa vie, ne passa, selon un mot proverbial, que pour un demi-Louis.

A peine accouchée, Mme de Vintimille fut prise de violentes douleurs d'entrailles, empoisonnée qu'elle était, dit-on, par une créature du cardinal de Fleury, qui voyait avec effroi qu'elle montait chaque jour une marche du trône. La mort la remit bientôt à sa place. Le roi fit entendre une douleur bruyante. C'était à Choisy, où se trouvait autour de la morte toute sa cour privée. Le roi dit à Mme de Mailly que jamais il ne se consolerait. Ils pleurèrent ensemble, et ce fut par les larmes que Mme de

Mailly reconquit son royal amant. On retourna à Versailles, et on passa près de trois années dans les petits appartements de Versailles, consolé, mais avec le souvenir mélancolique de celle qui n'était plus là. Cette mort terrible avait paru à Louis XV un avertissement de la Providence. Il avait compris qu'il n'avait qu'un pas à faire lui-même pour trouver le néant, ou plutôt pour trouver un Dieu vengeur. Il s'était rapproché du confessionnal. Il avait rappris ses prières. Il soupait un peu moins, il chassait un peu plus, parce que la chasse lui donnait la solitude. Son intimité avec Mme de Mailly lui semblait légitime et sanctifiée, tant elle était ancienne, et tant sa maîtresse lui parlait de ses devoirs*.

La comtesse de Mailly ne coûtait rien au roi. Il ne lui donnait même pas de quoi acheter des robes, quoiqu'il en chiffonnât beaucoup. La comtesse disait : « Mon mari a commencé ma ruine, mon amant l'achèvera. » Le cardinal Fleury n'ouvrait pas les coffres de l'État pour les menus plaisirs de Sa Majesté. L'ambassadeur de Russie partant pour Pétersbourg demanda les ordres de Mme de Mailly : « Vous m'enverrez une fourrure de trois cents livres, car je suis ruinée. » La czarine, ayant connu cet ordre, dit que ceci la regardait. Elle choisit deux fourrures de quatre-vingt-dix mille livres et dit à l'ambassadeur de les envoyer à la czarine de Choisy « contre argent, » ajouta-t-elle. « Combien ? demanda l'ambassadeur. — Contre trois cents livres ; n'est-ce pas le prix convenu ? »

* Il est vraisemblable que Mlle Gaussin lui parla aussi de ses devoirs, car les journaux du temps remarquent qu'on ne regarde qu'elle aux spectacles de Fontainebleau et qu'on prend avec elle des leçons de déclamation.

IV

Cependant deux sœurs restaient que le roi n'avait pas encore vues. Si les trois premières n'étaient que les ébauches de la beauté, les deux dernières en étaient les chefs-d'œuvre. A la mort de Mme de Mazarin, leur grand'mère, Maurepas, son héritier et leur cousin, les chassa de la maison pour complaire à sa femme. « Mme de la Tournelle jeta feu et flamme, elle prit le ciel et la terre à témoin contre un traitement aussi cruel. Elle cria vengeance. » Mme de Flavacourt, une nature passive et résignée, confiante dans sa vertu, fit approcher une chaise à bras, et se fit porter à Versailles devant le château, disant qu'elle était sûre que le ciel ne l'abandonnerait pas. Comme elle était descendue de la chaise, le duc de Gèvres vint à passer. « Madame de Flavacourt, par quelle aventure vous trouvez-vous là? — Comment je me trouve ici? ne savez-vous donc pas que M. de Maurepas et sa femme nous ont chassées, Mme La Tournelle et moi comme des aventurières? Ma sœur est allée je ne sais où; pour moi, je suis entre les mains de la Providence. Je suis jeune, je suis sans père et sans mère. Mon mari est à la guerre pour le service du roi. J'attends mon sort de Dieu ou du roi. »

Le duc de Gèvres monte au château, entre chez le roi, le conduit à la fenêtre et lui montre la chaise abandonnée de Mme de Flavacourt, qui avait l'air d'un carrosse embourbé dont les chevaux sont partis. Le roi demande le mot de cet énigme; le duc de Gèvres lui raconte que Mme de Flavacourt, comme Mme de La Tournelle, a été chassée par sa cousine Mme de Maurepas, et qu'elle s'est mise à la garde de Dieu. « Courez donc vite la chercher,

dit le roi ravi, je lui donne droit de cité ici; je veux aussi qu'on cherche sa sœur La Tournelle. »

Le même jour, les deux sœurs furent installées au château. M. et Mme de Maurepas s'empressèrent d'expliquer que c'était par un malentendu que les deux sœurs avaient été renvoyées de l'hôtel Mazarin. Mme de Flavacourt accepta les excuses, mais Mme de La Tournelle dit à Maurepas et à sa femme « qu'elle les répudiait comme n'étant plus de sa famille, et qu'elle espérait bien leur faire un jour subir la peine du talion. » Le ministre comprit qu'il ne garderait pas son portefeuille si Mme de La Tournelle prenait le sceptre. Il se tint sur ses gardes.

Dès que Mme de La Tournelle rencontra les regards du roi, elle comprit qu'elle serait la reine à son tour. Elle voulut d'abord devenir dame du palais. Mme de Mailly, toujours sacrifiée, se sacrifiant toujours elle-même, se dépouilla de sa charge pour la lui donner, ne voulant qu'une chose : aimer le roi loin de l'étiquette. Maurepas, qui comprit le danger, courut à elle et lui dit : « Vous ne connaissez pas votre sœur La Tournelle ; quand elle sera dame du palais à votre place, elle vous prendra votre autre titre et vous chassera de la cour, parce qu'elle ne se contentera pas d'être la seconde maîtresse, elle sera la favorite. » Mme de Mailly n'écouta pas le ministre, elle donna sa charge de dame du palais. Ce beau trait de générosité ne lui ramena pas le roi, mais lui valut l'estime de la reine. Le roi soupait encore avec elle, mais son cœur n'était plus là. Il ne lui parlait plus d'elle, mais de ses sœurs. Si elles n'étaient pas du souper, le souper était mauvais.

Il lui dit un jour, sans préface, qu'il aimait la belle voix de Mme de Flavacourt, qui chantait les airs surannés de Lully ; qu'en conséquence, il la priait de donner son appartement à sa sœur. « Mais où irai-je ? dit

Mme de Mailly toute pâlissante. — Où il vous plaira, répondit le roi avec peu d'émotion ; emportez les meubles, ils sont à vous. »

Turcaret n'aurait pas mieux parlé à une danseuse. Mme de Mailly fondit en larmes, se jeta tout échevelée aux pieds du roi ; mais il ne dit pas un mot et ne la releva pas sur son cœur. Elle tomba anéantie sur un canapé. Le roi s'esquiva en murmurant : « Tout cela passe. »

La pauvre femme eut la lâcheté, cette lâcheté si familière à l'amour, de rester au château, où on parvint à lui trouver un appartement, que dis-je ? une cellule ; mais elle eut beau pleurer et attendre le roi, elle comprit enfin que Maurepas lui avait dit la vérité. Mme de Tencin, qui avait jugé qu'avec une telle femme elle ne mènerait jamais le roi, favorisa secrètement l'avénement de Mme de La Tournelle. Elle alla conseiller à Mme de Mailly de s'éloigner pendant quelques jours, disant que c'était la seule ancre de salut qui restât à son cœur avant d'échouer. Mme de Mailly, toujours simple et ne croyant pas aux trahisons, alla résolûment chez le roi, et lui dit que, ne voulant pas donner sa douleur en spectacle à la cour, elle allait pleurer toutes ses larmes à Paris. « Vous reviendrez consolée, lui dit le roi. — Je ne reviendrai pas, » dit la délaissée. Le roi la conduisit à la porte et lui dit dans l'antichambre : « A lundi, à Choisy, madame la comtesse ; à lundi ; j'espère que vous ne vous ferez pas attendre. » Le roi n'avait même pas la religion du passé.

Le lundi, tout était disposé à Choisy pour Mme de La Tournelle ; on n'avait même pas changé ce beau lit de soie bleue filé par Mme de Mailly elle-même, qui avait passé à ce travail de fée les trois plus belles années de sa vie.

Le roi lui avait dit : « Vous pouvez emporter les meubles, ils sont à vous ; » mais il fit courir après le carrosse qui emmenait à jamais loin de lui sa première maîtresse, craignant qu'elle ne le gardât pour elle, et trouvant que c'était trop la payer. Elle ne lui avait rien coûté, pas un diamant, pas une perle, pas une rose, car c'était elle qui les cultivait à Choisy ; et à Versailles on n'en cueillait jamais.

Elle ne savait où descendre en arrivant à Paris ; elle avait vécu de son amour, sans se préoccuper du lendemain. Elle rencontra devant les Jacobins la comtesse de Toulouse, qui, la voyant tout en larmes, lui vint demander pourquoi elle pleurait. Mme de Mailly conta sa disgrâce. La comtesse de Toulouse la recueillit dans son hôtel, et pleura avec elle.

Le lundi, Mme de Mailly n'alla point à Choisy. Dans son désespoir, elle s'était flattée encore que le roi lui écrirait ou lui renverrait son carrosse ; mais ce jour-là le vent ne souffla pas du côté de Versailles*.

* « Mais il y a en cour une nouvelle bien plus intéressante. On dit que le roi s'est brouillé avec Mme la comtesse de Mailly. On n'en sait pas le sujet, et, quoiqu'il y ait longtemps que cela dure, on dit que la rupture a été vive ; que Mme de Mailly l'ayant pris sur le haut ton, le roi a fait démeubler, le 3 de ce mois, son appartement, et qu'il lui a annoncé qu'il y avoit une chaise de poste toute prête pour la conduire où elle voudroit. On dit aussi qu'elle est venue descendre à l'hôtel de Toulouse, où elle est malade. On publioit en même temps que c'étoit un sermon du curé de Saint-Barthélemy, le jour de la Toussaint, à Versailles, qui avoit touché le roi ; mais il y a bien une autre histoire sur le tapis. On dit que c'est pour prendre pour maîtresse Mme de La Tournelle, veuve du marquis de La Tournelle, et sœur cadette de Mme la comtesse de Mailly, laquelle a été nommée dame du palais de la Reine depuis peu de temps.

« Ceci donne lieu à bien des discours un peu vifs. Mme de La Tournelle est jeune et assez belle ; on dit qu'elle a fait ses conditions, savoir : qu'elle seroit maîtresse déclarée, qu'elle auroit un état de maison, qu'elle n'iroit point aux petits soupers du roi, dans les petits appartements ; qu'elle auroit tous les soirs dix couverts chez elle,

Le lundi, les épousailles du roi et de Mme de La Tournelle se firent en grande pompe. Elle avait voulu que tous ses ennemis fussent humiliés par l'éclat de son triomphe. Elle n'avait pas accepté, comme ses trois sœurs, les hommages du roi dans le demi-jour. Elle avait jeté le masque, mais elle avait voulu que le roi lui-même jetât le masque. Le voyage à Choisy fut comme un de ces embarquements pour Cythère si galamment peints par Watteau. « Le roi, ayant Mme de La Tournelle à ses côtés, monta dans sa gondole le lundi 12 novembre, avec Mlle de La Roche-sur-Yon, Mme de Flavacourt, Mme de Chevreuse, le duc de Villeroy et le prince de Soubise. Ils avaient été précédés du maréchal de Duras, du duc de Bouillon, du marquis de Guerchy, du duc de Villars, des marquis de Meuse, de Tingry, de Damville, de Bordage et d'Estissac. Le roi fit le soir un quadrille ; les dames jouèrent au cavagnole. Le souper fut sérieux, et Mme de La Tournelle parut intimidée. Après le souper, elle s'approcha de Mme de Chevreuse, et lui dit qu'on lui avait donné une trop grande chambre qu'elle ne pouvait souffrir, priant la duchesse de la prendre elle-même, et de lui céder la sienne. Mme de Chevreuse, qui ne voulait pas s'exposer à un quiproquo des plus étranges, si Mme de La Tournelle s'absentait de chez elle pour éviter le roi, répondit qu'elle n'était pas à Choisy chez elle, et qu'elle ne pouvait céder son appartement que par l'ordre du roi. Mme de La Tournelle se barricada et coucha seule dans sa chambre, qui avait été l'appartement de Mademoiselle, à côté de la chambre bleue, ainsi appelée du lit, des meubles, et de la tapisserie, qui étaient de moire bleue

et qu'elle nommeroit elle-même les personnes qui y souperoient, et qu'elle auroit de plus cinquante mille écus de pension assurée pour sa vie. » BARBIER.

et blanche, filée par Mme de Mailly. » On a toujours remarqué que la vertu ne se barricadait pas. Mme de La Tournelle n'avait pas voulu jouer le rôle de Lucrèce : elle avait voulu jouer le roi. Le duc de Gèvres, son amant, lui avait appris à connaître les hommes. Le roi faillit retourner à Mme de Mailly. Il lui écrivit deux fois le lendemain, désespérant de vaincre Mme de La Tournelle, la croyant toujours dominée par son amant, et effrayé de se trouver seul, n'étant pas assez fort pour se trouver en face de lui-même.

M. de Maurepas tenta un dernier effort. Il rima une chanson contre Mme de La Tournelle, que tout Paris chanta bientôt et qui vint au roi par sa police secrète. Le roi, passant la chanson au cardinal de Fleury, répéta avec plus d'énergie le mot de Mazarin : « Ils chantent, mais ils payeront ; je m'en f.... » Mme de La Tournelle fit mieux encore, elle apprit la chanson et la chanta en plein souper, à Choisy, ce qui désespéra Maurepas, quoiqu'il dût être flatté que sa poésie fut chantée par une si jolie bouche.

Mme de La Tournelle soutint le siége douze jours encore. Elle ne capitula qu'à force de promesses, mais surtout par la noble ambition de relever au plus tôt le roi de toutes ses chutes, comprenant que la monarchie française ne pouvait pas toujours souper à Choisy.

Voici comment l'histoire raconte cet événement mémorable. « On fit un second voyage à Choisy, le 14 novembre. Mme de La Tournelle occupa la chambre bleue au-dessus du roi, qui logeait au rez-de-chaussée, et au-dessus de l'appartement du duc de Richelieu, qui couchait à côté de la bibliothèque. Quant à Mme de Flavacourt, elle logeait à côté de sa sœur, au premier étage. Tout Choisy, dans l'attente et dans un état d'incertitude et d'observation, ne savait encore à quoi s'en tenir au

commencement de ce voyage; mais, le 10 décembre, on surprit une boîte du roi sous le chevet de Mme de La Tournelle, qui plaisanta elle-même de la trouvaille, et qui n'en rougit pas. Le roi s'en soucia si peu qu'il laissa une autre boîte le lendemain, et Mme de La Tournelle la montra à tout le monde; mais cette victoire du roi n'empêchait pas que, tous les matins, il ne fît, à Choisy, ce qu'on appelait la ronde du roi. » Le roi se levait matin et entrait sans dire gare chez toutes les femmes encore endormies ou éveillées. Il s'asseyait sur leur lit, jouait avec elles ou leur faisait des tours. On sait que la plupart des femmes qui allaient à Choisy avaient leur mari à l'armée ou dans les provinces. Choisy n'était pas un château royal, c'était un harem traversé par le cavagnole et la chasse. On s'y amusait de tout et de rien. Il n'y avait que la mort qui fût prise au sérieux. Le duc de Richelieu osait tout en face du roi, à cette cour d'enfants prodigues. Un soir, une grande voiture arrive jusqu'à la porte du château : « Qu'est-ce que cela? dit le roi. — C'est mon lit qui vient me chercher, dit le duc de Richelieu, car je vais présider en dormant les états du Languedoc. » Et toute la cour de rire aux éclats. Le duc de Richelieu fit bassiner son lit, embrassa les dames, se déshabilla devant elles en tirant le rideau, dit adieu à tout le monde et cria à son cocher : « A Lyon, » après avoir recommandé à son valet de chambre de ne l'éveiller qu'en arrivant.

V

Cependant, Mme de La Tournelle devenait alors duchesse de Châteauroux par lettres patentes où le roi avait voulu qu'on parlât de son mérite et de sa vertu, comme plus tard, dans l'oraison funèbre de Mme de

Pompadour. La nouvelle duchesse allait donc s'asseoir devant sa cousine, Mme de Maurepas, qui l'avait chassée. La présentation fut faite avec toute l'étiquette des grands jours par la duchesse de Lauraguais, « en présence de huit dames, dont cinq titrées et assises comme elle : Mme de Lauraguais, la maréchale de Duras, les duchesses d'Aiguillon et d'Agénois; les trois dames debout étaient Mme de Flavacourt, Mme de Rubenpré et Mme de Maurepas! » Mme de Lauraguais était à la cour un trait d'union par sa gaieté et par son esprit, quoiqu'elle se permît de railler tout le monde; ce qui fit dire un jour au roi : « Je vous exile dans vos terres, rue des Mauvaises-Paroles. » Mme de Flavacourt faisait aimer sa vertu parmi tous les vices, parce qu'elle n'était là que comme une belle statue qui défie tous les Pygmalions.

La reine priait Dieu. Elle avait son monde, l'*Académie des dormeurs*, comme on disait, dont étaient le président Hénault et le poëte Moncrif. On arrivait dans le salon, on lisait, on filait de l'or ou de la soie pour les ameublements, on parlait des nouvelles du jour et on s'endormait. Souvent il fallait qu'un nouveau venu ouvrît la porte pour réveiller le coin de la reine. Elle ne cherchait pas à être spirituelle, mais on pouvait souvent redire ses mots. Voyant la princesse de Conti, cette fille de Louis XIV, de toutes les fêtes galantes de Choisy : « Un vieux cocher, dit-elle, aime encore à entendre claquer le fouet. »

Mme de Mailly avait dit que sa vraie sœur était Mme de La Vallière. La duchesse de Châteauroux descendit plus loin dans le passé pour trouver une figure qui l'inspirât. Un jour qu'on s'ennuyait, elle lut à Louis XV l'histoire d'Agnès Sorel, et, quand elle eut fini, elle dit à son amant : « Si vous étiez Charles VII, je serais Agnès Sorel. » Le roi lui répondit qu'il n'était pas encore assez

fou pour écouter la voix d'Agnès Sorel; et il ajouta une autre fois : « Ma belle, vous me lirez des romans. » Mais la duchesse, indignée elle-même de cette insouciance du roi pour son royaume, la duchesse, déjà fatiguée des hommages de la cour, résolut d'être en quelque sorte la conscience de son amant, d'éveiller en lui les vertus royales qui n'étaient qu'endormies, de se faire pardonner son titre de maîtresse par son dévouement à la France. Elle jugeait que ce qui manquait à Louis XV c'était une vraie femme, une femme de tête, une femme de cœur, en un mot, une volonté. Elle jura qu'elle serait cette femme.

La France était armée pour la conquête de la Flandre. « Sire, il vous manque un homme pour triompher. Cet homme, c'est vous-même. Vous n'avez qu'à paraître à la tête de vos armées pour gagner toutes les batailles. Rappelez-vous Louis XIV. » Louis XV aimait mieux Versailles, Choisy ou la Muette. Il aimait mieux la chasse que la guerre. L'historien doit-il lui en faire un crime ?

Mme de Châteauroux fut si éloquente pour peindre la renommée future, un roi victorieux qui couvrait par sa gloire les folies de son cœur, que Louis XV partit résolûment.

La duchesse avait compté partir avec lui; mais elle avait compté sans son ennemi. M. de Maurepas, assisté du grand aumônier, persuada au roi qu'il devait faire le sacrifice, pendant la campagne, de Mme de Châteauroux, lui rappelant que Louis XIV, les jours d'héroïsme, n'avait pas à ses côtés Mme de Montespan. Mme de Châteauroux pleura et se résigna ; mais elle partit bientôt, bravant Maurepas, bravant la reine, bravant tout le monde, excepté le roi, qui l'attendait.

Le duc de Richelieu avait annoncé au roi « le voyage

de l'Amour aveugle et désobéissant, qui se fait pardonner quand il ôte son bandeau. »

VI

C'était après un mois d'absence ; on avait pris Menin, une forteresse pour rire. Le roi imagina un *Te Deum* à Lille, disant qu'il voulait remercier le Dieu des armées ; mais une lettre du duc de Luxembourg apprit à Paris que Mars victorieux se faisait déjà désarmer par Vénus. En effet, pendant qu'on chantait le *Te Deum* à Lille, le roi et sa maîtresse semblaient chanter le *Cantique des Cantiques*, tant leurs regards étaient allumés. Toute la ville de Lille, toute l'armée, furent scandalisées par ce *Te Deum* où l'on voyait le roi et sa maîtresse assis en face l'un de l'autre. Mais ce qui surprenait tout le monde, c'était de voir la duchesse de Châteauroux entourée des respects de trois princesses du sang, qui avaient gaiement suivi la favorite dans cette équipée : la duchesse de Modène, la princesse de Conti et la duchesse de Chartres. Pendant le *Te Deum*, le comte de Clermont prenait Ypres. La duchesse de Châteauroux établit son quartier général à Dunkerque, où le roi allait se délasser de ses campagnes pour rire. Mais voilà que tout à coup le prince de Lorraine envahit l'Alsace : la Lorraine est en danger. Le roi eut enfin un beau mouvement ; on tint conseil ; il déclara qu'il voulait commander l'armée du Rhin. Tout le monde partit ; on ne laissa que quarante mille hommes dans le Nord pour défendre les nouvelles conquêtes et pour défendre la France ; mais on y laissa le maréchal de Saxe, qui valait bien quarante mille hommes à lui seul, et qui, par cette campagne défensive avec une poignée de soldats, s'éleva au rang des plus grands capitaines.

Mme de Châteauroux voulut avoir sa part du danger. Cette fois, ce n'était plus une maîtresse, c'était un aide de camp qui accompagnait le roi. On arriva à Metz après des marches forcées, que l'amour avait pourtant allégées çà et là. A Metz, la favorite fut séparée du roi pour ne pas effaroucher les vertus provinciales; mais, comme on la logea dans l'abbaye de Saint-Arnould, le roi disait à toute heure qu'il allait à l'église, pour aller chez sa maîtresse ; mais le peuple de Metz ne se laissa pas prendre à cette comédie. On disait tout haut dans les rues que le roi pouvait bien faire la guerre sans faire l'amour, et qu'il avait assez de châteaux pour y enfermer ses maîtresses. Le roi tomba malade de cette maladie célèbre qui sauva sa popularité à moitié morte. Il lui fallait, en effet, ce grand coup venu du ciel pour lui ramener l'amour de son peuple et pour puiser dans la crainte de Dieu de salutaires réflexions pour le gouvernement des hommes et de lui-même. Dès le premier jour, Casseyra, fameux médecin de Metz, déclara que, si on laissait le roi à toute sa cour, il ne répondait pas de sa vie. Le duc de Richelieu; son ministre privé, ou plutôt le ministre de sa favorite, décida que Mme de Châteauroux seule veillerait le roi, assistée de sa sœur, la duchesse de Lauraguay, qui n'était pour ainsi dire que son ombre.

Mais pendant qu'on veillait dans la chambre, il se formait une révolution dans l'antichambre : les princes du sang, les grands officiers de la couronne, les ducs de Bouillon, de La Rochefoucauld, de Villeroy, l'évêque de Soissons, premier aumônier, le P. Pérussot, confesseur du roi, s'indignaient d'être mis à la porte. Ils résolurent tous de perdre la duchesse de Châteauroux. Il fut décidé que le confesseur qui serait appelé le premier serait l'avant-garde de ce combat à outrance, où la maîtresse devait rester sur le champ de bataille. En effet, le con-

fesseur fut appelé. Mme de Châteauroux, qui avait le pressentiment de sa chute prochaine, appela le jésuite dans un coin et lui dit : « Que voulez-vous ? Je sais que vous êtes à la tête de la faction qui ne veut pas comprendre que je suis ici à ma place. Je dépends de votre conscience. Est-il possible que vous me fassiez chasser ? » Le P. Pérussot répondit qu'il ne s'occupait ni de politique ni d'amour, mais qu'il conseillerait au roi de faire son devoir. Mme de Châteauroux voulut elle-même faire la confession du roi, sur son péché d'habitude, du moins en ce qui le regardait. « Je vous confesse, Père Pérussot, que j'ai péché avec le roi tant que nous l'avons voulu. Y-t-il là de quoi me faire renvoyer ? » Le P. Pérussot ne voulut pas répondre ; il pensait qu'il y avait bien de quoi faire renvoyer la duchesse : mais si, contre son attente, le roi ne se confessait pas et revenait à la santé, n'allait-il pas brûler ses vaisseaux et se faire renvoyer lui-même en disant sa pensée ? Le duc de Richelieu, impatienté de l'entendre faire tout un discours pour ne pas répondre, alla à lui et lui parla vertement : « Ah ! père Pérussot, c'est trop de phrases entortillées ; c'est trop de *car*, c'est trop de *si*, c'est trop de *peut-être :* soyez donc galant envers les femmes. » Le jésuite, armé de sa patience, ne voulut pas répondre. « Je vois bien, mon révérend père, que vous êtes peu sensible à la beauté des femmes : faites donc pour moi, qui aime tant les jésuites, ce que vous ne voulez pas faire pour la duchesse. » Le confesseur fut inflexible ; c'est en vain que Mme de Châteauroux lui promit de ne plus pécher avec le roi si Dieu lui gardait la vie, le jésuite ne trahit point son secret. Cependant la confession fut retardée : Richelieu, qui était un peu médecin, disait au roi, en lui tâtant le pouls, qu'avec une garde-malade comme Mme de Châteauroux il répondait de lui. Mais le lendemain, le roi, se voyant déjà mort, se mit à crier de

toutes ses forces : « Mon bouillon, mon bouillon et le père Pérussot ! Vite le père Pérussot ! » Le parti de l'amour fut vaincu : le P. Pérussot fit éloigner la maîtresse et entra, suivi de l'évêque de Soissons, qui revint bientôt sur ses pas dire à Mme de Châteauroux que le roi la sacrifiait à son titre de roi très-chrétien : « Il vous ordonne, madame, de vous retirer de chez lui sur-le-champ. » Mme de Châteauroux s'enfuit épouvantée, à moitié folle, soutenue par sa sœur qui ne s'étonnait jamais de rien. Elles étaient encore dans l'escalier quand l'évêque de Soissons cria assez haut pour qu'elles l'entendissent : « Qu'on sonne au saint tabernacle, afin que la disgrâce soit plus éclatante. »

VII

Cependant les deux sœurs et Richelieu, comme frappés de la foudre de l'Église, étaient pétrifiés au haut de l'escalier ; on tint encore conseil ; Richelieu dit qu'il était impossible que le roi eût autorisé de telles paroles. Il mit même en doute les ordres sur le départ, et voulut rentrer ; mais M. de Fitz-James, qui avait lui-même brûlé ses vaisseaux, dit au roi que les lois de l'Église et des saints canons « défendent d'approcher le viatique lorsque la concubine était encore dans la ville. Sire, ajouta-t-il, emporté par toutes les violences des papes du moyen âge, donnez l'ordre que cette femme s'éloigne à toujours de vous et de vos palais. » Le roi dit que la duchesse devait prendre la poste pour s'éloigner de lui. Dès que le roi se fut si énergiquement prononcé, Mme de Châteauroux baissa la tête sous les regards hautains de ses ennemis. Elle demanda un carrosse ; pas un domestique ne la voulutservir. Elle n'était pas digne d'aller dans les carrosses du roi ; elle fut reniée jusque dans les écuries.

Cependant le peuple s'était ameuté et s'armait de pierres pour la saluer à son passage. Le maréchal de Belle-Isle, le seul qui se souvînt, le seul qui crût à son lendemain moins catholique, craignant d'ailleurs que la duchesse ne fût lapidée, lui donna son carrosse. Elle s'y jeta et baissa les stores. Mmes de Bellefonds, du Roure et de Rubempré, comprirent qu'elles étaient de la proscription et montèrent dans le carrosse. Mme de Lauraguais, inquiète et éplorée pour la première fois de sa vie, se plaça devant sa sœur en murmurant : « J'avais bien dit qu'il ne fallait pas aller à la guerre ! » Le duc de Richelieu leur fit un signe d'adieu et leur dit qu'il restait pour les défendre et pour les rappeler. Mais, dès qu'il fut remonté dans l'antichambre, on lui apprit que le roi venait d'ordonner son exil hors de France. Il se retira à Bâle sans avoir pu rejoindre la duchesse*.

* Voici comment Barbier raconte cette comédie :

« On dit de plus que M. le duc de Richelieu avoit retardé autant qu'il avait pu la présence du P. Pérussot, jésuite, confesseur de Sa Majesté; mais que Fitz-James, évêque de Soissons, fils du maréchal de Berwick, premier aumônier du roi, a fait venir le confesseur, s'est emparé du roi pour l'exhorter à la mort, et lui a fait recevoir ses sacrements, le 13 de ce mois, de la manière la plus authentique et la plus solennelle.

« Le roi a permis de laisser entrer tout le monde de la ville de Metz, hors la populace; cela a fait par conséquent un grand concours. Là, Mgr l'évêque de Soissons a fait faire au roi une espèce d'amende honorable. Il a demandé pardon à Dieu et à ses peuples du scandale qu'il avait donné. Il a reconnu qu'il étoit indigne de porter le nom de roi très-chrétien et de fils aîné de l'Église, et il a promis d'exécuter toutes les conditions que Mgr l'évêque de Soissons avoit exigées de lui, qui étoient de renvoyer Mme la duchesse de Châteauroux et Mme la duchesse de Lauraguais aussi, qui est sa sœur, sur quoi le roi a répondu de lui-même qu'il étoit prêt de le signer de sa main. En conséquence, M. d'Argenson a porté l'ordre, de la part du roi, à Mme la duchesse de Châteauroux, de se retirer à quatre lieues de Metz, avec Mme de Lauraguais, sans lui pouvoir dire à quel endroit. Dans cette incertitude, M. le maréchal de Belle-Isle lui a indiqué un château d'un président de Metz, à quatre lieues,

Quand le roi fut ainsi délivré du démon, de ses pompes et de ses œuvres, selon la parole de l'évêque de Soissons, il lui fut permis de recevoir le viatique. « Je suis heureux, dit le roi très-chrétien, de faire ma dernière communion comme j'ai fait ma première, avec l'amour de Dieu et l'horreur du péché. Ah! qu'un roi qui va paraître devant le roi des rois a de comptes à lui rendre! Si j'osais demander quelque chose au ciel, ce serait de donner à mon royaume quelque roi qui le gouvernât mieux que moi. » Et autres belles paroles inspirées par la peur du diable.

Mais l'histoire doit redire cette belle parole de Louis XV, qui est une parole de roi. Il appela le comte d'Argenson et lui demanda des nouvelles de son armée : « Ah! s'écria-t-il, ce n'est pas dans mon lit que je devrais mourir. Écrivez de ma part au maréchal de Noailles que, pendant qu'on portait Louis XIII au tombeau, le prince de Condé gagna une bataille. »

L'évêque de Soissons prépara, avec sa plus grande pompe, l'appareil de l'extrême-onction. Louis XV se vit déjà dans le tombeau et faillit expirer dans son effroi. « On tue notre maître, » dirent les valets. Quand tout fut disposé pour ce pieux et terrible adieu de la religion, M. de Fitz-James parla ainsi d'une voix solennelle :

« Messieurs les princes du sang, et vous, grands du « royaume, le roi nous ordonne, à Monseigneur et à « moi, de vous dire son repentir sincère pour le scandale « que Sa Majesté a causé dans son royaume en vivant

qui n'étoit point meublé, et la nuit d'après, à deux heures, on leur a apporté un second ordre de se retirer très-loin de Metz. Elles sont parties pour Paris, où elles sont arrivées le jeudi 20. Cela avoit fait un tel scandale dans Metz, qu'elles ont été obligées, pour sortir de la ville, de baisser les stores du carrosse, crainte d'être insultées par la populace. On dit même que Mme la duchesse de Châteauroux a ordre de se retirer à Châteauroux. »

« avec Mme de Châteauroux. Le roi en demande pardon « à Dieu. Ayant appris que la duchesse n'est qu'à trois « lieues de Metz, Sa Majesté veut qu'elle s'éloigne de cin- « quante lieues sans se rapprocher de Versailles, et lui « retire sa charge de dame du palais. » — Et à sa sœur aussi, » dit le roi, qui avait approuvé chaque mot par un signe de tête.

Le roi tomba dans un délire que tout le monde prit pour son agonie. Les princes, voyant les médecins s'éloigner croyant que c'était fini, dirent les prières des agonisants. D'Argenson recueillit ses papiers; le duc de Chartres fit atteler sa chaise de poste pour retourner à l'armée du Rhin. On appela un empirique à toute extrémité : cet homme, très-connu des soldats de la garnison et du peuple des faubourgs, sauva le roi en lui donnant une forte dose d'émétique. Le roi, s'éveillant peu à peu de sa torpeur, s'écria en levant les bras : « Ah ! me voilà revenu ! » comme s'il revenait du voyage d'outre-tombe.

La reine, quand elle arriva avec ses dames d'honneur, y compris Mme de Flavacourt, sœur de la duchesse de Châteauroux, pour embrasser le roi mourant, le trouva guéri. « Ils s'embrassèrent toute une heure, » affirme la chronique. La reine dit que désormais c'était elle qui irait à la guerre; mais le roi la laissa à la cour de son père, le roi sans royauté. Louis XV, n'ayant plus peur de la mort, n'avait plus peur de l'amour. Richelieu, qui osait tout, venait de lui écrire toute la comédie religieuse de Metz. Le roi rappela Richelieu et rit beaucoup avec lui des foudres de l'Église. « C'est à moi maintenant de lancer le tonnerre, dit-il en pensant aux ennemis de la duchesse de Châteauroux; ce sont mes ennemis, à moi, les ambitieux qui voulaient dire mon oraison funèbre et gouverner mon royaume. »

Quand le duc de Châtillon, gouverneur du dauphin, amena ce jeune prince à Metz, le roi, furieux, dit comme Louis XI : « Je ne suis pas mort. » Dès ce jour, la disgrâce du duc de Châtillon fut prononcée, et le roi sembla dire au dauphin : « Je veux vivre plus longtemps que toi. »

On donna des fêtes à Lunéville, cet autre Versailles moins une reine dévote, pour le passage de Louis XV ; mais on remarqua que le roi, mélancolique et distrait, ne s'y amusa point. L'implacable évêque de Soissons n'avait pas encore assez éloigné la duchesse de Châteauroux !

Le roi partit pour assiéger Fribourg. En passant à Saverne, un courrier lui remit une lettre et une cocarde. Il ne répondit pas à la lettre, mais il mit la cocarde sur son cœur. Les soldats dirent que Sa Majesté ferait mieux d'aller au siége de Mme de Châteauroux. Mais le roi ne voulait rentrer à Paris que les mains pleines de lauriers : il prit Fribourg.

Il faut le reconnaître, le roi, en se mettant à la tête de l'armée, avait bien mérité de la patrie, car c'était au moment où Marie-Thérèse, armée de Trenk et Menzel, ces deux héros parmi les brigands, mais qui n'étaient que des brigands parmi les héros, menaçait de s'emparer de la Lorraine après avoir chassé devant elle Belle-Isle, Maillebois, Ségur et Broglie. On avait même menacé les Parisiens de leur couper les oreilles, car c'était l'habitude des généraux de Marie-Thérèse. La peur était venue jusqu'à Paris avec le bruit des défaites. Quand on apprit que le roi jouait bravement sa vie au jour du danger et ranimait par son exemple le vieil héroïsme français, on oublia le sérail de Choisy et les soupers de la Muette ; on s'enorgueillit de Louis XV comme on avait fait de Louis XIV ; on ne le surnomma pas Louis le Grand, mais

Louis le Bien-Aimé. N'y eut-il pas un grain d'épigramme dans ce surnom : Bien-Aimé ? Oui, bien aimé dans son sérail*.

VIII

Louis XV revint à Paris. Ce ne fut qu'un arc de triomphe sur son chemin. On n'éleva pas seulement des décorations d'Opéra, on bâtit des monuments qui ont duré. L'enthousiasme gagna de province en province jusqu'à Notre-Dame. Louis XIV lui-même, revenant de la guerre, n'avait pas eu de pareilles bénédictions du peuple en délire. Tous les arbres de la route ployaient sous les spectateurs. Arrivé à Paris, le roi monta dans le grand carrosse du sacre, traîné par huit chevaux de parade qui portaient la tête haute, non pas, comme on l'a dit, parce qu'ils savaient qu'ils traînaient un roi victorieux, mais parce que c'étaient des chevaux de cour, dressés de bonne heure à l'orgueil. Beau spectacle ! le roi était beau, et il venait de sauver la France. On avait comparé Louis XIV à Jupiter ; on compara ce jour-là Louis XV à Apollon. Un grand seigneur de la suite, touché de tant d'idolâtries, se mit inconsidérément à jeter de l'argent à pleines mains, mais personne ne se baissa pour le ramasser. On voulait saluer le roi, c'était tout**.

* Ce fut Vadé qui donna le surnom, dans une chanson, ou plutôt un bouquet pour les dames de la halle.

** Les dames poissardes furent admises à faire leur compliment à Louis XV. Ce fut la dame Cocasse qui porta la parole. Le style de la chanson était de Vadé, le style du compliment était de Piron. Voici cette œuvre éloquente :

« Sire le Roi,

« J'ons l'honneur d'être, sous votre respect, les députées des dames poissardes de votre bonne ville de Paris. Je v'nons à la queue des autres. Ceux qui l'ont fait devant nous l'avont peut-être mieux fait



Parmi les plus empressés, il y avait une femme; cette femme, c'était la duchesse de Châteauroux. Elle était sortie de son hôtel dans le plus simple déshabillé, voulant se perdre dans la foule, ne croyant pas encore que le roi lui reviendrait comme il revenait à son peuple de Paris. Voici ce qu'elle écrivit en rentrant au duc de Richelieu :

« Il est venu à Paris, et je ne puis vous rendre l'ivresse de vos bons Parisiens; tout injustes qu'ils sont pour moi, je ne puis m'empêcher de les aimer à cause de leur amour pour le roi. Ils lui ont donné le nom de *Bien-Aimé*, et ce titre efface tous leurs torts envers moi. Mon

comme ayant la langue bian mieux dorée; mais en tout cas, si je n'lons pas bian dorée, pas moins je l'ons bian pendue, l'un vaut l'autre. Les belles paroles ne manquent pas dans les bouches qui ont leux cœurs sur le bord des lèvres; et pour moi, c'm'est avis que pour bian dire, gnia qu'à bian penser, et j'pensons tout des mieux, drès que je n'pensons qu'à vous comme je fons.

« En un mot comme en cent, Sire le Roi, l'y a une vérité, c'est que, révérence parler, je vous ons pris en bian bonne amiquié; et que toute note peine est que la reine de Hongrie, Dieu l'amende! soit de note sesque.

« Que n'étiais-vous là quand ce vint la nouvelle de votre maladie! si vous eussiez-vu note chagrin, ça vous eût fait plaisir, et pis après de même quand ce vint à savoir que ce n'était pu rian, si vous aviais vu notre joie, vous en auriais pleuré. A ma part, je suis stella, demandez, toute la poste en est témoin, qui prit à brasse-corps, et qui baisit à la bouche le cheval de stila qui rapportit votre convalescence. Et tenez, à telle enseigne encore, que la pauvre bête, qui suait à grosses gouttes, m'accommodit comme vous voyez ma robe de siamoise; mais telle que la v'la pourtant, j'en demande pardon au bon Dieu, je n'la troquerais pas rian qu'à d'ça pour les plus belles étoffes des dames de cians.

« Vous riez de mes rébus, Sire le Roi, tant mieux, j'en suis bian aise; et dame! acoutez donc, vous êtes cause qu'on nous baille queuquefois la comédie à la ville et au faubourg; c'est la raison que je vous la baillons un peu itou. Je la ferions pus longue si ce n'était aujourd'hui jour du marché. Vous avez de même peut-être vos affaires de vote côté, faut faire chacun les siennes. Adieu, Sire le Roi, je sommes vos petites servantes, et j'allons boire à vote santé, pour à celle fin que Dieu et la bonne sainte Geneviève vous la consarve. »

tremblement et mon agitation ne peuvent se décrire. Je n'osais paraître. On est si cruel à mon égard, que toute espèce de démarche aurait paru un crime. D'ailleurs, je n'ai plus d'espérance, et, loin de vouloir mettre des conditions à mon retour par l'exil des uns ou des autres, je me sens assez de faiblesse pour me rendre à une simple demande du maître.... Mais croyez-vous qu'il m'aime encore ?...

« Je l'ai vu ! Il avait l'air joyeux et attendri. Il est donc capable d'un sentiment tendre ! Je l'ai fixé longtemps, et, voyez ce que c'est que l'imagination ! j'ai cru qu'il avait jeté les yeux sur moi et qu'il cherchait à me reconnaître. Sa voiture allait si lentement que j'eus le temps de l'examiner longtemps; je ne puis vous exprimer ce qui se passa en moi. Je me trouvai dans la foule, très-pressée, et je me reprochais quelquefois cette démarche pour un homme par qui j'avais été traitée si inhumainement; mais, entraînée par les éloges qu'on faisait de lui, par les cris que l'ivresse arrachait à tous les spectateurs, je n'avais plus la force de m'occuper de moi. Une seule voix, sortie près de moi, me rappela à mes malheurs en me nommant d'une manière bien injurieuse. »

Mme de Châteauroux avait eu le tort de se reconnaître dans cette injure. Un homme du monde, qui la connaissait et qu'elle ne reconnut pas, eut la lâcheté de lui cracher au nez après avoir salué le roi par des cris d'enthousiasme. « Voilà sa ......! » s'était-il écrié. Le bruit se répandit que la duchesse était dans la foule. Une dame de la halle dit à son tour : « S'il s'avise de reprendre sa coquine, il n'aura plus de nous un seul *Pater* quand il retombera malade. » Ce fut la duchesse qui tomba malade. La pauvre femme, déjà si violemment atteinte à Metz, reçut le coup mortel ce jour-là : « Ah ! dit-elle en rentrant tête baissée dans son hôtel, j'avais compté sans l'opinion. Et

pourtant, Dieu m'est témoin que, si le roi est salué roi aujourd'hui, c'est par ma volonté. » En effet, elle l'avait arraché de son lit de roses de Choisy, et elle l'avait poussé à la guerre en lui disant que le plus beau cortége d'un roi de France était de se trouver à la tête de ses armées.

IX

Cependant, quelles étaient les pensées du roi en rentrant dans sa bonne ville de Paris? Allait-il se contenter de l'amour de son peuple? Vivrait-il désormais avec la reine, fermant la porte aux mauvaises passions? La mort, qu'il avait vue de si près, allait-elle l'attacher au mât du vaisseau, pour qu'il traversât les dangers pendant que chantaient les sirènes? La nuit, il se retira de bonne heure dans sa chambre aux Tuileries. Vers minuit, les femmes de la reine entendant du bruit, car la chambre de la reine était à côté de celle du roi, se réjouirent à la pensée que Louis XV allait frapper à la porte. Le miracle ne fut pas si grand. Comme le roi ne frappait pas, la plus curieuse se hasarda, après un moment de silence, à entr'ouvrir la porte comme pour engager Sa Majesté à ne pas attendre plus longtemps; mais Sa Majesté n'était ni dans son lit ni dans sa chambre. Louis XV avait pris le manteau des amoureux et était descendu par l'escalier dérobé. Où allait-il? Il traversa la cour des Tuileries, passa le Pont-Royal, entra dans la rue du Bac et monta chez la duchesse de Châteauroux. « Ah! s'écria-t-elle en pleurant, je ne vais donc pas mourir encore. — Non, lui dit le roi, je vous reviens plus amoureux que jamais. Ordonnez, je mets vos ennemis à vos pieds. » A ces mots, toutes les humiliations qu'elle avait subies lui remontèrent au cœur. « Non, dit-elle en tenant le roi à distance

après les premières étreintes, car ils s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre ; non, c'est fini, je ne demande rien ; c'est déjà bien assez de ne pas aller pourrir dans une prison par vos ordres. Laissez-moi libre de vivre comme il me plaira : il en coûterait trop peut-être à la France si je revenais à la cour. » Le roi lui reprit la main. « Oubliez tout, lui dit-il, je vous promets de ne pas oublier vos ennemis. Revenez ce soir même à la cour, vous serez toujours la maîtresse du roi, vous serez plus que jamais la maîtresse à la cour. — Sire, je ne retournerai chez vous.... chez moi, que quand vous aurez exilé M. de Maurepas. — Oh ! pour celui-là, non, répliqua le roi. Mon ministre m'est aussi indispensable que ma maîtresse ; sans lui, je ne pourrais jamais me résoudre à travailler. Songez donc, avec un autre je passerais une demi-journée à mal faire ce que je fais si bien avec lui en une demi-heure. Vous m'aimez trop pour me condamner aux affaires. — Eh bien ! dit la duchesse avec révolte, jusqu'ici c'est moi qui ai baissé la tête devant lui, je veux qu'il soit humilié devant moi. » Il fut convenu qu'elle dicterait elle-même les paroles que viendrait lui dire M. de Maurepas.

Elle appela la disgrâce du roi sur les princes du sang. Le roi résista, comme s'il eût senti qu'elle portait atteinte à sa majesté. Elle se retourna contre les ducs de Châtillon, de Bouillon et de La Rochefoucauld, sans oublier le P. Pérusseau. « Oh ! pour ceux-là, je vous les abandonne ; l'affaire de Châtillon est déjà faite. Demain matin je signerai les lettres de cachet. » Et le roi se coucha comme s'il était chez lui. Quand il se réveilla, au point du jour, il vit avec surprise la duchesse qui, accoudée sur l'oreiller, pâle et les yeux brillants, le regardait avec une ineffable expression. « Pourquoi me regardez-vous si tristement ? — Je ne suis pas triste, dit-elle avec son char-

mant sourire, car ce n'est pas vous qui mourrez de la maladie de Metz, c'est moi. »

Les disgrâces exigées par la duchesse de Châteauroux éloignèrent de la cour les seules âmes fières qui y fussent alors.

Voici le billet que le roi lui-même écrivit pour le duc de La Rochefoucauld, car il n'y eut point de lettres de cachet.

« Vous manderez à M. de La Rochefoucauld que je suis « fort mécontent de sa conduite, et qu'il reste à la Roche-« Guyon jusqu'à nouvel ordre. Si cependant il y a quel-« ques affaires qui demandent sa présence à Paris, il m'en « fera demander la permission : il ne pourra aller que de « la Roche-Guyon à Liancourt, et de Liancourt à la Ro-« che-Guyon. Mandez-lui aussi qu'il se tient bien des « propos dont je suis instruit, et que l'on augmente. »

Le duc de La Rochefoucauld s'en alla fièrement en exil en disant : « Je vais chez moi. » Le roi ne put jamais le ramener, car le duc disait qu'il avait par là un quartier de noblesse de plus. Louis XV se fit un jour son courtisan sans obtenir grâce. C'était à la chasse, par la pluie battante. Le roi s'approcha de la Roche-Guyon, au bruit des fanfares, pour bien avertir le duc qu'il était là. Mais le duc ne voulut pas faire la moitié du chemin.

Les ducs de Châtillon et de Bouillon firent aussi sentir au roi qu'en les perdant il n'avait pas perdu de simples courtisans. L'évêque de Soissons, Fitz-James, fut exilé dans son diocèse, ce qui était alors un exil rigoureux : car Versailles, pour les évêques, était le chemin du ciel, et du cardinalat en attendant. M. de Fitz-James voulut rentrer en grâce ; mais le roi n'aimait pas ses sermons, et lui dit de ne prêcher que dans son diocèse. L'évêque de Soissons se conforma aux ordres du roi, mais Compiègne était du diocèse de Soissons. Chaque fois que le roi allait y chasser, il trouvait au château une lettre de

son évêque, qui n'était rien moins qu'un sermon. Voici comment parlait le vindicatif exilé :

« Sire, Les rois ne sont jamais aussi grands, aussi « recommandables que lorsqu'on les voit fléchir devant le « Roi des rois et écouter le langage de Jésus-Christ, qui « vous est porté par les pasteurs à qui il a donné l'autorité « de vous parler en son nom. Souvenez-vous, sire, que, « près de rendre compte, au grand juge des armées, de « votre règne, vous vous humiliâtes devant l'Être su-« prême : vous lui fîtes, en présence des grands de l'É-« tat, l'aveu de vos fautes, et vous lui promîtes de mieux « nous édifier; vous nous prîtes à témoin de cette belle « action de votre règne; et vous ne fûtes jamais à nos « yeux ni plus grand ni plus redoutable, que lorsque nous « vous vîmes réconcilié avec votre Dieu. Si donc vous « m'avez appelé à témoin de votre confession publique, « tant que je vivrai, je rappellerai à Votre Majesté cette « journée de repentir, de pardon et de miséricorde. Que « deviendriez-vous, sire, vous qui êtes religieux et ma-« gnanime, si, après avoir publiquement manqué à une « promesse solennelle, il vous refusait, à la véritable et « dernière heure du départ, cette miséricorde que vous « aviez obtenue? »

Voici maintenant ce qui se passa pour la punition de M. de Maurepas. Le roi, au sortir du conseil, dès le lendemain de sa réconciliation avec Mme de Châteauroux, lui dit d'aller chez elle et de la rappeler à Versailles. Maurepas, maîtrisant son orgueil, pria le roi de lui dicter le discours qu'il devait tenir. « Le voilà tout écrit, » lui dit Louis XV en lui remettant les lignes que lui-même avait écrites sous la dictée de la duchesse. Le ministre voulut boire tout de suite le calice : il se présenta résolûment à l'hôtel de Mme de Châteauroux. La comédie qui allait se

jouer avait été bien apprise. Le suisse dit au ministre que sa maîtresse n'y était pas. « Je viens de la part du roi, dit M. de Maurepas. — Si c'est de la part du roi, monsieur le comte peut entrer. » Le ministre fut conduit dans la chambre à coucher de la duchesse, car elle était dans son lit, retenue par la fièvre. Elle joua la surprise et dit au comte de s'asseoir, avec cette politesse dédaigneuse qui dépasse l'injure. M. de Maurepas fut un peu déconcerté, et ne parla pas sans quelque émotion. Il se souvint tout au plus de ce qu'il devait dire :

« Madame, le roi m'envoie vous dire qu'il n'a aucune connaissance de ce qui s'est passé à votre égard pendant sa maladie, à Metz. Il a toujours eu pour vous la même estime et la même considération. Il vous prie de revenir à la cour reprendre votre place. »

Mme de Châteauroux répondit qu'elle ne doutait pas de l'estime et de la considération de Sa Majesté ; elle promit de retourner à Versailles le surlendemain. Après avoir parlé du roi, M. de Maurepas parla de lui. « Quoiqu'on ait pu vous dire, madame, j'ai toujours été le plus respectueux de vos amis. » Il s'inclina pour lui baiser la main ; la duchesse avança la main en disant : « Cela ne coûte pas grand'chose, et c'est sans conséquence. »

Le ministre rentra chez lui tout indigné contre lui-même ; mais il fut bientôt vengé, car Mme de Châteauroux ne sortit plus de son lit. Dès le lendemain, elle appelait un confesseur et lui dit que sans doute elle allait mourir, mais que, si elle en revenait, ce serait pour faire pénitence. « Dans toutes les situations de ma vie, j'ai porté la médaille de la Vierge, et je lui ai demandé deux grâces : la première, de ne pas mourir sans sacrements ; la deuxième, de mourir à une de ses fêtes. »

Le roi n'était pas moins bon catholique ; il fit allumer des cierges dans toutes les églises de Versailles, car la

cour était retournée à Versailles. Le roi pleurait comme un enfant, priait comme un amoureux, et ne voulait recevoir que ceux qui venaient de Paris lui donner des nouvelles de la mourante. On lui en donnait six fois par jour; il se plaignait de n'en avoir jamais.

La pauvre duchesse souffrait toutes les douleurs; le délire lui montrait les portes de l'enfer; la raison lui disait qu'elle ne reverrait plus son royal amant. Tantôt elle croyait qu'on l'avait empoisonnée; tantôt elle demandait pardon à Dieu d'avoir bu le poison adultère. A la dernière heure, on lui annonça une amie inattendue : Mme de Mailly. « Louise ! » s'écria-t-elle en se soulevant pour se jeter dans les bras de celle qu'elle avait exilée.

Les deux sœurs se tinrent longtemps embrassées, pleurant toutes les deux, mais presque heureuses, l'une de pardonner, l'autre d'avoir son pardon. « Ma chère Louise, dit Mme de Châteauroux, comme tu vas me donner du courage pour mourir! — Ma chère amie, dit Mme de Mailly, si tu meurs avant moi, je ne te survivrai pas longtemps. » Et elles parlèrent du roi. « C'est l'amour qui me tue, dit Mme de Mailly.— Moi, c'est le mépris, » dit la duchesse de Châteauroux.

Elle expira. Le roi en ressentit le coup tout en présidant son conseil. « Messieurs, finissez sans moi, » dit-il pour cacher ses larmes. Il se disposait à partir pour Paris, quand on vint lui dire à franc étrier que les plus beaux yeux du monde étaient fermés pour le plus grand roi du monde.

Il alla se réfugier au Trianon, disant qu'il n'y recevrait pas âme qui vive. Mme de Modène et Mme de Boufflers, le voyant partir, sollicitèrent la grâce d'aller pleurer avec lui. Tous les courtisans demandèrent cette faveur. La reine elle-même le supplia de lui permettre de partager son chagrin avec lui. Le roi lui ordonna de rester au palais.

Le 10 décembre 1743, au point du jour, la duchesse de Châteauroux fut enterrée à Saint-Sulpice, chapelle Saint-Michel. Le guet était sous les armes, car on craignait le bruit.

X

Mme de Mailly ne lui survécut pas longtemps. Elle ne voulut pas d'une église pour tombeau. Elle demanda, par son testament, à être enterrée au cimetière des Innocents, pour que sa sépulture, perdue parmi les plus oubliées, ne rappelât jamais son histoire.

Son cercueil fut retrouvé et reconnu par la famille, en 1785. On parla d'élever un monument à cette autre Madeleine qui avait lavé ses péchés sous ses larmes ; mais bientôt le cercueil fut abandonné dans le pays perdu de la mort.

Mme de Mailly ne s'était pas enfermée chez les Carmélites, comme Mlle de La Vallière ; mais elle vécut pareillement détachée du monde, ne portant pas un cilice, mais jeûnant pour donner aux pauvres tout ce qu'elle avait. Après l'avoir oubliée dans sa misère, car elle avait quitté Versailles avec deux écus, le roi lui fit porter de quoi ne pas mourir de faim. Elle ne songea qu'à vivre cachée. Si elle dînait avec la comtesse de Toulouse ou la maréchale de Noailles, les seules amies qui lui fussent restées, c'était pour donner aux pauvres le prix de son dîner. Elle lisait des romans, mais surtout des livres religieux, voulant voir le ciel avant l'heure.

Elle ne sortait que pour aller à l'église. Un dimanche matin qu'elle était malade, elle arriva tard à la messe, et dérangea quelques personnes pour gagner sa place. Un homme jeta tout haut ces paroles : « Voilà bien du train pour une ......! » Elle regarda cet homme sans colère,

et lui dit de sa voix la plus douce : « Puisque vous la connaissez si bien, priez Dieu pour elle. » La maîtresse du roi rentra chez elle, frappée de mort par cette insulte.

L'amour du roi avait tué tour à tour Mme de Vintimille, Mme de Châteauroux et Mme de Mailly. Il restait Mme de Lauraguais, qui se moquait de tout et qui défiait le chagrin ; il restait Mme de Flavacourt, qui enveloppa sa beauté dans sa vertu, et qui brava le roi.

Louis XV porta dans son cœur le deuil des trois sœurs mortes. Il disait que c'en était fait des belles heures couronnées de roses ; il croyait que sa jeunesse aussi avait été mise au tombeau. Quand il rencontrait chez la reine Mme de Flavacourt, il tombait soudainement au plus profond de la mélancolie, même quand fut venue Mme de Pompadour. Les trois sœurs avaient lu avec lui le roman de l'amour ; Mme de Pompadour et Mme Dubarry ne devaient plus l'amuser que par des contes licencieux.

XI

Après la paix d'Aix-la-Chapelle, les gazettes commençaient leurs divagations, l'*Encyclopédie* s'élevait à grand bruit, le parlement et le clergé s'agitaient de toutes leurs forces. Que de brochures et que d'épigrammes ! Au milieu de tous ces bruits, la politique commençait à bégayer, la liberté parlait de temps en temps. Aussi le roi disait-il : « Mieux vaut encore les éclats du tonnerre (il voulait parler de la guerre) que tous ces grincements de plumes. Ah ! que je prends en pitié ces menteurs de bonne foi ! » Pour consoler Louis XV de son ignorance, le Régent lui avait dit souvent qu'une demi-douzaine de vérités surnageaient depuis le déluge sur une mer de mensonges.

Louis XV fut bien l'image de son temps : il se reposait du labeur de Louis XIV; la poésie se reposa des chefs-d'œuvre du grand siècle. Louis XV jouait avec la royauté, les poëtes jouaient avec la poésie. L'Académie française était pour la première fois dans l'ombre. Ce n'est pas Piron, c'est Louis XV qui disait : « Ils sont là quarante qui ont de l'esprit comme quatre. »

Alors, au lieu de s'indigner, on chantait. Il n'y avait plus de satire, ou plutôt la satire, ne sachant où aller, s'était réfugiée dans la chanson. Que de chansons contre les jansénistes, les convulsionnaires, les jésuites, *les ministres de la folie*, *la dynastie des cotillons*, *le roi bien-aimé!* Enfin, comme dit plus tard Camille Desmoulins, la France se lassa de chanter!

Dès les premiers jours, ou plutôt les premières nuits de la Régence, l'esprit français ne vivait plus qu'aux dépens du cœur. Tout le monde avait de cet esprit-là; c'était l'épidémie des Abdérites : grandes dames, bourgeoises, soubrettes, toutes étaient des femmes d'esprit; demandez aux comédies de Marivaux. Or, quand les femmes se mêlent d'avoir de l'esprit, le royaume est en danger; les beaux sentiments s'effacent sous les beaux mots : celle-ci donnerait son honneur pour une saillie; celle-là donnerait sa vertu pour une épigramme. L'esprit qui ne vient pas du cœur est un hôte terrible qui nous ravage et qui nous perd. La galanterie toute délicate qui avait fleuri à la cour de Diane de Poitiers s'était flétrie dans les feuillets délaissés des *Cyrus* et des *Clélies*. La galanterie qui fleurissait sous les regards de la Parabère et de la Pompadour était digne des amours de Crébillon le Gai. Le mot amour ne voulait plus dire passion, espérance, souvenir; il devenait tout au plus le synonyme de volupté. On riait de tout, mais surtout des derniers accents du cœur; à peine si l'on était de bonne foi avec

soi-même. J'oubliais : les plus délicats avaient gardé quelque ressouvenir du vieux temps ; comme les chevaliers qui portaient la livrée de leur dame, certains petits-maîtres se poudraient au même parfum que leur beauté ; aussi les curieuses découvraient les nouvelles intrigues à tel ou tel parfum. Une confidence amoureuse débutait souvent par : « Vous ne savez pas ? le duc a mis de la poudre de Chypre ; la marquise aime l'ambre ; l'abbé se poudre à la maréchale. » Pour se donner des grands airs d'hommes à bonnes fortunes, on voyait des petits-maîtres varier chaque jour de parfum. Ils n'avaient pas toujours les maîtresses qu'ils affichaient ; aussi que de comédies ridicules on jouait ! L'un faisait atteler ses chevaux pour un rendez-vous mystérieux ; une heure après, il rentrait à pied, en silence, par la petite porte ; il regagnait sa chambre à coucher par l'escalier dérobé ; il mangeait paisiblement un poulet à son petit couvert, pendant que son équipage scandalisait tout le quartier, au coin d'une rue où demeurait une beauté à la mode. Un autre allait souper seul à sa petite maison, et y faisait tirer des fusées pour annoncer à ses voisins sa bonne fortune. Pour les femmes, faut-il le dire ? elles cherchaient aussi de ces tristes mensonges ; elles se vantaient naïvement d'*attacher à leur char* tel étourdi charmant qui passait pour n'aimer que les belles femmes. Celle qui avait eu trois amants se piquait de philosophie. Un disciple de Newton écrivait à un lord de ses amis, en 1745 : « Je retourne avec joie dans un pays où le bel air et le bel usage n'obligent pas un homme de quitter une femme qui a le défaut d'être la sienne, pour vivre avec une autre dont l'unique mérite est d'avoir été celle de tout le monde. »

Cette singulière galanterie avait donc endormi les cœurs ; on babillait avec éclat, on parait son esprit comme une poupée de Nuremberg, on ornait sa parole

d'un jargon étranger. Je vous le demande, les romans de Crébillon le Gai et de ses écoliers étaient-ils faits pour cultiver le cœur? Aussi le diable sait comment les femmes passaient leur temps. Si on allait à l'église, ce n'était pas pour Dieu. Le plus souvent on se levait sur le soir, on mettait des paniers, quelquefois on avait sa raison pour cela; on se barbouillait de rouge et de mouches, afin qu'il ne restât plus de place pour la honte; enfin on portait des robes ouvertes et des robes à queue. Et, après avoir perdu trois heures à se poudrer et à rire de tout, on allait voir quelque prédicateur ou quelque parade *à la mode*. Des deux côtés on s'écriait : « Ah! zevalier, que c'est zoli! » (la lettre z s'employait à tout propos : en la gazouillant, la bouche fait une si jolie moue souriante!); on allait ensuite à quelque drame lugubre comme l'exécution de Damiens, et on s'écriait, témoin Mme de Préaudeau, pendant qu'on écartelait le criminel : « Ah! les pauvres zevaux, que ze les plains! »

Et pour finir la journée on allait souper dans les petites maisons. Écoutez un La Rochefoucauld du temps : « Rien de plus délicieux aujourd'hui que les petits soupers dans les petites maisons. Tout ce que les poëtes se plaisent à raconter des lieux consacrés à l'Amour et à sa mère n'approche pas des plaisirs qu'offrent ces lieux enchanteurs. Ce n'est plus dans les bosquets de Paphos ou d'Idalie qu'on doit chercher la volupté. Nos petites maisons, voilà les temples de la déesse d'Amathonte! c'est là qu'elle a des autels, des prêtresses et des victimes. »

Alors, pour être un homme à la mode, il fallait commencer par être ridicule. Les modes changent en France, les ridicules demeurent. Que de jeunes incroyables de 1850 qui se reconnaîtront dans la vie d'un incroyable de 1750! « *Du* 1er *novembre* : Je suis à la campagne, parce

qu'il n'est pas de bon air de rester à la ville pendant les fêtes. On me croit en partie avec la jeune *Céliante;* la vérité est que je suis seul dans un donjon où je m'ennuie à périr. » « *Du* 3 *novembre :* Je reviens à Paris et je répands le bruit que je me suis délicieusement amusé. La présidente m'a fait des *mines;* j'ai fait sa partie; j'ai perdu, en dépit du plus beau jeu du monde; je lui ai baisé la main, elle a souri. » « *Du* 11 *novembre :* J'ai rencontré au Palais-Royal le petit conseiller; il fallait soutenir ma réputation vis-à-vis de lui, je l'ai fait aux dépens de toutes les femmes qui décoraient cette délicieuse promenade. Célise passa en se cachant le visage de son éventail. « Voyez-vous, dis-je, elle se cache; c'est par sou-« venir. Je suis heureux de voir que les femmes n'ont « point encore étouffé la voix de la pudeur. »

Quoi qu'en disent les héroïdes de Dorat et de Colardeau, les épîtres amoureuses n'étaient rien moins qu'élégiaques. Le duc de Richelieu répondait en consolation à une femme qu'il avait délaissée : « Madame, ne pleurez pas tant, vous êtes faite pour égayer votre confesseur et votre marmiton; je vous conseille de ne pas perdre de temps, car l'amour passe avec le temps. »

L'amour se métamorphose souvent en France : tantôt c'est un rêveur, il y a rêveur et rêveur, le rêveur des bords du Lignon et le rêveur des bords du lac Léman; tantôt c'est un petit-maître impertinent; c'est un pâtre qui joue de la cornemuse; c'est une précieuse ridicule, comme Mlle de Scudéry; enfin il ne se passe pas un demi-siècle sans que l'amour change de caractère. Or, jamais l'amour ne fut si loin de lui-même qu'en 1750; c'était à faire regretter les bureaux d'esprit et les bureaux de modes de Mlle de Scudéry; ces assauts d'épigrammes en concetti et de madrigaux alambiqués où l'on finissait toujours par ne pas s'entendre, mais où les

choses se passaient en tout bien, tout honneur, sur la *carte de Tendre.*

L'art, en 1750, n'était plus qu'un jeu comme l'amour; c'était un ramage et un gazouillement. Demandez aux faiseurs d'ariettes que de ragoût il leur fallait; aux faiseurs de pastels, que de roses sur les joues; aux faiseurs de petits vers, que de bouquets artificiels, que de rimes à Cypris et que de voyages à Cythère. L'art, sacrifiant ses majestueuses beautés, s'était, à la queue de Mme de Parabère, fardé, musqué, moucheté, dentellé, enrubané. De là tous ces bouquets à Chloris, ces Grâces en blancs déshabillés, ces madrigaux licencieux, ces petits airs sans façon de petits opéras, ces Cupidons qui ont des roses jusque sur leurs flambeaux. Un jour cependant on fut si loin, en France, de la nature et de la vertu, que la poésie et la peinture, comme par un chaste souvenir des âges primitifs, ou peut-être pour voiler un peu dans l'histoire les jolis scandales du temps, chantèrent et peignirent le beau ciel de l'innocence : l'idylle refleurit; mais, malgré les purs rayons et les fraîches rosées qui lui vinrent d'Allemagne, elle refleurit mal. Le souffle dépensé dans le plaisir manquait pour la poésie.

Je ne parle ni de Voltaire ni des philosophes : ceux-là appartiennent au XVIIIe siècle, mais non au règne de Louis XV; ceux-là n'ont point vécu dans le climat de la cour; ils appartiennent à la France de tous les temps, ils sont en dehors de la France de Louis XV. Dans la France de Louis XV, quand un poëte venu des champs avec la grandeur et la force, trop fier pour se faire le bouffon des petites débauches de boudoir, s'élevait sur son indignation, comme sur une montagne, au-dessus de toute cette génération malade, il n'avait pour asile que la misère ou l'exil, s'appelât-il Gilbert ou Jean-Jacques.

La France de Louis XV, c'était Versailles. Versailles!

c'était un carnaval sans fin : les évêques s'y déguisaient en mousquetaires, les grandes dames en filles de joie, les grands seigneurs en laquais; mais étaient-ce bien là des déguisements? Ce carnaval de la royauté et de la noblesse a eu son carême, comme tous les carnavals de la terre : le 14 juillet 1789, royauté et noblesse se sont couvert le front de cendres.

L'atmosphère de Versailles en chassait toutes les grandes choses. En franchissant le seuil du château, les hommes déposaient leurs dignités, les femmes leurs vertus. Louis XV, suivant la maxime du duc de Richelieu, son moraliste en matière de galanterie, était le plus gaiement du monde « le mari de toutes les femmes, hormis de la sienne. » Voilà à ce propos des petits vers du roi, dignes en tous points des petits vers de Voltaire. On chansonnait Adam dans un souper; Louis XV tourna ainsi son couplet :

Il n'eut qu'une femme avec lui,
Encor c'était la sienne!
Ici je vois celles d'autrui
Et ne vois pas la mienne!

Que de reines d'un jour et que de reines d'une nuit! La France n'avait point assez de duchesses et de marquises pour ces profanations. Il fallait que le ministre des plaisirs du roi, il se trouvait alors un pareil ministre, descendît au fond du bourbier pour y pêcher des perles.

Le château de Versailles avait de l'écho. Le scandale étant à la mode, le scandale éclatait dans les châteaux, jusqu'au fond des couvents. Que de jeunes seigneurs qui avaient leur Parc aux Cerfs! que de jeunes religieuses qui copiaient la charmante et romanesque abbesse de Chelles! Dans la chapelle, l'orgue, accoutumé aux chants tristes et graves, ne résonnait plus que pour Armide ou

Orphée; un bouffe italien mêlait sa voix toute mondaine aux voix des jeunes vierges. Dans l'oratoire, la peinture venait sans façon s'installer avec armes et bagages mythologiques ; Boucher y métamorphosait ses Cupidons en enfants Jésus; l'abbé de Chaulieu coudoyait, avec tout son laisser-aller, *la Bible* et *l'Imitation de Jésus-Christ.*

Le souffle fatal, parti de Versailles, passait en France sur tous les beaux sentiments, comme l'orage sur les fleurs et sur les moissons : héroïsme, grandeur, vertu, religion, tout s'altérait, tout succombait, tout s'effaçait. La religion expirait dans les débats de l'Église et dans les sanglantes parades des convulsionnaires. La vertu n'était plus qu'une robe à la Maintenon, dont les nobles dames trouvaient ridicule de s'affubler. La grandeur, chassée de la cour, des châteaux et des églises, la grandeur, qui ne peut mourir en France, s'était cachée, en attendant des temps meilleurs, au fond des provinces, dans la boutique de l'artisan, sous le chaume du laboureur, d'où plus tard, à l'heure du danger, on la vit tant de fois sortir pour dominer à la tribune et commander aux armées. L'héroïsme, le vieil héroïsme français, descendu du champ de bataille dans les boudoirs musqués, s'énervait en frivoles distractions et en frivoles estocades. Les colonels faisaient de la tapisserie. « Tous ces guerriers-là sont des brins de muguet, » disait M. de Coigny. L'épée servait, non plus à venger l'honneur offensé, mais à défendre le petit sourire et le petit chien d'une marquise. Et, pendant qu'on vengeait un chien à coups d'épée, on se vengeait dans les camps à coups de bâton. Les héritiers de Turenne et de Condé s'en allaient à la guerre par distraction, non plus animés du noble amour de la France. Aussi les ennemis qui battaient les Français trouvaient sur le champ de bataille, à défaut de ces

braves capitaines qui ont reparu plus tard, des comédiens, des perroquets, des parasols, des perruques, de la poudre, des parfums, et tout l'attirail des petites-maîtresses. Voilà pourquoi le roi de Prusse nous battait à Rosbach; voilà pourquoi la guerre de sept ans fut si humiliante pour la France.

La cour de France avait été jusque-là le grand théâtre du pays; c'était là surtout que se représentait le drame politique et humain. Mais, sous Louis XV, le drame se transforme en parades : autant valent celles de la foire. Les spectateurs, jusque-là silencieux, commencent à siffler et à s'agiter. Le lieu de la scène se déplace, le drame continue parmi les spectateurs; l'ancien théâtre devient une antichambre et un vestiaire dont on ne parlerait plus sans le cardinal de Bernis et le duc de Richelieu, sans Mme de Pompadour et Mme Dubarry.

On respectait moins que jamais le caractère national; on s'efforçait d'être Anglais à la cour, Prussien à l'armée : on ne voulait être Français nulle part. Tout le monde changeait de rôle; les hommes d'État faisaient des petits vers, les poëtes faisaient de la politique; l'aristocratie descendait chez les banquiers et les fermiers généraux; les grands seigneurs se métamorphosaient en petits abbés et en laboureurs. Tout se décomposait : la chimie, que le XVIIIe siècle a créée, est le symbole du XVIIIe siècle. Les prêtres prêchaient au nom du législateur des chrétiens, les magistrats riaient de la majesté bourgeoise de leurs aïeux, les ministres jouaient comme des écoliers avec le pouvoir, et le pouvoir tomba, de main en main, jusqu'à celle du peuple.

Dans son oisiveté insouciante, Louis XV laissa aux idées le temps de faire leur chemin. On écoutait en paix venir la liberté. La liberté, qui avait tant de fois en vain mis un pied en France, trouvait enfin les avenues favorables.

Ainsi Louis XV faisait autant pour la liberté que toute l'armée des philosophes.

Il était majestueux, mais il n'aimait point la majesté. Rien ne l'importunait comme les grandes fêtes de la cour, où il lui fallait jouer encore la comédie de la royauté. Il aimait la solitude et le silence. « Enfin, disait-il à chaque retour à Trianon, me voilà retiré du monde! » A peine s'il voulait savoir ce qui se passait au delà du parc. « Que messieurs les ministres se battent à coups de clergé et de parlement, que les Parisiens fassent des chansons, cela m'est égal en vérité; j'ai déposé le sceptre à la porte ou plutôt à vos pieds, n'est-ce pas, marquise? Que votre volonté soit faite! » Et Mme de Pompadour, ramassant le sceptre, s'amusait à en tourmenter, au gré de son caprice, le clergé ou le parlement, les Prussiens ou les faiseurs de chansons. Dans l'éclat des fêtes, Louis XV, qui s'ennuyait toujours, était froid, sec, taciturne, silencieux; dans la vie privée, c'était le poëte aimable, amoureusement égayé, animé de cet heureux sourire que La Tour a si bien reproduit. Assez souvent il se laissait aller à faire de l'esprit. Ainsi un jour La Tour s'avisa, en faisant le portrait du roi, de parler des affaires de l'État: « Il faut bien le dire, sire, nous n'avons pas de marine. » Louis XV ramena l'artiste à son pastel par cette réponse: « N'avez-vous pas Vernet, monsieur La Tour? » Un autre jour, le comte de Lauraguais parlait devant lui, comme d'une chose des plus graves, de son voyage en Angleterre. « Et qu'avez-vous appris par là, s'il vous plaît? dit le roi. — Sire, j'y ai appris à penser. — Des chevaux, » reprit le roi, importuné de cette ostentation *.

Louis XV ne sortait pas de cette forêt touffue des volup-

* L'esprit français, ne sachant plus que faire, était tombé jusque dans le jeu de mots. Le marquis de Bièvre écrivait une tragédie, toute en calembours, sur Vercingétorix.

tés terrestres* dont parle saint Augustin. On pardonne ces ivresses à Louis XV poëte, mais à Louis XV roi de France! Quand Bouchardon a fait la statue de Louis XV, il s'est abusé ou il a voulu abuser les spectateurs en lui jetant sur l'épaule un manteau romain, en posant sur ce front sans pensée la couronne de lauriers, en armant cette main sans force du bâton de l'empire. Il fallait couronner Louis XV avec des roses, armer sa main d'une coupe ou d'une ceinture, animer ses lèvres d'un sourire insouciant, lui laisser pour costume sa veste brodée et sa culotte de soie. A coup sûr, si l'artiste eût fait ainsi, la justice de 1792 n'eût point renversé la statue : elle se fût contentée de rire.

Cependant le siècle vieillissait; il avait commencé comme un joyeux fils de famille, qui jette son argent par la fenêtre et son cœur à tout venant. Il rougissait des folies de sa jeunesse; il lui fallait un abri contre le plaisir. Trop rieur encore pour se faire religieux, il aborda la philosophie comme la terre promise; il balaya du pied ses paillettes et ses oripeaux; la vérité fut élevée sur l'autel; elle eut pour temple le théâtre, le roman, l'encyclopédie; elle eut pour grands prêtres Voltaire, Jean-Jacques, Diderot. Louis XV, qui allait bientôt mourir, survivait à son règne. Il n'était même plus roi par la grâce de Dieu, puisqu'il avait vu combattre et presque vaincre la religion sans la défendre. La France, que Louis XIV avait si bien réunie pour la mieux dominer, se redispersa en faveur de tous; il ne resta à Louis XV que le Parc aux Cerfs, « l'oreiller de ses débauches, » a dit Châteaubriand. Le peuple, plus que jamais souffrant

* On sait trop qu'à Versailles le roi avait un sérail, le *Parc aux Cerfs*. Les chroniqueurs ont écrit là-dessus des histoires scandaleuses où la vérité transperce sous mille et un romans. Les prisonnières apprenaient à lire dans les contes de La Fontaine.

et misérable, commençait à se plaindre en menaçant; mais Louis XV n'entendait que les chansons de Versailles. Le commerce succombait sous les entraves; les impôts dévoraient l'agriculture; l'industrie naissante, repoussée, cherchait des pays meilleurs; les courtisans s'abattaient sur la France comme des oiseaux de proie; l'armée était chassée sur terre et sur mer; à l'intrigue et à la lâcheté, les titres déshonorants; au génie et au courage, les honneurs de l'exil et de la Bastille; enfin, au dehors, le mépris; au dedans, le mépris, la misère et l'esclavage : voilà le triste fond du tableau de ce joli règne, si joyeux et si rose au premier plan. Et que faisaient à Louis XV ce dépérissement de la France et cette agonie de la royauté? il allait mourir, et il ne voyait pas plus loin que la mort. « Après moi le déluge, » disait Louis XV. Ce fut un déluge de sang.

Mais pourquoi s'indigner contre ce règne irréligieux avec tant d'esprit, prodigue avec tant d'insouciance, débraillé avec tant de grâce, ce joyeux règne couronné de roses fanées et profanées? Le sang de 1793 n'a-t-il pas lavé tout cela? Pourquoi s'armer contre ce fils de famille qui jetait si gaiement, si follement et si dédaigneusement son cœur à toutes les voluptés, sa tête à toutes les ivresses, son nom à tous les scandales? Pourquoi combattre sérieusement ces orgies de grands seigneurs ennuyés, de petits poëtes insouciants, de grandes dames éperdues, de petits abbés désœuvrés? C'est que la France, courbée sous le joug et sous la débauche, serait tombée ivre aux pieds des étrangers, si ses enfants les plus obscurs, ceux qu'elle avait épuisés par l'esclavage et par la misère, ne se fussent levés un jour d'indignation pour la sauver de la main égarée des rois et du pied flétrissant des ennemis.

Avant la France, d'ailleurs, cette royauté de femmes

et de courtisans serait tombée d'elle-même devant le peuple, si le peuple fatigué n'eût, aux clameurs des philosophes, levé son épaule d'Atlas, pour lui donner le dernier coup. Insultée par les nations voisines, tremblante devant la France qu'elle avait ruinée, sa dernière heure était venue : la liberté frappait à la porte du Louvre. « N'ouvrez pas, » disait cette royauté caduque, endormie dans la volupté. Mais la liberté brisait la porte; mais la liberté, renversant à son passage toute la cohue des courtisans, jetait sans pitié par les fenêtres le trône de France, qui n'était plus qu'un trône d'impures amours. O Blanche de Castille! ô Marie-Antoinette!

En recueillant la royauté pleine d'orages, Louis XVI en fut le martyr. Il fallait de la force, il eut de la vertu. A quoi bon la vertu dans la tempête, si ce n'est pour bien mourir?

Louis XVI mourut bien : voilà toute sa vie.

VI

LE FILS DE LOUIS XV.

Contraste des contrastes; tout est contraste! le fils de Louis XV fut l'homme le plus vertueux du royaume, en regard de son père qui donnait l'exemple de tous les vices. Croyait-il désarmer les vengeances du ciel? Était-il vertueux sans le savoir, comme un arbre porte son fruit? C'était lui qu'il fallait tous les matins appeler au Conseil des ministres, en face de Mme de Pompadour. Le roi dit un jour qu'il fallait augmenter sa pension de cent mille livres. « J'accepte, dit le dauphin, pour avoir le droit de dégrever les corvées de cent mille journées. » Il montrait à ses enfants le registre où l'Église inscrit, sans distinction de castes, sous sa plume égalitaire, le nom de tous les enfants. « Voyez, mes enfants, votre nom placé à la suite de celui du pauvre. La religion et la nature mettent tous les hommes de niveau; la vertu seule met entre eux quelque différence, et peut-être que celui qui vous précède sera plus grand aux yeux de Dieu que vous ne le serez jamais aux yeux du peuple. »

Et il les conduisait dans la forge, l'atelier ou la chaumière, pour leur faire voir que le travail se nourrit de pain noir et se repose sur un lit de paille. « Je veux que mes enfants apprennent à pleurer. Un prince qui n'a jamais versé de larmes ne peut être un bon prince. » Mal-

heureusement, c'était la vertu passive qui ne sait que pleurer, et qui enfante Louis XVI.

Le dauphin était né sous les augures les plus heureux. Tout Paris criait : *Vive le roi ! nous avons un dauphin ;* toute la province pleurait de joie. A Toulon, le conseil de guerre allait condamner deux déserteurs ; le jugement était écrit et on prenait la plume pour signer ; mais le canon tonne, les cloches chantent leurs fanfares : un fils de roi est né pour la France ! On décida que, le jour où la France était heureuse, il ne fallait pas faire de malheureux. C'était toujours autant. Il fut trop fils de roi, du moins dans sa jeunesse. Dès qu'il parla, ce fut pour commander. On n'a pas oublié cet ordre olympien aux officiers de sa suite : « Messieurs, faites donc taire ce vent-là. » Et comme son gouverneur voulait rire : « Ne riez pas, dit le prince, la foudre n'est pas loin. » Il tempéra peu à peu ses aspirations despotiques par la lecture de l'histoire, qui était selon lui la leçon des princes et l'école de la politique. « L'histoire, disait-il, donne aux enfants les conseils qu'on n'osait donner aux pères. » C'est vrai ; mais pourquoi le dauphin n'osait-il pas réveiller les vertus du roi ? Son gouverneur lui fit croire un jour qu'il était roi lui-même, en se jetant à ses genoux, quand vint la nouvelle de la maladie de Louis XV, à Metz. Le dauphin le releva et lui dit : « Par la grâce de Dieu, je ne suis pas roi, et je n'ai pas encore besoin de ministre. » Le duc de Châtillon paya cher cette génuflexion trop précipitée. « Il se croyait déjà maire du palais, » dit Louis XV. Et il l'exila.

Le dauphin tenta plusieurs fois de révéler ses forces ; à Fontenoy, il voulait aller au feu à l'heure du péril. On l'arrêta de vive force, en lui disant que sa vie était trop précieuse. « Un jour de bataille, ce n'est pas ma vie qui est précieuse, c'est celle du général. » Mais il

était dauphin, il devait apprendre son rôle dans la coulisse, et ne paraître sur le théâtre du monde qu'en montant sur le trône. Après la bataille de Crevelt, il voulait quitter Versailles pour se mettre à la tête de l'armée vaincue. Mais Louis XV le retint en lui disant que sa place était à côté de celle du roi.

Il avait comme Louis XIV la passion de bâtir des palais. L'architecture était pour lui le grand art, parce qu'il commande aux autres. « De tous vos palais je n'en vois pas un sortir de terre, lui dit un jour le roi. — Sire, mes palais ont cela de plus beau que ceux de Louis XIV, qu'ils ne coûteront rien au peuple, car ils ne seront jamais exécutés. — Monsieur, dit Louis XV, qui se trouvait fort bien logé dans les palais bâtis par le grand roi, ce que vous dites là n'est qu'une impertinence. L'argent dépensé par les rois est comme la source qui jaillit de la montagne pour arroser la vallée. » Louis XV avait raison. Versailles a donné plus qu'il n'a coûté. L'argent passait de la main du laboureur pour tomber dans la main de l'ouvrier ; le plus pauvre, c'était l'ouvrier.

Il vécut très-retiré, deux fois marié, deux fois heureux : la première fois avec Marie-Thérèse, infante d'Espagne ; la seconde fois avec Marie-Josèphe de Saxe. Quand la jeune fille venue d'Allemagne entra, le soir de l'hyménée, dans la chambre nuptiale où était morte la jeune fille venue d'Espagne, le dauphin se prit à pleurer. « Pleurez, lui dit sa femme en lui prenant les mains, ces larmes-là sont le baptême de notre amour *. »

* Et, selon une autre version qui est plus dans le mauvais style du temps : « Donnez un libre cours à vos pleurs ; ne craignez point que je m'en offense ; elles m'annoncent ce que j'ai le droit d'espérer si je suis assez heureuse pour mériter votre amour. »

Marie-Josèphe de Saxe était d'ailleurs romanesque comme une Allemande. « Elle devait, suivant l'étiquette, porter en bracelet le portrait du roi son père. On sait combien il en devait coûter à la

La philosophie n'avait pu le disputer à la religion. Il avait reçu un coup de soleil de Rousseau, en lisant le *Contrat social*, mais il retomba dans le clair-obscur du catholicisme. Le fils du roi fut bientôt un fils de Dieu. Il mourut jeune, ayant placé tout ce qu'il avait chez les pauvres. Bien mieux, il mourut avec des dettes, parce qu'il avait donné plus qu'il n'avait *.

fille de Stanislas de voir briller sous ses yeux comme en triomphe, et dans son propre palais, le portrait d'Auguste III, qui était monté sur le trône de Stanislas. Personne n'osait fixer ce bracelet. La reine osa la première y porter ses regards : « Voilà donc, ma fille, lui « dit-elle, le portrait du roi votre père? — Oui, maman, répondit la « dauphine en présentant son bras à Sa Majesté; voyez comme il est « ressemblant ! » C'était le portrait de Stanislas. »

* Thomas fit du dauphin un tel éloge, que Diderot admonesta ainsi le panégyriste : « Jamais l'art de la parole n'a été si indignement prostitué. Vous avez pris tous les grands hommes passés, présents et à venir, et vous les avez humiliés devant un enfant qui n'a rien dit ni rien fait. Votre prince valait-il mieux que Trajan ? Eh bien, monsieur, sachez que Pline s'est déshonoré par son *Éloge de Trajan.* Vous avez un caractère de vérité et d'honnêteté à soutenir, et vous l'allez perdre. Si c'est un Tacite qui écrive un jour notre histoire, vous y serez marqué d'une flétrissure. Vous me faites jeter au feu tous les Éloges que vous avez faits, et vous me dispensez de lire tous ceux que vous ferez désormais. Je ne vous demande pas de prendre le cadavre du dauphin, de l'étendre sur la rive de la Seine, et de lui faire, à l'exemple des Égyptiens, sévèrement son procès; mais je ne vous permettrai jamais d'être un vil et maladroit courtisan. Si vous et moi nous fussions nés à la place du dauphin, il y aurait paru peut-être; nous ne serions pas restés trente ans ignorés, et la France aurait su qu'il s'élevait, dans l'intérieur d'un palais, un enfant qui serait peut-être un jour un grand homme : il ne valait donc pas mieux que nous? Or, je vous demande si vous auriez le front d'accepter votre Éloge. Personne ne m'a jamais fait sentir comme vous combien la vérité, ou du moins l'art de se montrer vrai était essentiel à l'orateur, puisque, malgré les choses hautes et grandes dont votre ouvrage est rempli, je n'ai pu vous accorder mon attention. On saura, monsieur, ce qui vous a déterminé à parler, et l'on ne vous pardonnera pas la petitesse de votre motif. Vous vous déshonorerez vous-même ; oui, monsieur, vous vous déshonorerez sans faire honneur à la mémoire du dauphin. Loin de me persuader, de me toucher, de m'émouvoir, vous m'avez indigné : vous n'avez donc pas été éloquent. Je ne suis pas venu comme César avec

Fils de roi, il laissa à la France un roi qui devait payer toutes les dettes de la royauté. Louis XV paya les dettes du dauphin, et Louis XVI paya les dettes de Louis XV !

L'histoire doit une page au fils du dauphin, cet autre duc de Bourgogne (1752-1761) qui mourut à neuf ans des suites d'une chute, après avoir subi une opération avec le courage d'un héros. C'était un enfant, mais un enfant sublime. Il savait l'histoire des rois de France mieux que le roi qui était sur le trône. L'histoire était son alphabet. Il lisait à peine quand son gouverneur, le duc de Vauguyon, lui dit qu'il ne descendait que de la troisième race. « Qu'importe, s'écria-t-il, pourvu que je descende de saint Louis ou de Henri IV ? » Quand il lui fallut subir l'opération, il demanda quelques minutes pour se préparer à ce qu'il appelait la bataille de la vie et de la mort. Il prit le scalpel et le mania comme une épée. « Faites, » dit-il. Et, comme plus tard son frère Louis XVI, il se livra à l'exécuteur. Il ne fut pas sauvé. L'évêque de

la condamnation de Ligarius signée ; mais il eût fallu s'y prendre autrement pour me la faire tomber des mains. Si votre prince méritait la centième partie des éloges que vous lui prodiguez, qui est-ce qui lui a ressemblé ? qui est-ce qui lui ressemblera ? Le passé ne l'a point égalé, l'avenir ne montrera rien qui l'égale. Vous m'opposez des garants éclairés, honnêtes et véridiques, de ce que vous dites. Je ne connais point ces garants ; je n'en conteste point la véracité ni les lumières ; mais trouvez-m'en un parmi eux qui ose monter en chaire à côté de vous et dire : « J'atteste que tout ce que cet orateur a dit « est la vérité. » Le public réclamera, monsieur ; vous l'entendrez, et je ne vous accorde pas un mois pour rougir de votre ouvrage. Si j'avais comme vous cette voix qui sait évoquer les mânes, j'évoquerais ceux de d'Aguesseau, de Sully, de Descartes ; vous entendriez leurs reproches, et vous ne les soutiendriez pas. Si j'étais roi, je défendrais à tous les rhéteurs, et spécialement à vous, monsieur, d'oser écrire une ligne en ma faveur ; et si à la justice de Marc-Antonin je joignais, malheureusement pour vous, la férocité de Phalaris, je vous ferais arracher la langue, et on la verrait clouée publiquement sur un poteau, pour apprendre à tous les orateurs à venir à respecter la vérité. »

Limoges vint lui parler du ciel. « Oui, dit-il avec un sourire, je sais que mon royaume n'est plus de ce monde. Tout à l'heure j'avais les yeux fermés; mais je ne dormais pas quand les médecins m'ont condamné. J'ai fait le sacrifice de ma vie. C'est pour moi une consolation de mourir le vendredi saint. » Il mourut le jour de Pâques en s'écriant, les bras ouverts : « Ah! maman, maman! » Mais la mère n'était pas là.

J'oubliais un mot du père : il mourut en automne. « J'aime l'automne : quand les feuilles tombent, on voit de plus près le ciel. »

VII

LES CAPRICES DE LA MARQUISE.

COMÉDIE EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS DE VERMAND.
LE CHEVALIER DE VERSAC.
NICOLAS, ménétrier du village.
LA MARQUISE.
MARIANNE.

La scène est au château de Vermand, en Normandie.

Le théâtre représente un parc. — A droite, un pavillon; à gauche, un mur un peu masqué par un arbre.

SCÈNE PREMIÈRE.

NICOLAS.

Au lever du rideau, on entend un air de cornemuse. Après avoir joué, Nicolas sort d'un bosquet à pas de loup, dans un ajustement très-pittoresque.

Quoi! ma musique ne l'attire pas? C'est donc ici le château de la Belle et la Bête? Je ne veux nommer personne.... Quel château mystérieux! Marianne y est de-

venue invisible. C'était bien la peine de gâter ces beaux espaliers et ma culotte de velours! Depuis ce matin, je perds mon temps à soupirer sur ma cornemuse. Je me suis présenté plus de vingt fois à la porte, mais il paraît qu'ici on n'a pas l'habitude de passer par là. J'ai vu un freluquet de valet de chambre qui m'a dit : « Halte-là, Nicolas! » Si je savais où est la fenêtre de Marianne! On dit que c'est là un chemin de traverse.... Je lui ai écrit: a-t-elle lu ma lettre? Qui sait si elle ne m'a point oublié? Elle devient quasi grande dame au château.... Oh! que nenni! on n'oublie pas sitôt Nicolas. Si je pouvais seulement la prendre par le corset, et lui parler entre quatre lèvres!... Mais qui vient donc là-bas?... Ouf! c'est la marquise. Ces pauvres espaliers! ma pauvre culotte de velours! (*Il s'enfuit, et grimpe au mur du parc.*)

SCÈNE II.

LA MARQUISE DE VERMAND, *un éventail à la main.*

Robe à paniers et toutes les hyperboles du temps.

LA MARQUISE. Oui, des caprices.... Vouloir et ne pas vouloir.... ne pas vouloir ce qu'on sait, ne pas savoir ce qu'on veut.... On appelle cela des caprices.... Il y a des gens que nous ne supportons que pour leur faire supporter nos caprices.... Eh! mon Dieu! nous que personne ne contredit, si nous ne pouvions pas nous contredire un peu nous-mêmes, quel ennui ce serait!... Le caprice, c'est la rose que j'effeuille, l'amant que je ne prendrai pas, la comédie qu'on me donne, celle que je fais, celle que je voudrais faire, une rivale, parfois même un mari; moi, quand le mien n'est pas là.... (*Elle se promène en rêvant.*) Mais, depuis que je suis revenue en ce

château, toute espèce de caprice m'est interdit. Il faut que je me contente d'être heureuse. (*Après un soupir, et d'une voix traînante.*) C'est bien amusant ! Je suis lasse du bonheur ; il me semble que je mange sans cesse de la soupe au lait.... La destinée s'obstine à filer mes jours avec de la soie. Si ce fil était mouillé de quelques larmes, à la bonne heure !... Est-ce que le chevalier ne viendra pas avant huit heures ?... Ah ! monsieur de Versac ! vous me négligez.... car il est déjà sept heures et demie. Depuis un mois qu'il demeure avec nous, nous ne le voyons plus. Que faire ce soir ? Nous ne sommes pas à Paris ! Marianne ne vient pas. Si j'avais ce petit roman, *Point de lendemain !* Le titre est délicieux. Je ferai lire cela au chevalier, pour voir s'il y a, avec lui, des jours sans lendemain. Hélas ! réduite à lire des romans, quand tout le monde en fait autour de moi ! Ah ! grand'mère avait bien plus d'esprit ! Mais les abbés et les mousquetaires s'en vont : adieu les petits romans. A quoi bon les paravents, aujourd'hui ? et les oratoires, si ce n'est à prier Dieu ?... Où donc en suis-je avec le chevalier ? Un amour innocent qui ne nous fera pas grand mal au cœur. Pourtant, si le chevalier était toujours là !... Mais l'ingrat voyage ailleurs.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, MARIANNE.

LA MARQUISE. Enfin, Dieu merci, vous voilà ! Eh bien ! ce roman ? Dépêchez-vous donc !

MARIANNE, *avec indolence.* M. le chevalier m'a dit qu'une belle fille ne perdait pas pour attendre : j'ai attendu, madame.

LA MARQUISE, *saisissant le livre avec impatience.* Mais,

en vérité, elle a de l'esprit. Décidément, Marianne, vous n'êtes pas du tout comme une autre; vous avez l'air d'une soubrette de Marivaux.

MARIANNE. Une soubrette! Mais madame la marquise a dit à ma marraine que je serais mieux que cela.

LA MARQUISE, *ouvrant le livre.* Comment! j'avais demandé *Point de lendemain!* et voilà *les Peines de cœur!* J'ai bien assez du titre de celui-là. (*Jetant le volume.*) C'est bon pour l'antichambre.... Je vais au bord de l'étang; envoyez-moi les visiteurs, même mon mari. (*A part.*) Il est des jours où le cœur et l'esprit ont si peu de chose à faire!

SCÈNE IV.

MARIANNE, *seule.*

C'est bon pour l'antichambre! mais je ne suis pas de l'antichambre, moi. (*Ramassant le volume.*) Ces princesses-là sont d'une insolence! tout ce qu'elles dédaignent est bon pour nous; ainsi, à les entendre, si nous avons de la vertu, c'est tout juste parce qu'elles n'en veulent plus. (*Elle lit.*) « J'ai été chez Lucinde, elle est arrangée avec le comte de Trois-Étoiles; je l'ai trouvée charmante au possible, et je l'ai aimée à la fureur. » Eh bien! ces amoureux-là n'y vont pas de main morte; Nicolas lui-même n'y allait pas si vite. Mais il s'agit bien de lire là dedans. (*Jetant le livre, en imitant le geste de la marquise.*) C'est bon pour l'antichambre. (*Elle prend dans son sein une lettre de Nicolas.*)

(*Lisant.*) « Mamzelle Marianne,

« C'en est fait, je vous épouse; le plus tôt sera le meilleur. Mon père m'a cédé son violon et sa cornemuse; mais, avant de faire la joie des autres, je voudrais bien faire un peu la mienne et la vôtre. Rien que d'y penser,

mon cœur joue du violon. Je vous offre là un sort assez beau : Nicolas et toute sa musique ! Nous avons marché sur la bonne herbe, il n'y a plus de temps à perdre. Ce soir, il faut que je vous parle de près; ainsi attendez-vous à me voir venir par la fenêtre ou par la cheminée : tous les chemins vont à Rome. Un amoureux de bonne volonté trouve toujours un chemin. C'est que je suis un homme résolu, moi ! A la guerre comme à la guerre ! à l'amour comme à l'amour ! Je ne serais pas si sot que de passer par la porte, car tous ces chiens de valets qui vous entourent me disent : « Halte-là, Nicolas, on ne passe « pas ! » Moi, je passe toujours; tu t'en souviens, Marianne.... » — Signé : NICOLAS.

(*Reprenant, rêveuse.*) Oui, je m'en souviens.... Ah ! monsieur Nicolas, vous voulez m'épouser : je ne demande pas mieux ; aussi bien je commence à m'ennuyer au château, c'est une véritable épidémie : à force de s'ennuyer, Mme la marquise ennuie les autres. Un escabeau vaut mieux qu'un sofa ; on ne gâte pas ses mains à traire à une vache : à Trianon, on ne fait pas autre chose.

SCÈNE V.

MARIANNE, NICOLAS *sur le mur.*

On entend un air de cornemuse.

MARIANNE. C'est lui, en vérité. C'est que je l'aime, ce brave Nicolas ! Cet air me va droit au cœur. Voyons si je me rappelle la chanson.

(*Elle chante.*)

J'ai vu sur la colline,
Pieds nus, cheveux au vent.
Aline
Qui s'en allait rêvant.

Les roses éphémères
Couronnaient son beau front,
Chimères
Qui s'évanouiront.

J'ai vu sur la colline,
Le sein tout palpitant,
Aline
Qui s'en allait chantant.

Riant de la rebelle,
Un soldat avait pris
La belle :
L'innocence a son prix.

J'ai vu sous la colline,
Son chagrin était grand !
Aline
Qui s'en allait pleurant.

Le soldat infidèle
Buvait en vert galant,
Loin d'elle,
L'amour et le vin blanc.

J'ai vu sous la colline
Une fosse au printemps :
Aline
Y dormait pour longtemps.

Revint le mauvais hôte
Au seuil qu'il assiégea ;
Bien haute
L'herbe y poussait déjà.

Madame s'éloigne, voilà là-bas monsieur qui vient. Ces époux du beau monde ont toujours l'air de jouer aux quatre coins. Encore si Nicolas pouvait se mettre de la partie !

NICOLAS. Me voilà ; tends-moi les bras, j'ai à te parler.

MARIANNE. Ne peux-tu donc pas parler de dessus le mur ?

NICOLAS. Nenni, car les choses de l'amour se disent avec les yeux.

MARIANNE. As-tu la vue courte ?

NICOLAS. Oui.

MARIANNE. Tant mieux ; en ménage, les vues courtes sont les meilleures. Va-t'en.

NICOLAS. Je reviendrai.

MARIANNE. Oui, quand il fera nuit.

NICOLAS. Envoie-moi un baiser, Marianne ; envoie-moi donc un baiser ! Ça court comme le feu.

SCÈNE VI.

MARIANNE, M. DE VERMAND, NICOLAS *sur le mur.*

LE MARQUIS, *entrant.* Comme la Normandie est féconde en belles filles ! Trouvez-moi une marquise qui vaille cela. C'est qu'elle est très-jolie, décidément ! (*Il saisit le bras de Marianne.*)

MARIANNE. Ah ! vous m'avez fait peur, monsieur.

LE MARQUIS. En vérité, j'étais bien loin de penser à te faire peur. A te voir et à t'entendre, on ne songe qu'à te faire.... l'amour.

MARIANNE, *avec dignité.* Vous me chantez tous les jours la même chanson ; mais, comme on dit, c'est comme si vous chantiez. Madame est dans le parc, monsieur.

LE MARQUIS. J'entends bien : tu veux m'envoyer promener avec elle.

MARIANNE. Madame a dit qu'elle y serait même pour vous.

LE MARQUIS. Voyez comme ce siècle est mal fait ! le mariage n'est plus qu'un jeu ; on a une femme pour l'amour.... de Dieu. Il faut se résigner à faire comme tout le monde. (*S'étourdissant un peu.*) Quelle jolie fille

vous faites, Marianne ! Qu'importe que ma femme soit au bout du parc, quand tu es ici ? Ah ! Marianne, quel regard diabolique, quels yeux ! on dirait les portes de l'enfer. Ta bouche est un rosier : pour qui donc toutes ces roses-là, friponne ? (*Il veut embrasser le cou de Marianne, qui se retourne vivement.*) Enfin, voilà que je te fais tourner la tête ; la tête des femmes est faite pour tourner.

MARIANNE. Mais, monsieur, c'est plutôt la vôtre qui tourne.

LE MARQUIS. On la perdrait à moins. Quelle bouche séditieuse ! et quel joli collier de perles dans cette bouche ! Si tu veux un collier, tu n'as qu'à dire un mot. (*A part.*) Cela va prendre bonne tournure, comme dans *la Folle Journée.* Mais moi, je ne serai pas joué comme le comte Almaviva. (*Il ressaisit le bras de Marianne.*)

MARIANNE. Est-ce fini ? Vous allez trop loin, monsieur. Si c'était madame, à la bonne heure, elle pourrait vous répondre ; mais moi, je ne sais que vous dire, si ce n'est que vous me chiffonnez pour rien.

LE MARQUIS, *à part.* Voyez-vous ! depuis que nous avons exilé la vertu, la voilà qui court dans l'antichambre. Il n'y a plus rien de bon à faire en descendant. Après tout, ma femme est plus belle que cette fille. (*Haut.*) Ainsi donc, Marianne, vous vous nichez dans votre vertu ? robe légère est de saison.

MARIANNE. C'est tout ce que j'ai, monsieur, j'y tiens. C'est peu de chose, mais c'est bien porté. (*Elle aperçoit Nicolas qui lève la tête au-dessus du mur. Elle pousse un cri.*) Ah !

LE MARQUIS. Qu'y a-t-il donc, Marianne ?

MARIANNE. C'est cet imbécile qui m'a fait peur.

(*Un valet de chambre vient présenter* le Mercure de France *au marquis.*)

LE MARQUIS, *ouvrant le journal.* Ah ! bien, une charade ! Palsambleu, c'est une chose grave ! Je m'en vais étudier cela, car il en sera question demain au château. Je passe à mon cabinet. (*Il s'éloigne gravement.*)

SCÈNE VII.

MARIANNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *revenant sur la scène par une autre allée.* Ah çà, Marianne, il ne viendra donc personne ?

MARIANNE. Pour vous désennuyer, madame, je voulais presque vous envoyer M. le marquis.

LA MARQUISE. Que dites-vous donc là, Marianne ? On voit bien qu'on n'a pas grand'peine à vous désennuyer, vous !

MARIANNE, *avec dépit et dénouant son tablier.* M. le marquis a mieux aimé me tenir compagnie ; j'en ai encore des vapeurs.

LA MARQUISE. Des vapeurs ! Voyez-vous ces grands airs !

MARIANNE. Ce n'est pas contre moi, madame, qu'il faut vous irriter.

LA MARQUISE. Ah ! ne vous justifiez pas ; je ne suis jalouse de personne, et vous comprenez bien....

MARIANNE, *à part.* Je ne comprends pas du tout.

LA MARQUISE. M. de Vermand a tout simplement voulu voir le fond de votre cœur.

MARIANNE. Mais M. le marquis n'a rien à voir là dedans, j'imagine.

LA MARQUISE, *à part.* Est-ce que c'est possible ? Je veux en avoir le dernier mot. D'ailleurs, voilà un secours contre l'ennui, car il y a là un commencement de comédie. Est-ce que je vais trouver un prétexte à caprices ?

(*Haut.*) Écoutez, Marianne, je vous permets de rire un peu avec M. de Vermand, cela m'amusera.

MARIANNE. Mais, madame, savez-vous si je me permets cela à moi-même ? (*A part.*) Et Nicolas !

LA MARQUISE. Voyons, ne faites donc pas tant de façons. La belle affaire, en vérité, que de sourire aux jolis propos! Soyez tranquille, votre vertu ne sera pas en jeu.

MARIANNE. Madame en parle bien à son aise.

LA MARQUISE. Ne raisonnez pas et faites ce que je vous dis. Tout à l'heure M. de Vermand repassera par ce bosquet; soyez coquette au possible; faites-lui toutes les agaceries du monde.

MARIANNE, *avec naïveté et avec malice.* Mais, madame, je ne suis pas savante là-dessus.... (*A part.*) Et franchement (*se tournant vers le spectateur*), entre nous, je n'ai pas besoin de cela.

LA MARQUISE. La sotte! Est-ce qu'on ne sait pas ces choses-là sans les apprendre?... du moins, il me semble.... On se laisse aller, et on va toute seule.

MARIANNE. Mais comment renouer avec M. le marquis ? Je suis bien sûre qu'il est dépité contre moi.

LA MARQUISE. Voyons, que je vous fasse la leçon. M. de Vermand passe près de vous, vous le regardez du coin de l'œil; s'il passe outre, vous l'arrêtez par votre voix.

MARIANNE. Mais que lui dire ? car, enfin, on ne peut pas parler sans rien dire.

LA MARQUISE. Enfant! Au contraire, on parle toujours sans rien dire. Voilà le grand esprit des femmes, qui disent tant de choses sans parler.

MARIANNE. Ah ! la parole n'y est donc pour rien ?

LA MARQUISE. Si M. de Vermand ne s'arrête pas, vous lui parlerez avec trouble, sans savoir ce que vous dites.

MARIANNE. C'est cela. Je lui dis : « Monsieur le marquis, où en étions-nous donc tout à l'heure ? Vous me chantiez que ma bouche était un rosier ; vous me demandiez pour qui étaient toutes ces roses. Il était aussi question d'un collier. »

LA MARQUISE. Quoi, Marianne ! M. de Vermand vous a dit cela ? C'est impossible. Voyez comme ces hommes sont des sots ! Gentil-Bernard n'eût pas mieux dit. « Votre bouche est un rosier ! » Mais c'est divin. M. de Vermand n'a jamais eu l'esprit de m'en dire autant. Mais je crois que c'est lui qui vient. (*Se rapprochant de Marianne.*) C'est entendu, vous savez bien votre rôle. (*A part.*) Ah ! monsieur de Vermand ! « Sa bouche est un rosier ! » Prenez garde, il y aura des épines pour vous. (*Haut.*) Jouez bien la comédie, Marianne. N'allez pas trop loin, vous savez.... jusqu'à un certain point.

MARIANNE. Je n'en sais rien du tout, madame. Jusqu'à quel point ?

LA MARQUISE. Accordez un rendez-vous, pas davantage. D'ailleurs, je serai là dans le pavillon. Je ne suis pas jalouse, au moins ; je suis curieuse. (*Elle se jette dans le pavillon et pousse la porte.*)

MARIANNE. Voilà de la curiosité bien placée !

SCÈNE VIII.

MARIANNE, LE MARQUIS.

(Marianne chante. Le marquis passe près de Marianne, et, cette fois, sans écouter la chanson.)

LE MARQUIS. J'aurai bien de l'esprit demain, car je tiens ma charade. Encore deux heures d'étude, et....

MARIANNE, *après avoir en vain joué du regard, à part.*

Voyons, il faut engager la conversation. (*Haut.*) Vous aurez bien de l'esprit, monsieur, j'en suis fâchée.

LE MARQUIS. Que dis-tu donc, Marianne?

MARIANNE, *avec un charmant sourire.* Je dis, monsieur, qu'il n'y a rien de bon à faire avec l'esprit; car l'esprit gâte les sentiments. Vous allez dire que mon esprit ne gâtera pas mes sentiments. Cela m'est égal : quand on a du cœur, on se moque du reste.

LE MARQUIS. D'où te vient ce babil quasi philosophique?

MARIANNE. J'ai été à bonne école. A propos, monsieur, tout à l'heure nous n'avons pas fini d'égrener notre chapelet. Nous en étions donc....

LE MARQUIS, *à part.* Eh! mais, il paraît qu'on fait singulièrement son chemin avec celle-là. Jean-Jacques dit qu'il faut attaquer les femmes de face; Voltaire dit de profil; moi, je dis que c'est en leur tournant le dos. (*Il fait mine de s'en aller.*)

MARIANNE. A mon tour, je vous fais donc peur, monsieur?

LE MARQUIS, *revenant.* C'est ta vertu qui me fait peur. Je suis comme les enfants, j'ai peur des ombres. Ah çà, voyons, je t'aime à la fureur, qu'en dis-tu?

MARIANNE, *reculant de trois pas.* Finissez donc, monsieur.

LE MARQUIS, *qui ne l'a pas touchée.* Je vais commencer. (*Il prend la main de Mariane.*) Quel jolie petite duchesse vous feriez! A-t-on jamais vu une bouche aussi perfide? L'amour est logé là dedans.

MARIANNE. Quel jargon! Je n'y comprends rien. On s'entend bien mieux que cela dans notre village. (*A part.*) Quand Nicolas veut un baiser, il commence par le prendre, sauf à m'en demander... un autre. Pauvre Nicolas!

LE MARQUIS. Que rabâches-tu donc là?

MARIANNE. Je dis, monsieur, que je ne vous comprends pas et que vous me faites perdre mon latin.

LE MARQUIS. Toi, tu me fais perdre mon temps. Écoute, Marianne, je t'aime à la folie... mais la marquise pourrait survenir.

MARIANNE. Soyez tranquille, monsieur, madame est sous la charmille.

LE MARQUIS. Ah! friponne, si tu étais toi-même par là!

MARIANNE. A quoi bon? Rien de bon, j'imagine. Que me diriez-vous donc? Le mot de votre charade?

(*La nuit vient.*)

LE MARQUIS. Oui, c'est cela : une énigme à débrouiller; mille choses charmantes à te dire. Voilà la nuit qui s'annonce; la marquise va rentrer au pavillon pour y jouer du clavecin avec le chevalier. Va sous la charmille, je t'y suivrai de près et nous n'y resterons pas longtemps; d'ailleurs une énigme est bientôt expliquée.

MARIANNE. Et vous croyez donc, monsieur, que j'irai au rendez-vous?

LE MARQUIS. J'en suis sûr : on n'est pas cruelle quand on est jolie.

MARIANNE. Ne vous y fiez pas, monsieur.

LE MARQUIS. Dans un quart d'heure. Il me semble déjà que je t'y vois. (*Il veut embrasser Marianne, qui s'échappe de ses bras.*) La journée sera des meilleures : j'ai trouvé une aventure et je trouverai le mot d'une charade.... J'y pense, si j'allais à ma bibliothèque? Il me semble que j'y ai vu l'autre jour la *Clef des Énigmes*, *Charades et Logogriphes!*

MARIANNE, *restée seule.* Que puis-je gagner à tout cela? Pourvu que Nicolas tienne bon, je me soucie bien du reste!

SCÈNE IX.

MARIANNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *sortant du pavillon.* C'est cela, *attendez-moi ce soir, sous les grands marronniers.* Est-ce un songe? suis-je à la comédie? En vérité, ces maris sont d'un mauvais goût.... J'en pleure de rage. Ah! que les femmes ont raison quand elles écoutent leur cœur! Si le chevalier était là.... Patience!... il viendra. Marianne, donnez-moi tout de suite votre bonnet et votre fichu.

MARIANNE. Je suis donc déjà au bout de mon rôle. (*Avec malice.*) Tenez, madame, si vous m'en croyez, j'irai moi-même au premier rendez-vous.

LA MARQUISE, *prenant le bonnet de Marianne.* Vous ne savez ce que vous dites. Dépêchez-vous d'arranger mes cheveux comme les vôtres.... C'est cela, Marianne. Il y a des moments où l'on serait tentée... mais allez donc plus vite, Marianne.... Ah! la présidente avait bien raison de médire des hommes; hélas! elle médisait aussi des femmes.... Marianne, vous irez dans le pavillon et vous toucherez du clavecin à tort et à travers. Vous y resterez sans lumière. Enfin, arrangez-vous si bien que M. de Vermand s'imagine que c'est moi.

MARIANNE. Mais si M. le chevalier de Versac vient?

LA MARQUISE. Dites-lui bien que ce n'est pas moi!

MARIANNE, *avec malice.* Pourquoi donc cela, madame?

LA MARQUISE, *embarrassée.* Parce que... parce qu'il ne faut tromper personne. (*Elle met le fichu de Marianne.*) Je vais en apprendre de belles là-bas sous la charmille. La nuit sera-t-elle sombre? S'il allait me reconnaître! Tant pis pour tous les deux.

MARIANNE. Sous la charmille, c'est à ne pas s'y reconnaître.

LA MARQUISE. Bien, je commence à prendre tournure. Voilà en vérité un joli chapitre de roman. Cela ressemble un peu trop au *Mariage de Figaro ;* mais patience, le dénoûment.... La nuit vient; comme je suis tremblante!... J'ai le cœur qui me bat d'une belle façon.... Ai-je bien l'air d'être vous-même, Marianne? je n'ai pas le temps d'aller me mirer.

MARIANNE. Tout à fait, madame, au point que je m'y tromperais. Il me semble que je me vois dans le miroir. (*Avec malice.*) C'est surprenant comme un petit bonnet vous va bien! Mais j'ai du souci, moi; M. le marquis va m'en vouloir pour l'avoir trompé, ou plutôt parce qu'il ne m'aura pas trompée.

LA MARQUISE. N'ayez pas peur. Il voulait un baiser, il se mordra les lèvres, voilà tout.

MARIANNE. La volonté de Dieu soit faite, et celle de madame aussi!

LA MARQUISE. Est-ce que le marquis est déjà sous la charmille?

MARIANNE. Il est monté là-haut à la bibliothèque avec un livre à la main.

LA MARQUISE. Alors je vais tout de suite au rendez-vous. J'aime mieux l'attendre. Vous, dépêchez-vous d'aller faire du bruit au clavecin. (*Elle s'éloigne sur la pointe des pieds.*)

MARIANNE. Bon voyage, madame. (*Seule.*) Eh bien, je ne suis pas du tout mal en marquise! On dit que c'est l'habit qui fait le moine ; moi, je dis que c'est le moine qui fait l'habit.

SCÈNE X.

MARIANNE, LE CHEVALIER DE VERSAC.

LE CHEVALIER, *arrivant à petits pas.* Bonjour, belle Marianne. D'où vous vient cette mine effarée?

MARIANNE. Un secret! Silence! Je ne vous dirai rien; ne me demandez rien.

LE CHEVALIER. Un secret dans une jolie bouche comme la vôtre, ce n'est déjà plus un secret. Tenez, Marianne, il n'y a qu'une chose qu'on puisse sans danger confier à une femme, c'est de lui dire qu'elle est jolie.

MARIANNE. Le beau secret, vraiment! Tout le monde le sait.

LE CHEVALIER. Eh bien! oui, on peut dire aux femmes ce que tout le monde sait. Quel est donc votre secret?

MARIANNE. Je n'ai garde de vous le dire.

LE CHEVALIER, *d'un air discret.* Je n'ai garde d'insister.

MARIANNE. Figurez-vous.... Qu'allais-je faire?

LE CHEVALIER. Oh! ne dites rien!

MARIANNE. Nous jouons ce soir la comédie.

LE CHEVALIER. Je ne comprends pas.

MARIANNE. C'est bien simple: M. le marquis m'a donné rendez-vous sous la charmille. Vous savez qu'il raffole des Normandes. Mme la marquise a pris mes ajustements, et elle est allée à ma place. Voilà pourquoi je suis si mal attifée.

LE CHEVALIER. Et le marquis?

MARIANNE. Il va aller rejoindre madame tout à l'heure, croyant me trouver. Qui sera bien attrapé? je vous le demande.

LE CHEVALIER. Est-elle impertinente! Mais je ne me

trompe pas : voilà Vermand qui vient. (*Il se frappe le front.*) Une idée ! Je me cache sous ces arbres; ne dites pas que vous m'avez vu, Marianne.

MARIANNE. Vous savez comme je suis discrète. (*Elle entre dans le pavillon.*)

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, *seul.*

LE MARQUIS. C'est singulier ! (*Secouant la poussière d'un vieux livre.*) Je croyais avoir là-haut la *Clef des Énigmes*, et voilà que je trouve la *Clef des Songes*. J'aime mieux rêver tout éveillé avec Marianne. Ah çà, est-ce pour tout de bon ? Elle se joue de moi, peut-être. Que les femmes sont étranges quand le diable s'en mêle ! et il s'en mêle toujours. Siècle de perversité et d'inconstance ! J'ai bien envie de demeurer coi. Les hommes sont ainsi : quand ils sont prêts d'atteindre au but, ils s'arrêtent presque toujours. Bast ! le feu brûle à tous les vents; la girouette tourne aux quatre points cardinaux : le cœur n'est-il pas une girouette enflammée ? (*Il aperçoit le chevalier qui vient vers lui.*)

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS, *à part.* Il prend bien son temps ! L'amour est tout hérissé d'obstacles. Je cours sous la charmille; il ira tout à son aise jargonner auprès de la marquise. (*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

LE CHEVALIER. Marquis, je te salue.

LE MARQUIS. Mon très-cher, la marquise est là qui

chante plus ou moins. Va-t'en chanter avec elle. Pour moi, une affaire des plus graves....

LE CHEVALIER. Mais, avant tout, accorde-moi une minute. (*A part.*) Il veut y aller, mais je ne veux pas. Est-ce qu'il se figure qu'il est le mari de sa femme? (*Haut.*) Une trouvaille inouïe! (*A part.*) Que vais-je lui dire?

LE MARQUIS. Tu me raconteras cela tout à l'heure.

LE CHEVALIER. Tout de suite; c'est une merveille. Une charade qui m'arrive dans *le Mercure!*

LE MARQUIS. Eh bien! sais-tu le mot?

LE CHEVALIER. Si nous le cherchions ensemble....

LE MARQUIS *s'enfuit.* Je vais chercher le mot ailleurs.

LE CHEVALIER, *le retenant encore.* Au moins, dis-mo quel est le diable qui t'emporte ainsi?

LE MARQUIS. C'est le diable amoureux, mon cher. Mais, de grâce, ne m'arrête plus.

LE CHEVALIER, *jouant la surprise et l'indignation.* Comment, toi que je croyais si digne de ta femme, mon pauvre ami, quel funeste égarement! tu ne sais pas où tu vas, infortuné!

LE MARQUIS. Ah çà, d'où viens-tu, toi? Mon cher, les philosophes te perdront, si ce n'est déjà fait. Cela te va bien de t'affubler de la philosophie, ô Socrate de ruelles, tout paré des fanfreluches de la frivolité!

LE CHEVALIER. Une femme si belle et si digne d'un meilleur culte! S'en aller de gaieté de cœur hors de son chemin, quand on a un pareil compagnon de voyage! C'était bon il y a vingt ans, quand les anges des oratoires n'étaient plus que des Cupidons surannés. Aujourd'hui, il faut laisser au vulgaire les derniers échos de la Régence. La Dubarry porte un cilice.

LE MARQUIS. Tu me fais tomber des nues. Est-ce que tu laboures ta terre, comme Helvétius et le duc de Choiseul? Est-ce que les bonnes fortunes ne viennent plus

s'asseoir à ta porte, ô philosophe de coulisses? Est-ce que c'est aujourd'hui vigile et jeûne d'amour? Est-ce que tu vas te marier? Est-ce que tu travailles à *l'Encyclopédie?*

LE CHEVALIER. Tout cela est hors de saison : je veux t'empêcher....

LE MARQUIS. Et j'ai l'innocence de m'arrêter aux bagatelles de ta phrase!

LE CHEVALIER, *le retenant encore.* Encore une fois, tu n'iras pas plus loin dans ta mauvaise action. Si tu persistes, j'appelle Mme de Vermand.

LE MARQUIS. Voilà qui est violent! La pauvre fille doit se morfondre là-bas.

LE CHEVALIER. Qu'à cela ne tienne, j'irai l'avertir. Où est-elle? Je suis au courant de ces choses-là. Le nom n'y fait rien : Vermand ou Versac, à l'heure qu'il est, n'importe lequel des deux. Mais de quelle vertu est la dame?

LE MARQUIS. Toutes les vertus sont égales devant la nuit.

LE CHEVALIER. A quel chapitre en es-tu avec elle?

LE MARQUIS. Au premier; mais le roman ne doit pas être long. *(A part.)* Ma femme n'est pas mal entichée de lui. Quel bon tour à lui jouer en l'envoyant là-bas! Comme cela brouillerait les cartes!

LE CHEVALIER. Faut-il des sels? s'évanouira-t-on? Où est le rendez-vous? à une fenêtre? Faudra-t-il prendre une échelle?

LE MARQUIS, *se parlant à lui-même.* La fumée s'envole; oui, la raison me revient. Pourquoi copier nos devanciers? C'est ton affaire, à toi qui n'as pas de chaînes et qui n'as rien à risquer. Eh bien donc, va au fond du parc; tu appelleras doucement Marianne, car c'est elle. Une belle fille! Je suis un sot. Tu lui feras un sermon. Enfin, mon cher, fais comme pour moi.

LE CHEVALIER. Je ferai comme pour moi. C'est la Normande que tout le monde trouve si belle ! J'étais bien sûr que ta bonne fortune était une princesse en petit bonnet. Qu'importe ? la beauté n'est pas roturière, surtout depuis que Mme de Pompadour a fondé la dynastie des cotillons.

LE MARQUIS. Tiens, décidément j'aime mieux aller moi-même à mes affaires.

LE CHEVALIER, *s'élançant vers la charmille.* Je suis ton procureur. (*Lutte entre le marquis et le chevalier. A la fin celui-ci l'emporte. La nuit est venue.*)

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, *puis* MARIANNE.

LE MARQUIS. En vérité, je suis bête à faire peur. Allons, allons, mon cœur, apaisez-vous, votre temps est passé, le mariage a soufflé sur vous. La plus belle fille du monde ! Ah ! si seulement j'avais pris un baiser profane à côté de sa petite croix d'or ! N'en parlons plus, je suis un sot. Mais à quoi bon l'esprit aujourd'hui ? On ne dit plus rien, on pense ! Je suis venu cinquante ans trop tard ; voilà le siècle qui se fait vieux et raisonneur ; il a beau se poudrer, il laisse voir ses cheveux blancs. Mais, à ce que j'entends, la marquise touche du clavecin en dépit de toutes les oreilles. (*Il va vers le pavillon.*) Zulmé, pour qui donc cette musique du diable ?

MARIANNE, *contrefaisant la voix de la marquise.* Pour vous, monsieur.

LE MARQUIS, *à part.* A propos, il faut que je l'envoie sous la charmille. Ce sera piquant. Elle y verra son chevalier, son cher chevalier, papillonnant autour de Marianne. Tout cela tourne à merveille pour moi. (*Il ap-*

pelle.) Zulmé! Zulmé! va donc au bord de l'étang; quelqu'un t'attend sous la charmille.

MARIANNE, *un peu indignée, à part.* Je n'y comprends plus rien. C'est comme cela qu'il va au rendez-vous que je lui accorde?

LE MARQUIS. Marquise, savez-vous où est le chevalier?

MARIANNE, *se détournant dans l'ombre.* Il ne viendra pas ce soir.

LE MARQUIS. Où voltigez-vous donc, ma tourterelle? (*Il poursuit Marianne sans l'atteindre.*)

MARIANNE, *à part.* Tout cela tourne si bien que me voilà prise au rendez-vous. Pauvre Nicolas!

LE MARQUIS. C'est étonnant comme je vous aime aujourd'hui, marquise!

MARIANNE. J'en suis fâchée; puisque vous avez bien attendu jusqu'aujourd'hui, vous attendrez bien jusqu'à demain.

LE MARQUIS. Je ne t'ai jamais tant aimée, ma colombe. Mais tu t'envoles. (*Marianne entre dans le pavillon; le marquis croit la suivre dans le parc.*)

SCÈNE XIV.

NICOLAS, *apparaissant à cheval sur le mur.*

Diable! on n'est pas à son aise à cheval sur ce mur, sans autres étriers que des espaliers qui ne tiennent à rien. Il me semble que j'ai entendu la voix de Marianne. Qu'elle vienne un peu de ce côté, nous aurons beau jeu : voyez un peu de quoi l'amour est capable! Qu'est-ce donc que l'amour? Un fil que Dieu tient par un bout et qu'il nous donne à retordre par l'autre. Quand je dis que c'est Dieu, c'est le diable. Et les femmes? Qui me dira ce que c'est qu'une femme? Un buisson d'épines qui nous

attire par ses bouquets ; plus on en cueille, plus on se pique. (*Se sentant piqué.*) Aïe! il y a donc des femmes sous mon pied ? Décidément, j'entends du bruit. (*Il écoute.*) On parle doucement.

SCÈNE XV.

LE CHEVALIER et LA MARQUISE, *arrivant sur la scène;* NICOLAS *sur le mur.*

LE CHEVALIER. Belle Marianne.....

NICOLAS, *s'agitant sur le mur.* Qu'est-ce que cela veut dire? il est question de Marianne. Est-ce que je suis trompé? Si je suis trompé, je ne serai pas battu, moi. (*Il écoute.*) Voyons.

LA MARQUISE, *contrefaisant Marianne.* C'est bien mal, monsieur le marquis. (*A part.*) Décidément, c'est bien le chevalier; il a beau faire pour prendre la tournure et la voix de mon mari. Quelle étrange comédie se joue donc là ? Il faut que je remplisse bien mon rôle.

LE CHEVALIER. Je vous jure.... (*A part.*) Si je la reconnais, je suis un sot; puisqu'elle veut passer pour Marianne, prenons-la pour Marianne. (*Haut.*) Enfin, ma belle Normande, revenons au point de départ. Puisque vous m'avez accordé un rendez-vous sous la charmille, il n'est pas juste de me rebuter. D'où vous vient cette vertu farouche? c'est bon pour les sots (*il veut la saisir, elle s'échappe*) et pour les grandes dames qui croient devoir cela à leurs aïeux; mais entre nous, philosophes, qui n'avons plus de préjugés, et soubrettes qui n'en eurent jamais, la vertu est une robe mal faite qui nuit à la taille. (*Il enlace la marquise.*)

NICOLAS. Eh bien! est-ce qu'il va toucher à cette robe-là?

LA MARQUISE. Comment avez-vous le cœur, monsieur, de laisser là pour moi madame la marquise?

LE CHEVALIER. C'est ma femme, Marianne; que diable veux-tu que je dise à ma femme?

LA MARQUISE. Et si ce n'était pas votre femme?

LE CHEVALIER. Nous n'en sommes pas là-dessus. Elle est belle; mais que tu es mille fois plus belle encore!

LA MARQUISE. L'insolent! (*Elle donne un beau soufflet au chevalier.*)

LE CHEVALIER, *à part.* Diable! voilà un soufflet de femme de trente ans. (*Haut.*) C'est un coup de feu, mais à l'amour comme à la guerre. Ah çà, pourquoi donc cette violente caresse? Qu'ai-je fait? ou que n'ai-je pas fait?

LA MARQUISE, *à part.* C'est que je suis jalouse de moi-même.

NICOLAS. Je suis ici à la comédie : je vois bien que je vais être obligé de jouer un rôle.

LE CHEVALIER. Écoutez, belle Marianne. Un baiser, un seul baiser.... Je ne compte pas celui que je t'ai pris au vol : il n'y a que les Normandes comme toi qui comptent. N'est-ce pas? Un baiser qui soit pris et accordé, voilà tout ce que je demande à tes farouches vertus.

LA MARQUISE. Un baiser pris et accordé! Il paraît que vous êtes savant là-dessus. (*A part.*) Un baiser, en effet, c'est le seul gage que je veuille de l'amour que j'ai pour lui. Un seul.... n'allons pas plus loin! Mais comment ne pas aller jusque-là?

LE CHEVALIER. A quoi diable rêvez-vous donc?

LA MARQUISE. Je consulte mon cœur.

LE CHEVALIER. Eh bien! qu'en dit votre cœur? Prenez garde! c'est un Normand.

NICOLAS. C'est tout juste ce que j'allais dire.

LA MARQUISE. Eh bien! monsieur, si j'en crois mon

cœur, je vous laisserai prendre un baiser, et je vous en accorderai un autre, mais à certaines conditions rigoureuses.

LE CHEVALIER. Pourvu qu'il y ait deux baisers, je jure....

LA MARQUISE. Ce n'est pas la peine. Voilà mes conditions. (*Lentement et d'une voix émue.*) Vous prendrez le premier en pensant, remarquez bien, en pensant à Mme la marquise. (*Un silence.*) L'autre, vous le prendrez en pensant à qui vous voudrez.... à moi, par exemple.

LE CHEVALIER. De tout mon cœur. (*Disant cela, il se penche vers la marquise et l'embrasse doucement.*) Voilà ce qui s'appelle cueillir une rose.

LA MARQUISE. Cette pauvre Mme la marquise!

NICOLAS. C'est passer les bornes; mais je l'attends au second. (*Il descend dans le parc et s'approche lentement.*)

LA MARQUISE. Avez-vous bien pensé à Mme la marquise?

LE CHEVALIER. Tout comme si je l'eusse embrassée elle-même.

LA MARQUISE, *à part*. Après tout, pourquoi les lèvres du chevalier, quand j'ai, le jour et la nuit, celles du marquis? L'amour, c'est toujours l'amour : qu'importe l'amoureux? Comme je suis heureuse de n'avoir pas ouvert cette parenthèse dans ma vie! Il y a une chose meilleure que M. de Cupidon, avec ses flèches surannées : c'est mon fils qui dort dans son berceau.

LE CHEVALIER, *à part*. Après tout, pourquoi m'aventurer par là? Ma maîtresse, à moi, ne vaut-elle pas la femme d'autrui? Vanité des vanités, tout n'est que vanité dans l'amour. La belle gloriole, que de compter une femme de plus! la femme d'un autre, qui ne sera plus la sienne et qui ne sera pas la mienne! A propos,

j'ai le droit de recommencer ; et cette fois, comme c'est Marianne que j'embrasse, il faut que ce soit à tour de bras.

LA MARQUISE. Allons, que tout soit dit et que tout soit fini ! (*Le chevalier ouvre les bras pour étreindre la marquise ; mais, à cet instant, Nicolas se précipite et saisit Mme de Vermand, qui pousse un cri.*)

NICOLAS. Ah ! coquine ! voilà de quelle façon tu viens au rendez-vous ! C'est égal, je t'aime, je te pardonne et je t'enlève. (*Il embrasse vigoureusement la marquise.*) Maintenant, à nous deux. (*Il menace le chevalier, tout en cassant un bâton. Le chevalier et la marquise s'éloignent.*)

SCÈNE XVI.

TOUS LES PERSONNAGES.

(Le marquis arrive tout surpris à la voix de Nicolas. — Le chevalier et la marquise se tiennent à l'écart.)

NICOLAS. Où diable est-il passé ? C'était bien la peine de casser un bâton !

LE MARQUIS. A qui en a-t-il donc, ce rustaud ?

NICOLAS. Bon ! le voilà retrouvé ! (*Il se jette sur le marquis, qu'il prend pour le chevalier, et le bat.*)

LE CHEVALIER. A merveille ! Il ne manque plus guère au marquis que d'être content.

MARIANNE, *accourant avec un flambeau aux cris du marquis. Elle se jette sur Nicolas et le désarme.* Nicolas, tu ne sais pas ce que tu.... dis.

LE MARQUIS. Voilà une singulière façon de s'exprimer. Maraud, je te ferai pendre.

NICOLAS. Il y a donc deux Marianne ici ?

MARIANNE, *se désignant.* Voilà la bonne.

LE CHEVALIER, *d'un ton doctoral.* Vous le voyez, marquis : sous l'empire des saines doctrines, en présence des graves devoirs que la loi sociale vous impose, il ne sied pas à l'homme fort, au philosophe, au sage, de se livrer à l'entraînement de ses passions, et moins encore de ses caprices, car....

LE MARQUIS. Quel galimatias ! Je ne vous comprends pas, mais vous avez raison. Des caprices ! la marquise en a tant, que j'ai cru pouvoir m'en passer un petit....

NICOLAS. Il n'est pas friand !

LA MARQUISE. Vous le voyez, vos caprices sont encore plus dangereux pour vous que ne seraient les miens.

LE CHEVALIER, *à la marquise.* Et le nôtre, marquise?

LA MARQUISE. Le nôtre, chevalier? n'en parlons plus, car un caprice qui court risque de devenir une passion. Elles sont rares, les grandes passions ! Je n'y crois pas, excepté à la nôtre, marquis, car vous êtes corrigé pour toujours.

LE MARQUIS. Du moins, je suis sur mes gardes.

LA MARQUISE. Le héros de la pièce, c'est Nicolas. J'en suis encore toute chiffonnée.

MARIANNE, *indignée.* Toute chiffonnée !

LA MARQUISE. Nicolas, je veux aller à votre noce.

NICOLAS. Marianne dit qu'elle ne veut pas se marier.

LA MARQUISE. N'en croyez rien. En amour, quand une femme dit : *Je ne veux pas*, elle ne sait plus ce qu'elle dit.

VIII

MADAME DE LA POPELINIÈRE.

I

J'ai rencontré ces jours-ci Mme de la Popelinière en très-mauvaise compagnie, c'est-à-dire exposée aux vitres d'un marchand de curiosités du quai Voltaire, entre un portrait d'abbé libertin et une fête flamande de Brauwer. Une expression de poétique tristesse m'attira vers Mme de la Popelinière; je reconnus bientôt un pastel de La Tour du meilleur style, mais d'un coloris éteint. Je saluai tout à la fois l'œuvre du peintre et la figure de la femme avec l'air du monde le plus sérieux, oubliant que j'avais au bras le plus railleur de mes amis.

Il me regarda en riant.

« Quelle est donc, me demanda-t-il, cette ancienne connaissance qui sourit si tristement, avec son écharpe bleu de ciel, ses cheveux à frimas et son épaule nue?

— Regardez-la bien, mon cher, si vous voulez voir une femme qui a aimé profondément il y a à peu près un siècle.

— De beaux yeux, reprit-il; un ovale adorable, une bouche charmante, un cou fier et souple. Je ne vois pas trop si cette femme a beaucoup aimé, mais je ne doute pas qu'on ne l'ait aimée avec fureur. Le nom de la dame, s'il vous plaît?

— C'est une petite-fille de Dancourt. Elle s'est appelée longtemps Mlle Deshayes, à la Comédie-Française; son nom historique, c'est Mme de la Popelinière.

— A merveille. Pourquoi donc me parliez-vous de passion sérieuse? Mme de la Popelinière a jeté son cœur à tous les vents, comme toutes celles qui sont nées sous la Régence. Mais un sentiment profond n'a jamais agité ces cœurs profanes.

— Qui est-ce qui vous a dit cela?

— Tous les livres.

— Et vous les croyez sur parole?

— A qui voulez-vous que je m'en rapporte?

— A vous même, à votre esprit, à votre cœur. La passion peut se métamorphoser mille fois sans cesser un seul instant d'être la passion. Il y a cent ans elle riait; aujourd'hui elle pleure. Mais, sous le sourire comme sous les larmes, c'est toujours le même cœur qui s'agite, qui s'inquiète et qui souffre. Voyez plutôt ces yeux et ces lèvres de Mme de la Popelinière : elle sourit avec la grâce narquoise de 1750; mais, dans ce sourire même, ne découvrez-vous pas une douleur qui se cache? Celui qui passe trop vite devant cette galerie de pastels ne sait pas le premier mot de l'histoire intime du XVIIIe siècle. Il en faut d'ailleurs accuser les peintres, qui sont les historiens pour les yeux. De ce que La Tour a peint cent marquises sous le même éclat, avec la même expression légère et moqueuse, faut-il conclure qu'il les a toutes vues ainsi? Nullement, c'était par habitude de pinceau. La Tour, comme Mignard, comme tous les portraitistes, avait dans l'imagination un certain idéal qui lui cachait la vérité. Mais la vérité ne perd jamais ses droits; ne la voyez-vous pas à travers ce joli sourire? Croyez-moi : cette pauvre femme, exposée aujourd'hui comme une curiosité, a aimé et a souffert quand elle était comédienne,

grande dame, ou amante délaissée. C'est un drame en trois actes.

Disant ces mots, j'entrai dans la boutique et je demandai le prix du portrait.

« C'est le portrait d'une comédienne célèbre, dont je ne sais pas le nom ; je le donne pour le prix du cadre : 50 francs. »

Je ne voulus pas marchander une si jolie figure. J'emportai moi-même la petite-fille de Dancourt, tout en jurant de la venger des injures du temps et de l'histoire.

II

En 1750, dans un des plus fastueux salons de la rue de Richelieu, la maîtresse du lieu, assise ou plutôt perdue dans un volumineux fauteuil de soie à ramages, avait entrepris, vers sept heures du soir, devant un beau feu qui répandait un arome oriental, une guerre à outrance avec M. Fanfreluche. C'était une manière de passer le temps et d'attendre sans trop d'impatience un autre monsieur. Le bichon combattait par ses jappements, ses dents blanches et ses griffes noires ; la dame n'avait pour se défendre qu'un très-délicat éventail de Pater, qui avait déjà donné cinquante soufflets à de grands personnages, par exemple, au maréchal de Richelieu, au maréchal de Saxe, au maréchal de Lowendal. Cependant la dame n'était ni duchesse ni marquise ; mais elle était belle, et de temps immémorial la beauté a eu les armoiries les plus victorieuses du grand livre héraldique. Du reste, notre héroïne n'était pas une petite bourgeoise du Marais abonnée au *Mercure de France ;* c'était une dame de haut parage, après tout, puisque M. de la Popelinière l'avait épousée

de la main droite. Il est vrai qu'il avait commencé par l'épouser de la main gauche.

Cependant un grand coquin de laquais, couvert d'or sur toutes les coutures, vint présenter sur un plat d'argent, ciselé avec beaucoup d'art par Réveil, une lettre à Mme de la Popelinière.

Dès que le laquais eut tourné le dos, Mme de la Popelinière, pâle et impatiente, baisa la lettre, et coupa avec ses jolies dents le fil de soie qui retenait le cachet. « C'est étonnant, dit-elle, La Rose n'avait pas ouvert la porte, que déjà j'avais pressenti une lettre de M. de Richelieu. » M. Fanfreluche ne cessait pas de japper et de s'élancer vers sa maîtresse dans ses folâtreries; Mme de la Popelinière lui abandonna son éventail pour lire en repos l'épître amoureuse qui était écrite sur un papier grossier, dont une cuisinière d'aujourd'hui ne voudrait pas pour écrire ses comptes. Il est vrai qu'une cuisinière d'aujourd'hui écrit plus correctement qu'un maréchal de France il y a cent ans.

Voici ce que l'histoire a conservé de cette lettre :

« Mon cœur, que je suis fâchés si je ne vay pas ce soir là-bas mourrir à vos pieds, je suis retenue à la cour, mais j'y serai avec vostre ymage; cependant vers dix heures peut-être vous surprandrais-je pendant les folies du soupé, car j'esperre.... »

Mme de la Popelinière en était là quand la porte s'ouvrit avec fracas; elle reconnut le financier à ce tapage de mauvais goût, et, dans son effroi, elle jeta la lettre au feu. « Autant en emporte le vent! » dit M. de la Popelinière en saluant sa femme avec ironie.

Il était suivi d'un homme d'esprit à gages. Les grands seigneurs avaient alors des poëtes, comme les marquises avaient des petits chiens; le financier donnait douze cents

livres au sien, c'était peu; mais son homme d'esprit, c'était Marmontel, véritable homme d'esprit de financier. N'oublions pas de remarquer ici que les vrais poëtes, alors comme aujourd'hui, ne recevaient de gages que du public. Le public donne la gloire en donnant son argent. « Marmontel, asseyez-vous là, » dit M. de la Popelinière en traînant un fauteuil près de sa femme. Pour lui, il alla s'appuyer nonchalamment contre la cheminée. Marmontel fit toute sorte de lourdes grâces à Mme de la Popelinière; il lui demanda des nouvelles de sa migraine et de son chien. Elle sembla ne pas l'écouter, ce qui d'ailleurs lui arrivait presque toujours. A quelqu'un qui lui en faisait la remarque, elle avait répondu que, Marmontel étant payé comme un journal, on ne lui devait pas la réplique.

Mais, ce soir-là, elle était si loin de l'esprit de Marmontel! Elle suivait tristement de son regard bleu de pervenche la destinée de la lettre du duc de Richelieu, qui avait disparu dans les flammes. « N'est-ce pas, madame, lui dit à brûle-pourpoint son mari, que vous réfléchissez à ceci : Les passions sont semblables à cette lettre que vous venez de brûler, un peu de fumée, un peu de flamme et un peu de cendre ? »

Mme de la Popelinière s'arma de son plus charmant sourire.

« En vérité, monsieur, je crois que vous avez de l'esprit à présent.

— Non, madame, répondit le financier un peu brutalement, je n'ai pas d'esprit, j'ai du cœur, vous m'avez blessé par là.

— Ah! mon Dieu, dit Marmontel, qui pressentit la tempête, j'ai oublié d'écrire à Mlle Clairon. »

Il se leva pour sortir.

« Non, vous resterez céans, dit M. de la Popelinière

d'un ton décidé ; vous êtes de la maison, il n'y a point de secrets pour vous. Ne savez-vous pas que M. de Richelieu....

— Je ne sais rien du tout, dit Marmontel avec précipitation ; ces choses-là, comme dit le poëte arabe, sont écrites sur les vents ou sur les flots. »

Mme de la Popelinière porta la main à son cœur.

« Eh bien, dit-elle en regardant son mari, j'attends votre acte d'accusation ; je suis sûre que M. Marmontel sera mon avocat.

— Eh bien, madame, vous aimez M. de Richelieu ; du moins vous permettez à M. de Richelieu de vous aimer.

— Je vous avoue, monsieur, que je permets cela au monde entier.

— Mme de la Popelinière est comme le soleil, dit Marmontel : on s'élève à lui, mais il ne descend pour personne.

— Figure de rhétorique, image de poëte, dit M. de la Popelinière ; cela n'a pas le sens commun ; moi, je vais parler sans phrases : voilà ce qui s'est passé.... ne m'interrompez pas, madame.

— Je veux bien, à la condition de ne pas vous écouter. »

Mme de la Popelinière reprit son éventail et recommença la guerre avec M. Fanfreluche.

« Si j'ai bonne mémoire, reprit le financier, votre grand-père jouait la comédie.... pardieu, c'était le bonhomme Dancourt ; votre grand'mère jouait la comédie, c'était la belle La Thorillière ; votre mère jouait la comédie, c'était la célèbre Mimi Dancourt ; enfin, vous-même, madame, vous avez joué la comédie et vous jouez encore la comédie. »

Ici le financier, content de son préambule, fit crier sa tabatière, huma une prise et secoua ses breloques.

« Et encore, reprit-il en hochant la tête, si vous vous étiez toujours contentée de jouer la comédie! Mais vous avez voulu en faire une, et je suis tombé comme un niais dans votre coup de théâtre; voilà pourquoi vous portez le titre de Mme de la Popelinière.

— Dites le nom, ne dites pas le titre, monsieur, murmura-t-elle avec un dédain charmant.

— Oui, oui, j'avais un hôtel, des équipages, beaucoup d'argent, il ne me manquait qu'une maîtresse (car enfin c'est la mode aujourd'hui, à moins d'être, comme M. de Richelieu, le mari de toutes les femmes); je suis allé à vous, vous êtes venue à moi; et puis, après la lune de miel, vous vous êtes mise à pleurer, larmes de crocodile! Vous vous êtes jetée à mes pieds pour que je vous donne ma main; je ne voulais vous donner que mon cœur; voyant que vous n'obtiendriez rien de plus avec moi, je ne parle pas de ma fortune, vous êtes allée vous jeter aux pieds de cette coquine de Mme de Tencin, pleurant votre vertu comme les filles de la Bible; après quoi vous êtes allée vous jeter aux pieds du cardinal de Tencin, lui montrant vos larmes, mais lui montrant surtout vos beaux yeux. C'était au renouvellement du bail des fermes. Le cardinal de Tencin m'appela devant lui et m'annonça sans façon que le roi son maître était bien décidé à n'accorder le privilége de ma ferme qu'à celui qui épouserait Mlle Deshayes, la petite-fille de Dancourt, un modèle de vertu, de grâce et d'esprit; on ne saurait trop le reconnaître, madame.

— Eh bien, dit Mme de la Popelinière avec impatience, vous reconnaissez vous-même que je vous ai apporté en dot la moitié de votre fortune par ce renouvellement du bail. Est-ce que vous vous imaginez, monsieur de la Popelinière, que je vous suis reconnaissante du nom que vous m'avez donné? Vous avez fait cela d'assez mauvaise

grâce : vous m'avez conduite chez un notaire, qui a rédigé en mauvais style un contrat de mariage; vous m'avez donné, en cas de survie, de quoi acheter des habits pour porter votre deuil; ensuite vous m'avez emmenée à l'église un matin, avant que je fusse éveillée, par une pluie battante; on nous a bénis, comme des Auvergnats, dans une chapelle où je me suis enrhumée. Voilà toute la cérémonie.

— Cela pourrait s'appeler encore *le Mariage forcé*, dit Marmontel.

— Et la conclusion de tout ceci? demanda Mme de la Popelinière.

— La conclusion, répondit le fermier général, c'est que j'ai été joué et que je ne veux plus l'être maintenant. Je vous avertis, madame que M. de Richelieu sera prié par moi-même d'aller faire la guerre ailleurs.

— Prenez garde, dit Marmontel, les amoureux qu'on met à la porte rentrent toujours par la fenêtre. »

On sait que M. de Richelieu rentra par la cheminée.

A cet instant, trois ou quatre convives, car on soupait tous les soirs en gaie compagnie chez le fermier général, entrèrent coup sur coup.

« Ah! c'est vous, La Tour? Quel ravissant portrait j'ai vu de vous, celui de Mlle Gaussin! »

La Tour entra gravement, comme un homme préoccupé.

« Croyez-moi, dit-il au financier, il y a de l'orage à l'horizon, la guerre d'un côté, un roi qui sommeille, un parlement qui met des points sur les i, des jésuites qui tendent partout leurs toiles d'araignée. »

On sait que La Tour était un profond politique qui, tout en semant des roses sur les joues de ses portraits, lisait dans l'avenir des nations.

« Nous n'avons point de marine, dit-il un jour à Louis XV.

— Et celles de Vernet? » répondit le roi au peintre.

Carle Vanloo, qui suivait La Tour, ne se piquait pas de politique; il avait l'esprit de son art et n'en cherchait pas d'autre. Il s'approcha gaiement de Mme de la Popelinière, et lui demanda si elle voulait être belle le lendemain pour qu'il achevât son portrait.

Rameau et Vaucanson, les deux hommes célèbres les plus silencieux de ce XVIIIe siècle où l'on parlait tant; Fontenelle et Moncrif; des noms moins connus, furent annoncés dans le brouhaha pittoresque d'une conversation déjà animée : c'étaient le marquis de Meuse, le comte de Guiche, puis un abbé sans abbaye, un poëte sans poésie, un marquis sans marquisat. Quelques femmes vinrent à leur tour, les femmes libres du temps, Mme de Tencin et Mlle Verrières, pas tout à fait des femmes du monde, pas tout à fait des comédiennes.

Mme de la Popelinière, malgré tout le bruit et tout le mouvement qui se faisaient autour d'elle, se trouvait seule encore. Son regard flottait de la pendule à la porte d'entrée. On lui parlait, elle n'entendait que la voix de celui qui n'était pas là.

On vint avertir solennellement que le souper était servi. On passa dans une salle à manger peinte par Oudry. La table avait l'air d'une féerie; jamais un fermier général n'avait déployé un pareil luxe de porcelaine de Saxe, de cristaux de Bohême et de fleurs rares.

Rameau se plaça par distraction à côté de Mme de la Popelinière. Nul n'osa s'asseoir de l'autre côté. La place d'honneur fut pour l'absent, suivant la remarque ironique de M. de la Popelinière.

On n'avait pas encore eu d'esprit, mais on avait beaucoup mangé déjà, quand le duc de Richelieu entra.

M. de la Popelinière se leva subitement, comme entraîné par une inspiration.

« Monsieur le duc, voulez-vous prendre ma place? car je suis décidé à m'emparer de la vôtre. »

Disant ces mots, M. de la Popelinière s'avança bravement du côté de sa femme.

M. de Richelieu se tint pour battu, et, après avoir salué Mme de la Popelinière, il alla s'asseoir d'assez bonne grâce sur la chaise de son hôte. Tous les convives se regardèrent avec intelligence.

« Je disais donc, reprit La Tour, que la tempête est à l'horizon.

— Oui, monsieur, dit-le fermier général d'un air bourru, c'est moi qui la conduis, et elle éclatera comme la foudre.

— Quel beau sujet de tableau! dit Mme de Tencin à Carle Vanloo ; M. de la Popelinière conduisant les nuages comme le Père éternel, avec un front rayonnant et un sourcil olympien ! »

A la fin du souper, Richelieu s'approcha de Vaucanson.

« Monsieur, vous qui seriez capable de créer le monde, si Dieu n'avait pas fait cela avant vous, pourriez-vous me dire comment on entre dans une maison quand la porte est fermée?

— On n'entre pas, » dit Vaucanson, sans trop savoir ce qu'il disait.

III

Le lendemain, le duc rôda autour de l'hôtel ; il remarqua bientôt qu'une petite maison était adossée à une des ailes. Il entra dans cette maison, qui avait pour unique locataire un hautbois de l'Opéra, vieux musicien qui passait sa vie à copier de la musique. M. de Richelieu lui offrit de payer son loyer, moyennant qu'il pourrait à son

gré, lui, Richelieu, habiter à certaines heures un cabinet de la maison. Le vieux musicien accepta avec joie. Dès le jour même, le duc revint avec un serrurier et un maçon pour que la pièce fût habitable. Ce cabinet n'était séparé que par un mur mitoyen d'un arrière-petit salon où Mme de la Popelinière avait son clavecin, sa bibliothèque, et un lit de repos qui devint plus tard son lit habituel. Elle fut avertie à temps, Richelieu l'ayant revue aux fêtes du mariage du dauphin avec l'infante d'Espagne. Le maçon et le serrurier se mirent à l'œuvre sans retard. Le mur fut ouvert dans la cheminée de Mme de la Popelinière; le serrurier enleva la plaque et la replaça très-artistement sur une charnière imperceptible, qui permettait de l'ouvrir à volonté.

M. de Richelieu fut ravi de cette nouvelle habitation; il y venait tous les jours; il y veillait quelquefois jusqu'au matin, sans doute dans l'étude de la guerre. Sa belle voisine ne s'en plaignait pas.

« C'est étonnant, dit un jour M. de la Popelinière à Marmontel, ma femme a pris goût à la solitude. Sans doute elle vit dans le repentir, depuis que j'ai eu l'esprit de me délivrer du duc de Richelieu. Il ne faut jamais désespérer des femmes. La voilà qui passe tout son temps à lire Bossuet et Fénelon; je l'ai surprise hier jouant un air d'église sur son clavecin. Il y a six semaines, elle était toujours par quatre chemins, courant toutes les folies du monde. Aujourd'hui, elle s'enferme chez elle comme Pénélope ou comme Lucrèce. »

Le soir, pendant le souper, Mme de la Popelinière, s'excusant auprès de l'unique convive, se retira dans le petit salon. Quand le fermier général se présenta, il fut reçu comme un ennuyeux qui n'est pas attendu. Il remarqua, non sans quelque surprise, que sa femme ne lisait pas et ne jouait pas du clavecin. Quoiqu'elle ne dût

pas sortir ce soir-là, elle ne s'était occupée que de sa chevelure. Elle venait d'y attacher un bouquet de jasmin d'Espagne, tout fraîchement cueilli dans une jardinière en porcelaine de Sèvres. La visite inopportune de son mari la jeta dans une véritable anxiété, car ce n'était pas lui qu'elle attendait.

« Est-ce que vous avez à me demander un quart d'heure d'entretien ? dit-elle en se promenant.

— Je vous avoue, madame, que je viens ici par curiosité ; vous vous y trouvez si bien, que je veux m'y reposer un peu de mes soucis. Avouez, madame, que, depuis que j'ai fermé ma porte aux conquérants qui ne livrent bataille que contre l'honneur des maris, la quiétude est revenue à tout le monde, à vous comme à moi.

— Oui, monsieur, félicitez-vous.... »

A cet instant, le duc de Richelieu arrivait de l'autre côté du mur. Un signal résonna sur la plaque. Mme de Popelinière pâlit.

« Qu'ai-je entendu ? demanda M. de la Popelinière en tournant l'oreille vers la cheminée.

— Sans doute, dit-elle d'un air distrait, on allume le feu de l'autre côté. Ce voisinage est quelquefois ennuyeux ; c'est un hautbois.... »

Un second signal résonna.

« Est-il impertinent ! poursuivit Mme de la Popelinière ; attendez un peu, je vais l'avertir qu'il y a du monde ici. »

Mme de la Popelinière prit les pincettes et frappa deux fois contre la plaque. C'était le contre-signal.

« Si vous voulez, madame, je donnerai des ordres pour que votre voisin contienne son génie musical ; ce mur d'ailleurs n'est peut-être pas mitoyen....

— N'y songez pas, monsieur ; je serais désolée de contrarier les habitudes de ce hautbois, que j'aime à entendre à certaines heures. »

Quelques jours après ce rendez-vous manqué, M. de la Popelinière reçut une lettre anonyme ainsi écrite :

« Je ne sais pas si c'est le diable, mais toutes les nuits « un amant pénètre chez Mme de la Popelinière sans « passer par la porte ni par la fenêtre. »

La nuit suivante, M. de la Popelinière monta la garde à la porte du petit salon. Il s'aperçut bientôt que sa femme n'était pas seule. Il entendit une voix qui répondait à une autre voix.

« Madame, cria-t-il avec force, le feu est à la maison ! »

La femme de chambre, qui s'était endormie dans un cabinet voisin, en sentinelle peu vigilante (l'histoire dit par trahison), ouvrit presque aussitôt la porte au fermier général.

Il entra, tout botté et tout éperonné, comme Louis XIV dans le parlement. M. de la Popelinière était plus armé que Louis XIV, car il portait un fouet d'une main et un chandelier de l'autre. Il alla droit au lit de sa femme. *Elle dormait* sur un seul oreiller, avec une candeur qui désarma le jaloux.

« Mais, madame.... »

Elle s'éveilla.

« Ah ! monsieur, comme vous m'avez fait peur !

— Mais, madame, il n'y a qu'un moment, je vous ai entendue....

— En vérité !

— J'ai reconnu la voix de M. de Richelieu. »

M. de la Popelinière regarda sous le lit, après quoi il passa dans la ruelle.

« Une idée ! dit Mme de la Popelinière avec un joli bâillement rose qui laissait voir des dents blanches comme celles des jeunes loups. Ouvrez le tiroir de ma toilette, c'est sans doute là que M. le duc s'est caché. »

Le fermier général était furieux.

« Madame! madame! si vous me riez au nez, je vous extermine. Un homme est venu ici.

— Ah! monsieur de la Popelinière, si vous saviez comme j'ai envie de dormir! »

M. de la Popelinière chercha silencieusement son rival sous le clavecin, sous les rideaux, dans la cheminée, partout, jusque dans les rayons de la bibliothèque.

« C'est comme un miracle! murmura-t-il entre ses dents. Demain j'amènerai Vaucanson pour avoir la clef.... »

Comme il disait ces mots, son flambeau rayonna sur une épée couchée au pied du lit. Christophe Colomb découvrit l'Amérique avec moins d'enthousiasme.

« Madame, voulez-vous me dire pourquoi cette épée est couchée avec vous? »

IV

Le maréchal de Saxe voulait enlever au maréchal de Richelieu, sinon à M. de la Popelinière, Mme de la Popelinière; il croyait d'ailleurs que le grand coureur de ruelles en était encore aux escarmouches avec cette belle femme, dont tout Paris, dont toute la cour se disputait les adorables œillades. Il vint un matin chez le fermier général, à l'heure du petit lever de sa femme. Il baisa galamment le bout des ongles de Mme de la Popelinière, et lui demanda la grâce de l'emmener dans la plaine des Sablons, où il allait passer en revue ses célèbres uhlans.

C'était une fête pour Paris et pour Versailles. Mme de la Popelinière comprit que, pour cette fête, il y aurait une reine. Elle accueillit avec une joie mal déguisée la proposition du beau Maurice. Née pour le théâtre, elle

n'avait pas perdu le goût des ovations. Elle pria le maréchal de l'attendre ; elle appela toutes ses femmes et se fit habiller en toute diligence, sans pourtant compromettre la fraîcheur, l'harmonie et l'effet de ses ajustements.

« Madame, lui dit le maréchal, qui, selon la bonne coutume du temps, avait assisté à ce travail de fée, l'Amour lui-même vous eût habillée avec moins d'art et de goût. Il est vrai, ajouta-t-il avec son air vainqueur, que l'Amour n'a pas l'habitude d'habiller les femmes. »

On monta en carrosse, on arriva dans la plaine des Sablons avec beaucoup de fracas, escorté par tout ce que l'armée française comptait d'officiers illustres par leur blason, sinon par leur bravoure.

Le maréchal de Richelieu était absent pour le service du roi. Mme de la Popelinière se consola dans toutes les distractions orgueilleuses de cette revue. Elle aimait Richelieu, mais elle n'en était encore qu'à la période de l'amour heureux, cet amour qui sourit et s'enivre, qui ne descend pas en lui-même pour faire jaillir la source des larmes. Elle devait payer cher ces sourires et ces ivresses de l'aube amoureuse. Mais, en attendant, elle se laissait aller nonchalamment à la vie dans le triomphe de sa beauté.

Or, pendant qu'elle était à cette revue des uhlans, le célèbre Vaucanson, appelé à son hôtel par un billet du fermier général, allait, avec l'imprévoyance du génie, abattre la première pierre de ses châteaux en Espagne.

Quand M. de la Popelinière vit entrer Vaucanson, il lui prit la main et le conduisit en silence dans le trop célèbre petit salon de Mme de la Popelinière.

« Mon ami, lui dit-il avec onction, un homme pénètre ici le jour et la nuit ; j'ai mis des sentinelles aux portes et aux fenêtres ; dites-moi s'il est possible d'entrer ailleurs. »

Vaucanson, sans répondre, fit trois ou quatre tours sur lui-même. Il commença par décrocher un portrait de Dancourt, portrait à mi-corps, peint par Largillière, encadré avec beaucoup de luxe.

« Non, non, dit-il en secouant la tête, il n'y a pas de porte par là. »

Il se tourna vers la cheminée.

« Pourquoi n'y a-t-il ni bois ni chenets dans l'âtre?

— C'est cela, dit M. de la Popelinière en trépignant de joie; on passe par la cheminée. »

Vaucanson s'agenouilla et avança la tête sous le manteau de marbre sculpté.

« C'est impossible, il n'y a qu'un ramoneur de dix ans qui puisse passer par là. »

Tout en disant ces mots, il frappa du doigt contre la plaque.

Marmontel survint alors. Comme il a raconté (*Mémoires d'un père pour servir à l'instruction de ses enfants*) cette catastrophe, laissons-le parler lui-même :

« Vaucanson s'aperçut que la plaque était montée à charnières, et si parfaitement unie au revêtement des côtés, que la jointure en était presque imperceptible.

« Ah! monsieur, » s'écria-t-il en se tournant vers La Popelinière, « le bel ouvrage que je vois là! l'excellent « ouvrier que celui qui l'a fait! Cette plaque est mobile, « elle s'ouvre; mais la charnière est d'une délicatesse! « Non, il n'y a pas de tabatière mieux travaillée.

« — Quoi! monsieur! dit la Popelinière en pâlissant, « vous êtes sûr que cette plaque s'ouvre?

« — Vraiment, j'en suis sûr. Je le vois bien, dit Vau- « canson, ravi d'admiration et d'aise; rien n'est plus « merveilleux.

« — Et que me fait votre merveille? il s'agit bien « d'admirer!

« — Ah ! monsieur, de tels ouvriers sont fort rares ; « je n'en ai pas un qui....

« — Laissons là vos ouvriers ; qu'on m'en appelle un « qui fasse sauter cette plaque.

« — Quel dommage, dit Vaucanson, de briser un chef-« d'œuvre aussi parfait que celui-là ! »

Une demi-heure après, le commissaire du quartier constata, par un procès-verbal, la découverte de *cet escalier dérobé.* M. de la Popelinière écouta bravement la lecture du procès-verbal.

« Monsieur le commissaire, vous avez oublié de constater ma disgrâce, car il y a six mois que M. de Richelieu passe par là. »

Le commissaire constata la disgrâce de M. le fermier général.

« Et moi, dit Marmontel en essuyant une larme (il devait bien cela à son hôte), et moi je vous consolerai, je vous rendrai le bon office qu'Horace attribuait aux Muses : *Vos lene consilium et datis, et dato gaudetis almæ.* »

V

Si nous retournons à la revue des uhlans, nous retrouvons Mme de la Popelinière indolemment couchée dans son carrosse, écoutant avec distraction les galanteries du maréchal de Lowendal, troisième maréchal de France qu'elle traînait à son char, pour parler le style du temps.

Tout à coup elle vit s'arrêter un certain personnage fort laid, dont la vue seule avait depuis longtemps le privilége de l'émouvoir beaucoup : c'était Guimond, un aide de camp du duc de Richelieu. « Madame, madame, dit-il à Mme de la Popelinière, d'un

air mystérieux, un grand malheur est arrivé. Votre mari a découvert, avec ce coquin de Vaucanson, le secret de vos entrevues avec mon maître. »

Mme de la Popelinière ressentit au cœur un coup violent; elle garda sur sa figure tout le charme du sourire et de la quiétude. « Monsieur le maréchal, dit-elle à Lowendal, comme vous seriez galant si vous vouliez m'accompagner tout à l'heure chez moi ! — Comment, madame ! ne vous accompagnerais-je pas au bout du monde ? »

Quand Mme de la Popelinière se présenta devant son hôtel, le concierge lui cria, sans ouvrir la porte, qu'il avait un ordre formel de ne point laisser entrer Mme de la Popelinière. Le maréchal de Lowendal eut beau crier haut et menacer de la corde, la porte fut inébranlable, comme les Prussiens à Rosbach.

Mme de la Popelinière s'en alla, mais revint bientôt à la charge, cette fois, avec le maréchal de Saxe. Le concierge, entr'ouvrant la porte, déclara qu'il lui était défendu....

« Eh ! ne me connaissez-vous pas ? lui dit le maréchal ; apprenez que pour moi il n'y a pas de portes fermées. Entrez, madame. »

Le portier trembla sur ses gonds et recula de trois pas. M. de la Popelinière vint au-devant du maréchal.

« Eh bien! mon ami, mon cher la Popelinière, un esclandre, des scènes, un spectacle pour le public ! Allons donc! est-ce que vous n'êtes pas un homme d'esprit ? A la guerre comme à la guerre. D'ailleurs, est-ce que vous croyez à toutes ces folies ? La vertu tombe dans des embûches, mais c'est toujours la vertu. Si vous aviez épousé une femme sans figure et sans esprit, vous n'auriez pas à subir les fables de la canaille. Adieu, mon ami, je vous réponds du cœur de votre femme.

— Maréchal, ne vous moquez ni de moi ni de ma femme ; il y a six mois que M. de Richelieu passe par la cheminée.

— Maréchal pour maréchal, j'aimerais mieux que ce fût moi : mais, après tout, silence, il n'y a pas de quoi s'en vanter ; j'en connais plus d'un qui aime mieux savoir cela tout seul que de l'apprendre à tout le monde. Du reste, je suis attendu à Versailles : je vous laisse et vous recommande la paix. »

Dès que le maréchal de Saxe se fut éloigné, Mme de la Popelinière tomba sur une bergère et se cacha la tête dans les mains : c'était le vaincu devant l'ennemi victorieux. Triste victoire ! Elle espérait que l'ennemi serait généreux : il ne le fut point. « Madame, lui dit-il, comme s'il lui eût parlé du haut de son honneur et de sa fortune, vous n'êtes pas chez vous ici ; allez-vous-en au plus tôt. Emportez, si vous voulez, le portrait de votre grand-père et de sa fille. S'il ne vous arrive pas de mourir de honte, je vous accorderai une pension alimentaire. »

Mme de la Popelinière, à ces derniers mots, se leva indignée ; elle jeta un regard de mépris et de douleur sur cet homme de qui on disait : *Qu'il aille cuver son or*. « Adieu donc, dit-elle avec la triste volupté que ressentent ceux qui s'abandonnent pour la première fois à leur mauvaise destinée, adieu, monsieur ; ne me faites plus l'injure de penser à moi. »

Elle partit et ne revint pas.

Quand son joli pied, délicatement chaussé de satin, se trouva sur le pavé de la rue, elle sentit douloureusement les réalités de la vie. Où aller ? elle ne le savait : sa mère était morte, sa mère, dont elle n'avait pas eu le temps, dans les folles joies du monde, de pleurer la mémoire.

La pauvre femme, qui avait une cour le matin, n'avait pas un lit pour reposer, le soir, son front meurtri. Le maréchal de Richelieu était parti pour Toulouse ; il eût été là, d'ailleurs, qu'elle n'eût pas osé lui demander un toit, et surtout de l'argent. Elle avait bien voulu traiter avec lui de puissance à puissance ; mais maintenant qu'elle venait d'être précipitée au bas du trône, elle ne consentirait pas à s'humilier devant lui.

Comme elle était arrêtée au coin du Palais-Royal, incertaine du chemin, toute à son malheur et à son amour, elle s'aperçut qu'elle était presque entourée de curieux qui murmuraient son nom et se racontaient son aventure. La valetaille de l'hôtel s'était bruyamment réjouie de l'histoire de la cheminée tournante : c'était une nouvelle à la main, trop scandaleuse pour ne pas affriander Paris. Mme de la Popelinière comprit alors combien l'abîme était profond.

Elle alla droit devant elle. Tout à coup elle se souvint d'un petit appartement de la rue Ventadour, qu'elle avait conservé depuis la mort de sa mère pour y garder pieusement les meubles de la célèbre Mimi Dancourt, ne voulant pas qu'ils fussent vendus à l'encan, les trouvant trop surannés pour les transporter à l'hôtel de la Popelinière. C'était une planche de salut dans son naufrage. Elle prit la clef chez le concierge, monta rapidement l'escalier, et ouvrit la porte avec un battement de cœur. Il lui sembla qu'elle entrait dans la tombe : l'appartement était sombre et silencieux ; on y respirait comme un parfum de sépulcre. Jusque-là elle avait retenu ses larmes ; dès qu'elle eut refermé la porte, ses sanglots retentirent dans toutes les pièces.

Ce n'était point sa mère, c'était elle-même qu'elle pleurait.

Étrange fantaisie de la destinée ! il arrive le plus

souvent qu'une galante aventure, loin de nuire à l'héroïne, la met en relief et lui donne plus d'accent. Quelquefois l'aventure galante est un marchepied tout de marbre et d'or; cette fois ce fut un tombeau. Tous les rieurs furent contre Mme de la Popelinière, tous les journalistes lui furent cruels. On profana sans pitié le roman de sa vie. On colporta à Paris, en France, en Europe, au Nouveau-Monde, cette histoire de la cheminée tournante. On la traduisit en caricature, on la rima en complainte sur l'air du Juif-Errant, on l'étala au théâtre de la Foire. Mme de la Popelinière n'osa plus se montrer, elle fut réduite à la prison perpétuelle. Si pourtant le maréchal de Richelieu s'était contenté de passer par la fenêtre, au lieu de passer par la cheminée, tout ce vacarme ne fût pas arrivé. Danger des innovations!

VI

Depuis près de six semaines, Mme de la Popelinière vivait du produit d'une robe des Indes et d'un bonnet de dentelle que sa femme de chambre avait été vendre au Temple. M. de la Popelinière disait à tout le monde qu'il faisait à sa femme une pension de vingt mille livres; mais, en réalité, il ne lui avait encore envoyé que son clavecin, ses livres, ses habillements, ses parures et sa femme de chambre. Pour lui, il se consolait de toutes ses forces. Pour mieux fêter son veuvage, il avait appelé chez lui l'Opéra tout entier, Rameau en tête, qui ne le quittait plus. Parmi ses autres commensaux, on distinguait toujours Fontenelle, Vanloo, La Tour, Gentil-Bernard, Montcrif, Marivaux, Crébillon; mais les maréchaux de France ne venaient plus chez lui. Marmontel continuait à lui appliquer des vers d'Horace

et à lui lire des tragédies. Le fermier général n'entendait pas le latin, mais ne comprenait pas un mot aux alexandrins de son poëte ordinaire. Vaucanson était assidu, et demandait toujours à son arrivée, distrait qu'il était par ses mécaniques, si Mme de la Popelinière était en bonne santé et si elle tarderait beaucoup à paraître.

Quand le maréchal de Richelieu revint à Paris, il savait que le secret était découvert. Il parvint à savoir la retraite de Mme de la Popelinière ; il se présenta à sa porte. Elle vint lui ouvrir et tomba évanouie à ses pieds. Ce fut à peine s'il la reconnut, tant le chagrin l'avait flétrie et ravagée. « Voyons, madame, lui dit-il quand elle rouvrit les yeux, pourquoi toutes ces douleurs à la première bourrasque ? »

Il l'avait portée dans un fauteuil ; il s'était mis à genoux devant elle et lui baisait tendrement les mains.

« Ah ! maréchal, murmura-t-elle d'une voix pleine de larmes, tout est fini ; la France entière s'amuse de moi : je ne l'ai que trop vu en lisant les gazettes.

— Que vous êtes faible de vous affliger des propos de tous ces coquins-là ! Voulez-vous entendre un bon conseil ? » Elle secoua la tête en essayant de sourire. « Revêtez vos plus beaux atours, faites-vous belle jusqu'à l'impertinence, montez en carrosse, allez à l'Opéra et levez bravement le masque. En voyant vos beaux yeux, les faiseurs de quolibets s'écrieront tous : *Cet imbécile de la Popelinière !* Voyez-vous, madame, quand on est belle, si on veut avoir raison, il faut se montrer.

— Jamais, dit-elle en rougissant à la seule pensée de paraître en public. D'ailleurs, pensa-t-elle en baissant la tête, où sont mes laquais ? où est mon carrosse ? »

Le maréchal de Richelieu n'avait pas coutume de

prier longtemps ni Dieu ni les femmes. Quand il vit que Mme de la Popelinière était bien décidée à vivre en exil, il ne la tourmenta plus. Pendant son séjour à Paris, il vint la voir presque tous les jours; mais il sentit bientôt que son amour pour elle n'était qu'un feu de joie. Cet homme ne pouvait s'habituer aux larmes. Il avait d'ailleurs fort à faire. L'histoire de la cheminée tournante ne lui avait pas été si fatale qu'à Mme de la Popelinière; c'était pour lui une victoire de plus, une victoire qui devait lui soumettre plus d'un cœur jusque-là rebelle. Il fut accueilli partout comme un héros; on faillit l'étouffer sous les lauriers, ou plutôt sous les myrtes.

Avant de retourner à Toulouse, il vint passer toute une soirée avec Mme de la Popelinière. Il joua assez bien la passion pour tromper cette pauvre femme et lui faire croire qu'elle n'était pas seule encore. En la quittant il lui recommanda les distractions, disant qu'à son retour il voulait la trouver belle et riante.

Pour lui complaire, Mme de la Popelinière hasarda un pied craintif chez quelques amies de sa mère, entre autres Mme de Souvré, où elle retrouva des peintres et des gens de lettres qu'elle avait connus à l'hôtel de la Popelinière. Ce fut vers ce temps-là qu'elle écrivait cette lettre si tendrement passionnée, cette lettre trouvée en nombreuse compagnie dans les archives de la famille de Richelieu. Nous la publions sans y changer un mot, avec ses incorrections charmantes, qui témoignent que c'était le cœur qui parlait, et non l'esprit.

« 22 janvier.

« Mon cœur, votre courrier n'est point reparty je m'en « doubtois bien quelle betise qu'un ayde de camp arrivé « le 19 reparte le 20. Mais il faut leur obéir puisque je

« ne puis leur commander. Je suis honteuse de la lettre « que je vous ay escrite hier. L'excès du sentiment est « selon moy le commencement de le déraison et de la « stupidité et à moins d'estre au même degré et de lire « ces choses là avec autant d'amour qu'on en a ressenty « en les escrivant elles sont plus capables de refroidir « que d'échauffer. Ce pourroit il, mon cœur, que mes « lettres vous fissent cet effet là, tout passe dans ma teste « rapidement j'en conviens et je vous l'ai fait remarquer « mil fois mais il n'y reste que ce qui peut m'affliger. Je « suis née timide, l'expérience m'a rendue deffiante je vois « tout à mon désavantage je crains que mes lettres volu-« mineuses ne vous ayent ennuyé. Vous me dites quelles « font votre bonheur mais cela est si faible si peu répetté, « vous ne répondés qu'à des articles dont je ne me soucie « guères et que je vous ay plutôt mandé pour avoir une « coupure à faire que parceque je les croyois. Tel est « celui de Mme de Souvré et de mes lettres. C'est mon « seul plaisir de vous escrire de penser que vous me lirés « que je seroy dans vos mains que je vous occupe de moy « forcement pendant une heure sauf les distractions « mais enfin vous me lisés, cela seul me feroit copier la « Gazette si je ne pouvais vous escrire autre chose et « l'extreme confiance que j'ay en vous me fait vous « escrire jusqu'à des bestises que je sens fort bien car « je vous présente tout ce qui se passe dans ma teste avec « le mesme désordre que la nature y a mis et plus en-« core car je ne veux rien oublier et j'étrangle tout. Je « n'ay aucune suitte pour cette raison ainsi mon cœur « que mes nouvelles mes craintes mesmes ne vous fassent « aucune impression que comme des resveries de mon « imagination mais pour mes sentiments pour vous de « quelque façon que je les exprime adjouttés y tout ce que « vous pouvés inventer faites tous vos efforts pour vous les

« bien peindre vous n'en trouverés jamais autant que j'en « ay. Je vous aime mon cœur à la foli il n'y a rien que je « n'entreprisse pour vous le prouver et en mériter autant « de vous mais c'est une balance à ce qu'il me semble « qui n'est jamais égalle et je crois que plus mon costé se « charge, plus le vostre s'allège l'inquiétude est une pro- « priété de l'amour mais ce que je sens pour vous est plus « que de l'amour. J'ai eschauffé ma teste à vous faire pitié. « Je crois que ma solitude et la privation totale de dissi- « pation fisiquement y a beaucoup contribué. Il y a des « moments ou je souhaitterois et consentirois de vous « voir un instant de vous serrer dans mes bras et de mourir. « La réflexion me dit que cela arrivera sans qu'il m'en « couste autant. Puis mes désirs s'augmentent mon impa- « tience et les obstacles qui peuvent s'y rencontrer se pré- « sentent à mon esprit avec tant de vraisemblance que j'en « tombe dans l'accablement le plus agonisant. Mais mon « cœur songez donc qu'il faut que je passe encore un an « sans vous que tout ce qui s'est escoulé est compté pour « rien, que mesme je n'ay aucune certitude qu'un an soit « la fin de mes peines, et tout ce qui peut arriver d'icy là. « Et je vous désire avec une violence que si je devois vous « voir ce soir cela me paroîtroit un siècle fussiez-vous de « l'autre costé de la bergère. Mon cœur vous m'avez « rendue bien malheureuse. Je ne puis envisager dans l'a- « venir de dédommagement assés fort pour tous les maux « que j'éprouve, il y en auroit un et ce seroit de jouir de « vous librement à ma fantaisie le reste de mes jours mais « cela n'arrivera jamais. Il n'est pas possible de penser « qu'une baguette ne soit pas plutost usée qu'une barre « de fer. Et vous et moy sommes encore plus fresles. Ah « mon cher cœur tu me fais froidement des projets de « campagne pour plus d'un an, comment voulés vous que « je sois contente. J'en mourrai, car ma vie est avec vous. »

A cette lettre si tendre, le maréchal de Richelieu ne répondit pas. Ce qu'il recevait alors de lettres galantes effrayerait aujourd'hui tous les lions du boulevard de Gand. Il n'y répondait que de vive voix, n'accordant même pas un souvenir aux pauvres délaissées qu'il ne rencontrait plus. Il se passa plus de deux ans avant que Mme de la Popelinière eût de ses nouvelles.

Un matin qu'il se trouvait près de la rue Ventadour: « Ah! mon Dieu! dit-il, je l'avais oubliée. » Il monta chez Mme de la Popelinière; cette fois, ce fut un prêtre qui vint lui ouvrir la porte. « Qu'est-ce que cela veut dire? où est Mme de la Popelinière? »

Ce prêtre le conduisit silencieusement dans la chambre à coucher. Celle qu'il avait quittée fraîche encore, celle qu'il avait presque consolée, il la retrouva dans le délire de la mort.

La femme de chambre pleurait, immobile et muette, au pied du lit. Le médecin venait de sortir et lui avait dit que sa maîtrese n'avait plus que peu d'heures à vivre.

« Ah! monsieur le maréchal, dit cette fille en sanglotant, c'est vous qui l'avez tuée. Nous vivions dans une misère absolue, vendant nos hardes pour aller jusqu'au lendemain; mais si vous aviez répondu à ses lettres, elle n'en serait pas là. Et encore si vous saviez comme elle a souffert!

— Quelle agonie et quel martyre! dit le prêtre d'une voix émue; heureusement depuis hier le délire l'a prise, elle n'assiste plus à son supplice. »

Le maréchal de Richelieu prit tristement la main de la mourante, et demeura silencieusement appuyé au-dessus du lit. « Tant de beauté, dit-il tout à coup, tant de fraîcheur et tant d'éclat.... Madame, madame, ne m'entendez-vous pas? »

A la voix de son amant, Mme de la Popelinière se sou-

leva et pencha la tête comme si elle fût saisie d'un vague souvenir. « Écoutez, dit-elle, c'est une lettre de ma mère. » Elle reprit d'une main défaillante une lettre ouverte sur le lit et lut à haute voix ce passage où Mimi Dancourt racontait la mort de son père :

« Il entra dans la chapelle du château où brûlaient nuit « et jour deux lampes de terre; ce qui frappait la vue en « entrant, c'était un tombeau en pierre déposé sous un « Christ d'ivoire. Toutes les nuits en expiation il venait « s'y coucher une heure, lui qui s'était couché tant de fois « et si lestement dans des lits d'un accès plus difficile. « Une fois couché, le pauvre homme marmottait avec ex-« tase des cantiques; j'ai surtout retenu ces paroles : *Les « passions m'ont environné de toutes parts comme les abeilles, « elles m'ont envahi comme un feu qui brûle dans les « épines*. Quand il sortait du tombeau, il secouait ses « épaules comme s'il y sentît les mains glacées de la « mort. »

Mme de la Popelinière s'interrompit et s'écria : « Jai peur. » Elle tendit les bras.

« Ouvrez mon tombeau, M. de Richelieu m'attend. Écoutez, il a donné le signal contre la plaque de la cheminée. Où suis-je? c'est le maréchal de Saxe qui passe la revue de ses hulans. Ah! Vanloo, quel joli portrait! Maintenant que je suis morte, envoyez-le à M. de Richelieu. Et votre pastel, La Tour, que va-t-on en faire?

— Ah! madame, dit le maréchal, en pressant la main de la mourante, pardonnez-moi votre mort.

— Qui est-ce qui me parle? Je ne veux rien entendre. Il serait là que je ne l'écouterais pas. C'est fini. Comme disait mon grand père : Comme on fait son lit on se couche. »

Mme de la Popelinière retomba sur l'oreiller, épuisée par une dernière secousse de la mort. Elle s'assoupit et ne

se réveilla plus qu'au delà du tombeau. En vain le maréchal lui parla de sa voix la plus tendre, elle ne dit plus un mot. Elle mourut dans la nuit, ne laissant pas, dit Collé, de quoi se faire enterrer. On lui fit, à Saint-Roch, d'humbles funérailles où nul ne vint pour la pleurer. Elle n'eut pas même une épitaphe de Marmontel.

En apprenant sa mort, M. de la Popelinière sentit qu'il l'avait aimée ; il n'avait pas voulu la revoir, malgré les instances de M. de Machout et de M. d'Argenson, car tout le monde avait fini par s'attendrir sur l'abandon de cette belle femme ; il se trouva un peu cruel, et, comme il avait de la littérature, il déclama le vers de Malherbe tout en cuvant son or : *Elle était de ce monde....*

Quand M. de Richelieu mourut, on trouva chez lui le pastel de La Tour. « Vous avez été amoureux de toutes les femmes, mais vous n'avez jamais aimé, » lui dit un jour l'abbé Soulavie.

Le maréchal de Richelieu prit la main de l'abbé Soulavie et le conduisit devant le portrait de Mme de la Popelinière. « Monsieur l'abbé, celle que vous voyez là, je l'ai aimée ; mais je ne l'ai aimée qu'après sa mort. »

IX

LES POËTES

DE

MADAME DE POMPADOUR.

Gentil-Bernard et le cardinal de Bernis.

I

La fortune s'est amusée, il y a un peu plus d'un siècle, à conduire par la main deux poëtes aimables qui s'étaient mis en route un beau matin, sans argent, à l'aventure et à la grâce de Dieu. C'étaient Bernard et Bernis.

Bernard était fils d'un pauvre sculpteur de province. Voltaire l'avait, suivant sa coutume, baptisé à sa guise; il écrivait à Bernard pour un souper chez Mme Duchâtelet :

Au nom du Pinde et de Cythère,
Gentil-Bernard est averti
Que l'Art d'Aimer doit samedi
Venir souper chez l'Art de Plaire.

Bernard est né à Grenoble en même temps que Louis XV. « C'est étrange, disait plus tard Mme de Pompadour, qu'il me soit né dans la même saison deux amoureux de qualité : un roi et un poëte. » L'amour et la poésie surprirent Bernard tout au matin de la vie.

Au sortir du collége, il alla passer quelque temps à la campagne d'un oncle ; là, il trouva Claudine au gré de son cœur. C'était une jolie paysanne

> Dont les cheveux, bouclés à l'aventure,
> Flottaient au vent sous un chapeau de fleurs.

C'était la cousine et la servante du curé de la paroisse ; s'il faut en croire Bernard, elle se passa du saint homme comme du notaire, à l'heure des amours. Après avoir aimé Claudine et rimé en son honneur quelques stances licencieuses, Bernard partit pour Paris, le pays de ses aspirations, où il fallut s'enfumer dans le grimoire d'un procureur. Le marquis de Pezay, ayant des affaires en cette étude, s'émerveilla de la belle humeur de Bernard. C'était alors un beau garçon, d'une stature magnifique, demi-souriant, demi-rêveur, « la coqueluche des sémillantes fillettes. » Grâce au marquis de Pezay (le soldat et non le poëte), il fit un pas rapide dans le monde, il mordit à belles dents aux vertus les plus revêches. Mais, au beau milieu de ses succès, il partit pour les guerres d'Italie avec Pezay, sous les ordres du maréchal de Coigny, dont il devint le secrétaire. Il se battit en soldat, mais il chanta mal ses combats. Au retour de cette campagne, il fut accueilli par Mme Lenormand d'Étioles, en qualité de bel esprit, disait-elle. Pour lui, il prenait une autre qualité dans la maison. C'est là qu'il rencontra Bernis.

Quand Bernis et Bernard se rencontrèrent, suivant l'expression du cardinal, « à la porte de ce cœur rebelle qui devait régner sur le monde, » ils avaient déjà tous deux un caractère rigoureusement dessiné. Bernis était dévoré d'orgueil et d'ambition ; Bernard, qui ne devint pas cardinal, était pourtant le plus sage : il savait que la gloire ne se donne pas pour rien ; il se contentait des amourettes, des petites chansons et des petits soupers ; le

tout à huis clos. Ils suivirent tous deux leur chemin sans détour et sans entrave ; l'un avec une joyeuse insoucianse, l'autre avec une ardeur aveugle, tous deux se retrouvant çà et là, à propos d'une rime ou d'une femme, avec Euterpe ou avec Mme de Pompadour. « Eh bien, où en sommes-nous, monsieur l'abbé ? — Sur ma foi, j'arrive à l'Académie. » Un peu plus tard : « Me voilà ambassadeur. » Peu de temps après : « Me voilà ministre. » Enfin, sur la dernière question de son ami, il répondait : « Hélas ! il n'y a plus rien à faire, ils m'ont nommé cardinal. Mais vous, Bernard ? — Toujours Gentil-Bernard, comme dit Voltaire. — Et comme disent les femmes. Ah ! bienheureux poëte ! Voulez-vous être de l'Académie ? — Pour quoi faire ? »

Bernard ne se démentit pas un seul instant ; il fut jusqu'au bout l'Anacréon francais, s'épanouissant au bruit des verres et des chansons, recherchant l'odorante fumée du vin de Champagne, mais jamais celle de la gloire. Il faisait des vers pour servir ses amours, mais il avait en horreur les imprimeurs et les libraires ; il ne consentit jamais à faire un petit volume de ses petits vers. Trouverait-on de nos jours un poëte d'autant d'esprit ? Cependant, plus que jamais il serait temps de comprendre que Dieu a donné la poésie à la plupart des poëtes, comme la rosée aux fleurs. Soyez donc le poëte de vous-même, le poëte de votre amour, de votre misère et de votre grandeur ; chantez pour votre cœur, mais chantez pour vous : nul ne se plaindra de la chanson. A quoi bon dévoiler aux autres les mystères de votre âme ? un peu de pudeur, s'il vous plaît. N'allez pas ainsi offrir à tout venant cette âme en grand déshabillé ; n'allez pas ainsi profaner votre amour le plus pur, celui qui se cache dans les forêts vierges du souvenir.

Bernard refusa toutes les faveurs qui mettent l'orgueil

en jeu. Il ne voulut pas être de l'Académie ; comme Rameau, il refusa des lettres de noblesse. « Voyons, que puis-je donc faire pour vous, mon cher poëte? » lui dit Mme de Pompadour à son arrivée au pouvoir. Bernard se contenta de baiser la main de la marquise. « Allez, vous n'êtes qu'un sot ; vous ne serez jamais rien de bon. » Mme de Pompadour s'arrangeait mieux de l'ambition de Bernis, qui, par là, flattait si bien son penchant. « A la bonne heure, celui-là ne restera pas en chemin ; il n'en est pas, comme vous, à regretter sa Claudine. Quelle fantaisie vous a donc pris d'aimer cette paysanne? — L'amour est le dieu des contrastes et des extravagances, madame la marquise : quand on commence par une bergère, on finit par une reine ; j'ai débuté par Claudine, ne suis-je pas allé jusqu'à.... — La Bastille ! » s'écria Mme de Pompadour avec un sourire de mauvais augure. Bernard se mordit les lèvres et sortit avec cette leçon. Il comprit bien qu'en amour, jouer avec l'esprit, c'est jouer avec le feu. Déjà c'était un amant silencieux sur ses bonnes fortunes, savourant à loisir dans son cœur toutes les ivresses de la vie. Mais depuis ce jour, son cœur fut un abîme de ténèbres ; hormis Claudine, il n'afficha pas une seule maîtresse.

Bernard resta dix ans attaché à la maison de Coigny. La fortune du poëte s'arrondit un peu par le testament du maréchal ; de jour en jour elle s'arrondit encore. Bernard, tout en se débattant contre les faveurs de la fortune, mourut avec cinquante mille livres de rentes. C'était peu de chose en face de son ami le cardinal, qui eut pendant ses belles années un demi-million de revenu.

Quand Bernard fut nommé secrétaire général des dragons, vers 1740, Voltaire, qui recherchait toutes les amitiés littéraires avec des petites lettres et des petits vers, lui écrivit : « Le secrétaire de l'amour est donc le secrétaire des dragons ! Notre destinée, mon cher ami, est

plus agréable que celle d'Ovide ; aussi votre *Art d'aimer* me paraît au-dessus du sien. Vous dites que la fortune de M. de Coigny (le petit-fils du maréchal) a des ailes ; voilà donc tous les dieux ailés qui se mettent à vous favoriser. Mais si sa fortune a des ailes, la vôtre a des yeux : on ne l'appellera plus aveugle, puisqu'elle prend tant de soin de vous. Souvenez-vous de moi au milieu de vos lauriers et de vos myrtes. » Déjà Bernard était nommé l'Ovide français pour son *Art d'aimer* et pour quelques charmantes poésies, comme l'*Épître à Claudine.* Alors on raffolait de tout ; on raffola de Bernard. Cette *Épître à Claudine*, toutes les femmes l'avaient apprise de la bouche de Bernard. « Ah ! poëte, lui dit un jour Mme de Forbin, je sais votre épître par cœur ; mais que puis-je faire pour que votre cœur l'oublie ? » Ainsi on était jaloux de Claudine, et on n'était pas jaloux de Céliante, de Zélie ou de toute autre rivale célèbre. Cette *Épître à Claudine*, qui commence comme un conte de La Fontaine, tourne peu à peu à l'élégie. Le poëte, après avoir écouté les souvenirs les plus gais et les plus profanes de l'amour, finit par s'abandonner à l'inspiration du cœur. Comme cette épître est la meilleure page de l'histoire de Bernard, j'en détache quelques vers, non pas au hasard :

Pour être née en de stériles champs,
Est-elle moins la fille de l'Aurore ?
La fleur des prés est celle que j'adore.
C'est là, Claudine, au plus beau de mes jours,
Que je te vis : j'y vis tous les Amours.

Ici le poëte raconte, dans le goût du temps, comment ils ont enivré le bon curé pour s'enivrer plus à leur aise à la coupe profane :

Que de serments ! que de baisers de feu !
Pour les compter, ils nous coûtaient trop peu.

Enfin le poëte va dire adieu à Claudine; le cœur, étouffé dans le plaisir, s'anime à un pur rayon d'amour :

Toi que je laisse oisive et solitaire
Dans ce vallon, tu verras tous les jours
Ces bois, ces eaux, ces fleurs, cette fougère,
Tous ces témoins de nos fraîches amours;
Claudine, hélas! m'aimeras-tu toujours?

N'y a-t-il pas là ce premier voile de mélancolie que nous avons trop mouillé de larmes? Avec ces cinq vers, aujourd'hui on en ferait cinquante. Nous y gagnerions peut-être quelques rayons de soleil couchant, un coin de ciel, une étoile mélancolique; Bernard est trop bien sur la terre pour songer à tout cela, son regard ne recherche le ciel que dans les yeux de sa maîtresse.

Les premiers vers de l'*Art d'aimer* tracent aussi à grands traits la vie de Gentil-Bernard. Il est bien entendu que, pour savoir l'histoire d'un poëte, il faut lire et relire ses vers plutôt que sa biographie, qui ne raconte que les dehors de la vie. Dans ses vers, le poëte se laisse çà et là surprendre par la vérité; il se confesse à son insu; il éparpille sans y penser tous les trésors du souvenir, comme le peintre qui, dans ses tableaux, se surprend à donner à sainte Cécile ou à Jeanne d'Arc les yeux ou la bouche de sa maîtresse. Voici donc les premiers vers de l'*Art d'aimer :*

J'ai vu Coigny, Bellone et la Victoire!
Ma faible voix n'a pu chanter la gloire.
J'ai vu la cour, j'ai passé mon printemps,
Muet, aux pieds des idoles du temps.
J'ai vu Bacchus sans peindre son délire;
Des doctes sœurs j'ai négligé la lyre;
J'ai vu Daphné : je vais chanter l'Amour!

Pour savoir comment Gentil-Bernard entend l'amour,

il faut lire tout son poëme. Cet *Art d'aimer* est plutôt l'art de ne pas aimer, ou encore l'art de ne plus aimer. L'Olympe et Cythère, Vénus et ses nymphes, tout l'attirail mythologique est là qui s'agite pour la dernière fois. Par malheur pour l'amour, le plus apparent symbole du poëme est la ceinture de Vénus. Gentil-Bernard, qui n'est guère chrétien, ne voit pas l'amour ailleurs. Mais à quoi bon l'*Art d'aimer*, comme s'il y avait une école d'amour? L'amour est une pure rosée, qui descend du ciel dans notre cœur quand il plaît à Dieu ; l'amour est donc une surprise, une divination, une science soudaine. Une femme en dit plus avec un regard ou avec un sourire que tous les Ovide et les Gentil-Bernard du monde.

Mme de Pompadour, qui avait, en dépit d'elle-même, un penchant secret pour Bernard, parvint à l'exiler un peu de Paris. Elle le nomma bibliothécaire du château de Choisy, où elle lui fit bâtir une charmante maisonnette, nommée par les poëtes du temps le Parnasse de l'Anacréon français. Bernard, qui n'était jamais seul dans l'exil, se résigna de bon cœur. Louis XV n'allait guère dans cette bibliothèque, ni Bernard non plus. « Qu'irais-je faire de bon parmi tous ces morts ? » disait-il gaiement à ses amis. Un jour il écrivait à Voltaire : « Faites donc passer au pauvre fossoyeur de Choisy votre beau poëme avec les images ; je tiens une fosse toute ouverte : au moins ces morts-là reviennent comme les esprits. »

Louis XV aimait Bernard par boutades ; il l'accueillait toujours avec bonne grâce ; il voulait bien entendre ses vers ; mais Bernard n'aimait pas Louis XV de si près ; il savait, s'il en faut croire une lettre de Bertin, que le roi daignait être jaloux du poëte, à propos d'amour, bien entendu. Mme de Pompadour allait quelquefois oublier, à côté de Bernard, le roi, les jésuites et le parlement. Dans le *Voyage en Bourgogne*, Bertin, passant devant le châ-

teau de Choisy, rappelle poétiquement les doux passe-temps de Gentil-Bernard :

C'est là qu'entouré des Amours,
Dont il fut l'apôtre fidèle,
Le desservant de la chapelle
Mettait l'Art d'Ovide en chansons,
Et le soir, couronné de lierre
Était payé de ses leçons
Par un baiser de l'écolière.

L'écolière était quelquefois Mme de Pompadour; mais quand celle-là manquait, Gentil-Bernard n'avait pas le temps de s'en plaindre. Et d'ailleurs, comme ses vins étaient dignes de son esprit, les amis venaient à toute heure *gazouiller* avec lui. A Choisy comme à Paris, le bibliothécaire déjeunait, dînait et soupait à fond tous les jours de la vie, ce qui est un prodige pour un poëte.

Quand Bacchus et l'Amour (pardonnez-moi ce retour aux vieilles idoles; mais, à force de secouer la poussière qui les couvre, je m'y laisse prendre malgré moi) donnaient à Gentil-Bernard le temps de respirer, il rappelait les Muses effarouchées; de là nous viennent ces petites odes anacréontiques, ces épîtres galantes, ces fantaisies licencieuses, que le malin poëte n'avait garde de faire imprimer, sachant bien que tout cela s'imprimait dans les cœurs, à l'ombre des paravents.

Toutes ces poésies, à bon droit dites fugitives, sont loin d'être de l'invention de Gentil-Bernard, qui n'était guère qu'un écho aimable des chansons de ses devanciers. Des poëtes sans nombre avaient avant lui passé dans son joli jardin pour y cueillir ces roses profanes. Sans parler des plus anciens et des plus connus, Bernard a encore des airs de ressemblance avec Sannazar, le roi du sonnet et du *canzone*, le charmant poëte profane et sacré; avec Pontanus, le poëte des Grâces; Franchini, qui chan-

tait si peu, mais qui chantait si bien ; Stroza, le doux élégiaque ; Buchanan le vagabond, qui mourut ennuyé de la vie, quoiqu'il eût aimé ; enfin, avec quelques-uns des poëtes français du XVIe siècle.

Dans ce volume de ses œuvres, Gentil-Bernard raconte à peu près toutes les *volageries* de son cœur. Tantôt il chante son hameau :

Rien n'est si beau
Que mon hameau.
Oh ! quelle image !
Quel paysage
Fait pour Watteau !

Tantôt il se lamente d'être à la cour. Il est à peu près le seul poëte du temps qui n'ait pas chanté les lauriers et les vertus du roi ; il chantait l'Amour, qui est le roi des rois. Aussi Louis XV le trouvait-il plus spirituel que tous les autres. Le plus souvent Bernard gazouillait sur les bonnes grâces d'Olympe, l'absence de Thémire, les baisers de Galatée, le Trianon de Cythère, les roses de l'Aurore et d'Églé. Une seule fois, les larmes du divin sentiment passent dans son âme sur toutes ces passions profanes. Bathilde, c'est-à-dire Mme de Longpré, s'était réfugiée dans une abbaye pour pleurer un amant infidèle : c'était Gentil-Bernard. Il lui écrivit une épître charmante, où l'amour descend trop vite des célestes régions, selon sa coutume quand il suit Bernard. Au début, on s'imagine s'élever jusqu'à l'extase des archanges ; « mais, s'écrie le poëte, nous aurons toujours le temps de soupirer là-haut. » Il trouve toutefois dans cette épître des images pleines de grâce et de hardiesse qui semblent détachées du *Cantique des Cantiques :*

Au jardin des roses captives,
Celle dont mon cœur est blessé

Est dans un buisson hérissé
Qui retient ses feuilles plaintives.

Bernard, dans l'âge mûr, s'était épris de la belle poésie de la Bible ; il traduisit Salomon pour les distractions de Mme de Pompadour. Dans ce travail, il fut plus heureux que Voltaire ; il eut l'art de reproduire, avec toute la grâce orientale, les charmantes images du cantique de la volupté ; le souffle brûlant qui passait sur la harpe de Salomon est venu jusqu'à la lyre de Gentil-Bernard. De tout ce livre de poésies orientales, il ne nous est parvenu que deux dialogues, *Éma* et *Aminthe*. Gentil-Bernard comptait beaucoup sur ce livre, si toutefois il a compté sur quelque chose ; mais le poëte avait pour héritière une nièce dévote, qui brûla tout en sacrifice, hormis le testament.

Gentil-Bernard s'éteignit avec sa gloire quelques années avant sa mort. Il s'éveilla fou en juillet 1770, mais il eut le bonheur de ne pas s'en douter. Il vécut ainsi quelques années sous la garde de sa nièce. La cause de cette folie presque raisonnable, tant elle était calme et douce, a fait du bruit dans le monde. Le chevalier de Châtellux a remarqué, que si tous les hommes l'attribuaient à la passion du poëte pour les Olympe et les Corinne, les femmes, au contraire, en accusaient uniquement son culte pour le bon vin. Cette remarque n'est pas à dédaigner, comme dit Grimm. Faut-il plaindre Gentil-Bernard ? Qu'importe après tout cette folie ? Ce demi-sommeil de l'intelligence, c'est la préface de la mort. Il lui revint, à de longs intervalles, des éclairs d'esprit. Ainsi, un soir qu'il voyait représenter son opéra, il demanda à son voisin le nom de la pièce et de l'actrice : « *Castor et Pollux*, et Mlle Arnould. — Ah ! s'écria-t-il, ma gloire et mes amours ! » Une nuit qu'il appelait Claudine, sa nièce lui dit qu'il

rêvait. « Ah ! oui, dit-il, car j'ai vu le bonheur. » Il mourut sans peur et sans reproche, heureux poëte, sans souci de la gloire et sans souci de la mort.

Ne s'est-on pas un peu trop moqué des poëtes galants du XVIIIe siècle ? Les esprits forts de la littérature ondoyante et verdoyante jugent encore par un éclat de rire toute cette troupe de jolis poëtes qui roucoulaient dans les chemins touffus de Paphos et de Cythère, humblement couchés au pied du Parnasse qu'ils se gardaient bien de gravir. Or, aujourd'hui, hormis trois ou quatre poëtes par la grâce du cœur et de l'âme, que viennent nous chanter tous ces Chatterton malades ? Gentil-Bernard chantait les gaietés amoureuses, les cheveux de Daphné, les mains de Thémire, les lèvres de Claudine. Tout cela a passé vite, comme les bouquets cueillis sous le soleil; mais, dites- moi, que chantent tous nos lugubres génies ? Est-ce l'amour, la beauté, la jeunesse ? Ils chantent, c'est-à-dire ils se lamentent sur les amertumes de la vie; ils pleurent leurs illusions envolées; ils gémissent sur les ronces du chemin; enfin, au lieu de chanter l'amour, on peut dire qu'ils chantent la mort. Pas un éclair de gaieté dans cet orage des cœurs, pas un rayon de joie dans ces ténèbres des âmes ! Il y aurait bien çà et là un œil bleu assez joli, si une larme ne venait mouiller la paupière. Mais après tout, cette larme qui voile un œil bleu, c'est la poésie.

Dans ce léger pastel, je vous ai peint Gentil-Bernard, ou à peu près, avec armes et bagages. J'ai négligé bien des détails, un madrigal par-ci, un beau mot par-là; j'aurais dû peut-être vous dire qu'il avait l'inspiration rebelle, et qu'il avait plus tôt cueilli une rose ou un baiser qu'une rime; que, malgré sa stature herculéenne, il s'habillait comme un petit-maître, aimant les fanfreluches par-dessus tout. Enfin, j'ai indiqué le poëte; si vous

l'aimez, vous irez plus loin : ses œuvres sont exposées aux injures des quais. Il y a encore, comme par miracle, une jolie petite édition de Londres, revêtue de maroquin; ne manquez pas celle-là : car celle-là, qui est des plus rares, a passé sans doute par les blanches mains de quelque belle marquise de 1780. N'oubliez pas d'acheter ce petit livre, qui est un des derniers souvenirs de la galanterie française; faites un peu de place dans votre bibliothèque, dans votre cimetière, comme disait Gentil-Bernard, à ce précieux volume, qui garde encore la poussière embaumée des boudoirs. En ouvrant ce gracieux volume, vous respirerez un parfum vieilli de ce pauvre XVIIIe siècle, qui a fini si mal; vous reverrez au frontispice tous les jolis Amours de Cythère aiguisant leurs flèches et leurs regards; vous toucherez avec respect le petit ruban bleu indiquant la page la plus amoureuse; enfin, vous verrez autour de vous voltiger l'ombre de ce sourire si doux qui, pendant cinquante ans, s'est arrêté sur toutes les jolies bouches, ce sourire enchanteur qui s'est envolé pour jamais avec l'âme de la reine Marie-Antoinette.

II

Joachim de Pierres, abbé de Bernis, est né à Saint-Marcel, près de Narbonne. Sa famille, qui était de la plus ancienne noblesse, avait des parentés avec le roi par la maison de Rohan. Comme on n'avait rien à donner à Joachim, on en fit un abbé. Il vint très-jeune à Paris, confiant dans son étoile, souriant à tout venant, afin de ne rencontrer que des sourires. C'était un garçon de belle allure et de bonne façon, l'œil agaçant, la bouche animée, le cœur sur ses gardes, l'esprit sur les lèvres. La nature

l'avait fait à l'image d'Hercule, ni plus ni moins ; ici le style n'était pas l'homme, non plus que chez Gentil-Bernard. Ne vous étonnez pas trop que ce garçon-là, si bien fait de corps et d'esprit, soit devenu au XVIIIe siècle ministre, cardinal, presque roi de France, en admettant la dynastie de Mme de Pompadour.

Il passa un hiver à Saint-Sulpice; mais, comme Boufflers, un peu plus tard, loin de chanter les divins cantiques, il s'avisait de gazouiller sur Thémire ou Climène. Au bout de l'hiver, il demeura à Paris sans argent, mais sans souci, plein de confiance en son étoile. Cette étoile lui apparut pour la première fois sous la forme allègre et souriante d'une marchande de modes. Il y avait dans la rue de la Comédie, côte à côte, deux boutiques attrayantes pour des jeunes gens comme Bernis, qui cherchaient la poésie et l'amour : une boutique de livres et une boutique de modes ! Notre petit abbé passait souvent devant ces boutiques-là ; mais il aima mieux avoir affaire à la marchande qu'au libraire. Celui-ci avait à son service les poésies de Chaulieu, les contes de La Fontaine, les satires de Régnier ; mais celle-là n'avait-elle pas des joues pleines de roses, des yeux éveillés par l'amour, une bouche pleine de perles et de sourires ? Tout cela vaut mieux que le plus beau livre du monde, car tout cela est le sommaire de ce poëme du cœur que Dieu écrit en lettres d'or. Bernis, qui était déjà un garçon d'esprit, n'eut garde d'entrer chez le libraire.

La marchande ne vit pas sans émoi le culte de l'abbé ; elle y prit plaisir. A la douzième œillade, elle sourit ; après avoir souri, elle soupira. Bernis lui écrivit une épître dans le goût du temps : « Ah ! cruelle Chloé, qu'as-tu fait de mon cœur ? » La cruelle Chloé répondit sans bégayer : « Venez demain dans l'après-midi, nous verrons cela ; mais ne me regardez plus à la fenêtre, vous

m'empêchez de voir clair à ce que je fais; voilà pourquoi je ne fais plus rien de bien. »

Ces amours-là durèrent toute une belle saison; c'étaient des amoureux de bonne mine et de bon cœur. Il roucoulait dans l'arrière-boutique, ne confiant au dehors ni ses vers ni sa bonne fortune; mais la marchande était si fière de son poëte, qu'elle l'affichait partout. Un soir elle le conduisit à la comédie, où elle rencontra Mme Lenormand d'Étioles, qu'elle avait l'honneur de coiffer. Le lendemain, elle fut appelée par cette femme déjà célèbre par sa beauté. « Voulez-vous me faire un chapeau, Chloé? Je vous ai vue hier avec un beau garçon; c'est votre cousin? — Non, madame, c'est mon amant. — J'ai imaginé un bonnet précieux qui sera joli au possible. Ah! c'est votre amant! En vérité! Et que fait-il de bon? — Pas grand'chose, madame : il fait des vers. — Un faiseur de vers! c'est amusant. Noubliez pas mon bonnet. Dites donc à votre poëte qu'il vienne me voir. — C'est trop d'honneur, madame. »

Bernis alla voir et revoir Mme Lenormand, qui l'accueillit avec toutes les grâces du monde. La pauvre marchande de modes n'eut bientôt plus qu'à se mordre les lèvres, ces lèvres si agaçantes que le volage avait animées! Elle eut beau faire et beau dire, elle fut délaissée. Elle se maria bientôt par dépit; elle n'en fut pas plus heureuse, ni son mari non plus.

Pour Mme Lenormand, elle avait surnommé Bernis son pigeon pattu : c'était tout ce qu'il voulait alors; c'était beaucoup. Peu de temps après, Voltaire le surnomma Babet la Bouquetière, d'abord à cause des bouquets de sa muse, ensuite à cause de la ressemblance qu'il avait avec une grosse bouquetière de ce nom qui offrait son jardin voyageur à la porte de l'Opéra. L'abbé de Bernis, le cardinal de Bernis même, aimait cette

plaisanterie. Ainsi, il écrivait à Voltaire : « A l'égard des *Saisons* de Babet, il paraît qu'on les a furieusement estropiées. » Voltaire répondait : « Le vieux de la montagne ne sera pas longtemps le vieux de la montagne; mais, pour égayer la chose, je me suis mis à faire des contes. Il y en a un qu'on a imprimé à Paris aussi mal que vos *Quatre Saisons*. Je n'ai osé l'envoyer à un prince de l'Église romaine; autrefois je l'aurais présenté à Babet, et je l'aurais priée d'y jeter quelques-unes de ses fleurs. »

Bernis riait gaiement de sa misère, en homme d'esprit qui pressent déjà la fortune. Il habitait toujours la petite mansarde que la marchande de modes avait embellie de ses beaux yeux. Le soleil y venait le matin lui jeter un rayon d'espérance. Que faut-il de plus à un poëte qui côtoie encore la verdoyante avenue de la jeunesse? Et puis, quand le soleil était parti, il survenait quelquefois, non pas par la fenêtre, mais par le sombre escalier, quelque beauté compatissante qui avait bien aussi ses rayonnements. Il faisait à merveille les honneurs de son logis. La mansarde était dans le délabrement ; l'abbé avait « un mauvais lit couvert de quelques housses de mulets que M. de Ferriol venait de rapporter de Constantinople, » une table chancelante parsemée de livres et de bouquets fanés, un vieux fauteuil vermoulu ; mais à quoi bon toutes ces choses de la terre, quand on peut s'envoler au ciel sur les ailes de l'amour par la fenêtre ouverte ! La bourse de notre abbé n'était pas mieux garnie que sa mansarde, tout le monde le savait, à tel point que Senac de Meilhan raconte ceci : « Quand l'abbé de Bernis allait souper en ville, on lui donnait en sortant un petit écu pour payer son fiacre. On avait d'abord imaginé ce don comme une plaisanterie, quand l'abbé de Bernis refusait de rester à souper en objectant qu'il n'avait point

de voiture; mais cette plaisanterie se perpétua quelque temps. »

L'abbé ne s'en tint pas à l'amour pour faire son chemin; il agaça la poésie, qui fit pour lui comme avait fait la marchande de modes. Il présenta sa muse à Mme la princesse de Rohan, qui était bien quelque peu sa cousine. La princesse, qui cherchait à se distraire, s'attacha l'abbé et sa muse de diverses façons. Il fut dans l'hôtel de Rohan tout ce qu'il voulut être. Cet hôtel était alors le rendez-vous des hommes d'esprit et des femmes aimables; l'abbé fut le bienvenu; tous les cœurs et toutes les portes s'ouvrirent devant lui. On raffolait de Gentil-Bernard, on raffolait de Bernis. Voltaire, qui caressait la jeunesse, écrivait en vers à tous les deux; Duclos parlait de leur esprit, Helvétius leur donnait à souper, les femmes faisaient le reste.

Bernis ne fut malvenu que du cardinal de Fleury. Il voulait une abbaye pour complaire à la princesse de Rohan, qui était accusée de trop faire pour lui. Le cardinal fut sourd à la supplique. « Monsieur l'abbé de Bernis, vous êtes indigne, par vos débauches, des faveurs de l'Église; tant que je serai en place, vous n'obtiendrez rien. — Eh bien, monseigneur, j'attendrai. »

Cette repartie fut un événement; elle fut répétée et applaudie partout, jusque devant le roi. Chacun la raconta à sa guise; on alla même jusqu'à métamorphoser le cardinal en Mme de Pompadour. Suivant les mémoires du temps, Mme de Pompadour aurait dit à Bernis : « Vous êtes le dernier homme à qui j'accorderai mes faveurs. » Et Bernis aurait répliqué : « Eh bien, madame, j'attendrai. » Cette version est la plus jolie, mais elle n'est que le roman; l'autre est l'histoire.

Ce fut avec ce mot, une *Épître aux Grâces*, son petit poëme *le Palais des Heures* et deux odes anacréontiques,

que l'abbé se présenta à l'Académie. Les femmes voulaient que l'abbé fût de l'Académie, les académiciens le voulurent. Il fut accueilli là comme ailleurs, en enfant gâté. « Maintenant, dit-il à la princesse de Rohan, voilà que je marche sur la terre ferme. » Ce qui voulait dire : « Jusqu'à présent j'ai vogué dans l'île de Chypre avec les femmes, j'étais soumis aux tempêtes de l'amour ; à cette heure, me voilà sauvé de l'amour, j'ai un marchepied plus solide pour mon ambition. »

Mme de Pompadour venait d'être reconnue reine de France par un royal baiser. La princesse de Rohan daigna lui écrire pour son cher abbé, en ayant soin, toutefois, de glisser une petite méchanceté dans sa lettre : « Madame la marquise, vous n'avez point oublié M. l'abbé de Bernis ; vous daignerez, j'espère, faire encore quelque chose pour lui, il est digne de vos faveurs. » A propos de cette lettre, Mme de Pompadour écrivait celle-ci à je ne sais quel ministre de la cour : « J'ai oublié, mon cher nigaud, de vous demander ce que vous avez fait pour *l'abbé de Berny ;* mandez-le-moi, je vous prie, car il doit venir dimanche. » Mme de Pompadour, qui avait de l'esprit comme Voltaire, avait aussi la manie de baptiser tout le monde à sa guise ; le roi lui-même figurait plusieurs fois dans son calendrier grotesque.

Mme de Pompadour présenta son cher poëte à Louis XV avec un sourire. Bernis se présenta avec son ode sur les poëtes lyriques. Le roi Louis XV fut si charmé du sourire de la marquise, qu'il offrit à Bernis, de prime abord, un appartement aux Tuileries et une pension de quinze cents livres. L'abbé alla si loin dans l'esprit du roi et dans le cœur de Mme de Pompadour, qu'après deux ans de séjour au château, il fut nommé ambassadeur à Venise. Une chanson du temps, qui peut bien être de Panard, s'égaya alors sur l'abbé et sa pénitente.

N'en croyez pas trop Casanova sur le séjour de Bernis à Venise, car là il trouva qu'il n'y avait *rien à faire.* Alors on était ambassadeur pour son compte personnel, plutôt que pour le compte de la France. Il demanda son rappel à Mme de Pompadour. Il revint et supplia sa belle protectrice de le laisser jusqu'à la mort assister au spectacle de ses grâces. C'est à son retour qu'il fit une épître, devenue célèbre dans le monde, dont voici le début :

On avait dit que l'enfant de Cythère
Près du Lignon avait perdu le jour;
Mais je l'ai vu dans le bois solitaire
Où va rêver la jeune Pompadour.
Il était seul; le flambeau qui l'éclaire
Ne brillait plus; mais les prés d'alentour,
L'onde, les bois, tout annonçait l'Amour.

L'abbé de Bernis fut, dix années durant, l'ombre de Mme de Pompadour ; il la suivait partout, même quelquefois trop loin. Louis XV le rencontrait à tout venant dans les petits comme dans les grands appartements de son palais, ce qui lui faisait chanter quelquefois : « Où allez-vous, monsieur l'abbé? » M. l'abbé s'inclinait en souriant. Un jour que Mme de Pompadour s'ennuyait et qu'il ennuyait Mme de Pompadour, elle le nomma ambassadeur à Madrid. Il n'eut garde d'aller en Espagne : « J'aime moins les châteaux en Espagne, madame la marquise, qu'un petit coin de votre tabouret. » Il fut si suppliant, que Mme de Pompadour daigna le laisser soupirer sur ses mules couleur de rose. En sa qualité d'abbé, il écoutait aux portes, disant que le palais de Versailles n'était pour lui qu'un grand confessionnal. Il finit par tout savoir et par tenir conseil avec le roi et la marquise. Certes il y a une jolie comédie à faire sur ce conseil-là : un roi qui s'ennuie, un abbé qui s'amuse, une femme

qui, avec ses deux amants, n'a le cœur distrait que par les affaires de l'État.

Le roi de Prusse vint troubler la comédie : dans un jour de gaieté, Frédéric s'avise de dire *Cotillon II*, au lieu de dire *madame la marquise de Pompadour*. Et puis, il fait une satire sur monseigneur l'abbé de Bernis, comte de Lyon, ambassadeur à Madrid : *Évitez de Bernis la stérile abondance*. Frédéric se préparait par là la bataille de Rosbach. En effet, la vengeance de Mme de Pompadour et de l'abbé de Bernis commença la désastreuse guerre de Sept ans.

Au ministère, il fut d'abord battu en brèche à coup de chansons et d'épigrammes. Le comte de Tressan l'accabla surtout par une satire violente. Il ne put y tenir longtemps. Tout le monde se lassa de lui, même la présidente du conseil ; c'était là son coup de grâce. M. le duc de Choiseul, après l'avoir remplacé dans le cœur de Mme de Pompadour, le remplaça dans son portefeuille. Par contre-coup, on lui donna le chapeau de cardinal ; de là ce couplet :

On dirait que Son Éminence
N'eut le chapeau de cardinal
Que pour tirer sa révérence.

En outre, on l'exila à Vic-sur-Aisne. La grandeur finissait toujours par l'exil ; on allait effacer son éclat dans la pénitence : c'était se conformer à l'Évangile ; c'était apaiser la voix du peuple. Son exil fut des plus gais ; il lui survenait, toutes les semaines, des promeneurs de Paris ; le château, encore debout, était une cour charmante où rien ne manquait, pas même un roi, pas même une reine. Cependant, dans ce joli village éparpillé sur la rivière, entre deux montagnes verdoyantes, il rappela sa pauvre muse tout effarouchée par l'éclat des gran-

deurs ; elle lui chanta quelques stances contre les vanités humaines, et il fut nommé archevêque d'Alby ; mais, suivant sa coutume, il n'a jamais paru dans son diocèse. Les fidèles ne s'en plaignirent pas. En 1769, il partit pour Rome, ambassadeur au conclave pour la nomination de Clément XIV. Pape et cardinal s'entendirent bien. Notre cardinal ne revit pas la France : il avait trouvé à Rome une seconde patrie, douce à sa vieillesse comme l'avait été Versailles à sa jeunesse. Il habitait un palais magnifique où il vivait avec splendeur. Ce fut longtemps le refuge hospitalier de tous les voyageurs français. Tout le monde y était bien accueilli, depuis l'humble prêtre, depuis le pauvre artiste jusqu'aux princes et princesses du sang. Comme il le disait lui-même, il tenait l'auberge de France dans un carrefour de l'Europe. Bernis avait pris pour modèle son ami le pape Clément XIV ; aussi il fut jusqu'à l'heure de la mort le cardinal le plus aimable. Il mourut en 1794, fidèle à son roi et à son Dieu, maudissant la Révolution, qui l'avait dépouillé de son demi-million de revenu, et qui avait balayé toutes les jolies fleurs artificielles de sa poésie. Il mourut seul et pauvre, non pas comme il a vécu.

Aussitôt sa mort, un libraire de Paris publia ses œuvres, « marquées, selon la préface de ce libraire, du sceau de l'immortalité. »

Comme introduction, on trouve son *Discours sur la Poésie*. « La poésie imite le charme de la peinture par les images, et les accords de la musique par l'harmonie. » Et, partant de là, il s'abandonne à la muse, plein d'ardeur pour la métaphore et pour la sonorité des rimes *. Dans ce discours, il s'indigne contre les poëtes qui par-

* Il est à peu près le seul des petits poëtes du XVIIIe siècle qui ait, en dépit de Voltaire, considéré la rime pour quelque chose. Par mal-

lent de la campagne d'après Théocrite. « Stériles dans les tableaux de la vie champêtre, ils ne décrivent jamais que les fleurs des prairies, le murmure des ruisseaux, les pleurs de l'aurore et le badinage du zéphyr. Leurs draperies dérobent les grâces sans les orner. » Dans sa jeunesse, Bernis avait vécu à la campagne, plutôt en poëte qu'en chanoine; la plupart des lettrés du siècle ne voyaient la nature qu'au travers des *Géorgiques;* il eut le bonheur de la voir çà et là, telle que Dieu l'a faite, avant de la voir telle que Virgile l'a copiée. Aussi a-t-il des accents de vraie poésie agreste.

LE MATIN.

Déjà la colombe amoureuse
Vole du chêne sur l'ormeau,
Et mêle sa voix langoureuse
Au frémissement du rameau.

Au bruit des faunes qui se jouent
Sur le bord tranquille des eaux,
Les chastes naïades dénouent
Leurs cheveux tressés de roseaux.

Bien qu'une pudeur ingénue
Donne du lustre à la beauté,
L'embarras de paraître nue
Fait l'attrait de la nudité.

Bernis n'était fait ni pour l'élégie ni pour l'églogue; il ne savait ni aimer ni rêver. Le petit conte galant, l'ode

heur pour lui, il consultait plus souvent le dictionnaire des rimes que le dictionnaire de la poésie, qui est le cœur du poëte.

Une fontaine, un vert GAZON,
Ombragés par un chêne ANTIQUE,
Voilà la petite MAISON
Où l'amour, en habit RUSTIQUE,
Venait passer chaque SAISON,
Sans trop de rime ni RAISON.

anacréontique, l'épître aimable (trop raisonneuse), çà et là une jolie fantaisie : voilà à peu près son domaine dans le pays des Muses. Comme fantaisie, ce petit tableau n'est-il pas charmant ?

La maîtresse du cabaret
Se devine sans qu'on la peigne ;
Le dieu d'amour est son portrait,
La jeune Hébé lui sert d'enseigne.
Bacchus assis sur un tonneau
La prend pour la fille de l'onde.
Même en ne versant que de l'eau,
Elle a l'air d'enivrer son monde.

Dans sa première épître sur le goût, il commence par ce cri de tous les poëtes qui finissent :

A force d'art, l'art lui-même est banni.

Mais, par malheur, il finit comme tous les poëtes qui commencent.

Les petits poëmes de Bernis sont un aimable babil un peu monotone, qui berce l'esprit sans trop l'endormir. A propos de l'été et de l'automne, les petits vers de Bernis valent bien les grands vers de Saint-Lambert. Il y a de jolis tableaux au pastel dans le goût du temps, mais qui cependant ne sont pas toujours de mauvais goût.

Bernis a écrit en prose sur la poésie, sur l'amour, sur la métromanie, sur la curiosité, sur le goût de la campagne. Il a voulu faire un peu comme La Bruyère ; mais en poésie, vouloir n'est pas pouvoir, comme en amour. Il parle de la poésie en homme qui n'est pas poëte, il déraisonne assez joliment sur l'amour ; je ne sais plus ce qu'il dit de la métromanie, et j'imagine qu'en parlant de la curiosité il ne savait pas lui-même ce qu'il voulait dire.

On peut dire de Bernis, comme de Gentil-Bernard, ce que disait Ovide : *Sunt verba et voces prætereaque nihil*. C'est un léger ramage qui passe dans le bruit du vent, un feu follet qui fuit la lumière, les échos d'une chanson qui ne survit pas aux joies du souper, des fleurettes qui n'ont même pas brillé l'espace d'un matin. Vous voyez que Voltaire avait raison de surnommer *Gentil-Bernard* l'auteur de tous ces jolis riens et de toutes ces gentillesses d'esprit, et *Babet la Bouquetière*, l'auteur de tous ces bouquets artificiels éclos loin du soleil, loin du cœur, loin de la nature, parfumés par le musc et non par l'air vif des forêts, fabriqués dans un boudoir, devant un bon feu, par un homme qui ne regardait même pas par la fenêtre !

X

BOUFFLERS.

La reine de Golconde.

(1737-1815.)

I

Au beau milieu du XVIIIe siècle, par une fraîche et rayonnante matinée, un gentilhomme de vingt ans s'abandonnait, aux alentours de Lunéville, au galop aventureux d'un cheval anglais enivré par la course et par le parfum des bois. Une vingtaine de chiens de chasse de toutes formes et de toutes couleurs, éparpillés dans la vallée, se répondaient par de joyeux aboiements. Il les suivait du regard, sans s'inquiéter du dégât de leurs courses vagabondes. Qu'importe la moisson future, quand la fleur nous éblouit et nous enivre, quand on est heureux de toutes ses forces et de tout son cœur? Tout homme, une fois en sa jeunesse, une seule fois peut-être, a saisi au passage, dans une étreinte rapide, ce bonheur qui a sur le front un rayon printanier et sur les lèvres la rosée des primevères.

Ce gentilhomme était le chevalier Stanislas de Boufflers, qui avait vécu jusque-là à la cour de Lunéville, sous les yeux de sa mère, la célèbre marquise de Boufflers*. Il

* La maîtresse du roi Stanislas, femme du capitaine des gardes de

avait vécu sans souci, étudiant en plein vent, assez mal gouverné par l'abbé Porquet, « qui ne savait pas son *Benedicite*, quoiqu'il fût aumônier du roi de Pologne. » Comme on voit, Boufflers avait eu, dans sa mère et dans son gouverneur, deux maîtres faciles à contenter, deux maîtres qui pardonnaient tout à l'esprit. Or, le jeune chevalier de Boufflers savait bien se faire pardonner.

Son temps se passait en promenades à cheval, en belles chasses, en fêtes dansantes. « En pensant à cette cour de Lunéville, dit Boufflers devenu vieux, je crois plutôt me souvenir de quelques pages d'un roman que de quelques années de ma vie. » C'était un beau garçon ayant toujous la saillie ou le madrigal sur les lèvres. Il dansait à merveille, peignait joliment, ne jouait pas trop mal du violon, abattait noblement un chevreuil. J'allais oublier de dire qu'il ramassait çà et là, au pied de la table de la cour, dont les convives étaient Voltaire, Mme du Châtelet, Montesquieu, Saint-Lambert, le président Hénault, M. de Tressan, Mme de Grammont, quelques miettes de science et de littérature. L'abbé Porquet lui-même, quoique son gouverneur, parvint de temps en temps à surprendre la paresse du chevalier. L'abbé Porquet était quasi homme de lettres; il ne lui manquait guère que de l'esprit, de la science et de l'imagination. Il apprit tout ce qu'il savait à

ce prince, mère du chevalier. Fort jolie femme, plus galante encore, et, s'il est possible, encore plus incrédule, elle ne concevait pas comment on pouvait aimer Dieu. « Oh! non, s'écriait-elle un jour, je sens que je ne l'aimerai jamais. — Ne jurez de rien, lui dit son fils; si Dieu se faisait homme une seconde fois, vous l'aimeriez tout comme un autre**. »

** Mlle Arnould, ayant appris la conversion de Mlle Luzy, de la Comédie-Française, s'écria : « Oh! la coquine, elle s'est faite sainte dès qu'elle a su que Jésus s'est fait homme. » Rien, comme on le voit par ce rapprochement, ne ressemblait alors aux propos de cour comme les propos de coulisses. C'est toujours de la comédie; et, si ce ne sont pas les mêmes acteurs et les mêmes planches, c'est bien le même public qui paye.

son élève ; il lui arrivait même quelquefois de le conduire dans un monde inconnu à tous les deux : dans la métaphysique transcendante, dans la philosophie surhumaine. Ainsi, le matin où nous voyons Boufflers emporté par son beau cheval, l'abbé Porquet lui avait posé cette question mille fois résolue par les plus grands esprits, et partant toujours à résoudre : *Quel est ici-bas le souverain bien?* « Je suis bien aise d'étudier cette grave question, avait dit Boufflers. Pour cela, je vais monter à cheval et aller rêver au grand air. » Et il était parti avec ses chiens, laissant l'abbé sur ses jambes. Le brave aumônier, le voyant disparaître dans la poussière du galop, s'était dit en hochant la tête : « Voilà un garçon qui passera sa vie à cheval, mais qui ne fera jamais son chemin. »

Reprenons notre course avec le chevalier. Qui sait d'ailleurs si nous n'allons pas trouver avec lui à résoudre la question de l'abbé? Après mille bonds sur les verts chemins, à travers les bois et les blés, le cheval s'arrêta tout d'un coup, au coin d'un petit bosquet d'ormoie et de chênaie. Il avait si bien couru depuis trois heures, que son cavalier ne songea point à l'éperonner. Il sauta gaiement sur l'herbe, le débrida et lui conseilla de brouter au bord du bois. Pour lui, après avoir appelé quelques chiens, il se mit à déjeuner avec une perdrix et du pain, le tout arrosé de quelques gorgées d'eau à la fontaine voisine. « Un cheval, un chien, un peu d'herbe à l'ombre, voilà le souverain bien, » murmura-t-il après sa première libation.

Il faut peindre d'un seul trait le paysage où se trouvait si heureux notre chevalier : un petit vallon fuyant entre deux collines couronnées de grands arbres touffus ; un petit hameau gaiement éparpillé à l'horizon, où l'œil s'arrêtait sur une aiguille de clocher ; dans le vallon, un peu de bois encadrant les blés verts et les sain-

foins rouges ; çà et là un verger tout blanchi par la floraison, une grande prairie où serpentait nonchalamment un ruisseau, quelques ponts rustiques, un troupeau paisible de vaches rousses et brunes ; en regard du petit hameau, un château lointain dont on ne voyait, au-dessus du bois, que les tourelles grisâtres ; enfin, par-dessus tout cela, le sourire du ciel, le baiser du soleil, le chant de l'alouette, la joie épanouie de la nature. « Oui, reprit Boufflers en jetant toute son âme à la vie, un cheval, un chien... »

La parole s'arrêta sur ses lèvres malgré lui. Une fraîche paysanne, rayonnant de la beauté du diable, venait de lui apparaître, comme par magie, à la lisière du bois, en petit bonnet mutin et léger, en blanc corset et en cotillon rouge, avec un pot au lait à la main. « A merveille ! dit-il en se soulevant pour la mieux voir ; on dirait que je suis dans une fable de La Fontaine. J'oubliais qu'après le cheval et le chien il faut compter la femme pour le souverain bien. Celle-ci vient tout à propos. »

Il vit avec une joie du cœur qu'elle venait de son côté pour passer le ruisseau sur un petit pont de planches, ou plutôt sur deux planches servant de pont aux pieds alertes. Il se leva pour aller à sa rencontre. Que lui dit-il ? que lui répondit-elle ? Je n'étais pas là. S'il faut l'en croire, il lui trouva une très-jolie bouche, partant beaucoup d'esprit. Elle s'appelait Élisabeth, il l'appela Aline ; elle avait seize ans ; c'était la fille d'un fermier du vallon. Le chevalier lui voulut baiser le cou, ce beau cou de seize ans ; pêche encore verte, mais déjà douce aux lèvres ! Le cheval hennit, les chiens aboyèrent. Elle se défendit comme un oiseau qui échappe à l'oiseleur ; le pot au lait tomba ; elle poussa un joli cri aigu, mais le baiser était pris. « Ah ! mon Dieu ! dit-elle avec un effroi enfantin en relevant son pot, voilà plus de la moitié du lait par

terre! — Attendez, dit Boufflers, ce n'est qu'un demi-malheur. »

Il alla remplir le pot à la fontaine. Il revint si gai, si tendre et si fou, il parla si bien sans raison, qu'Aline se laissa attarder durant une heure; elle l'écoutait avec une ravissante surprise, comme un doux murmure de fontaine, comme un gazouillement de bouvreuil. C'était mieux que tout cela : c'était l'amour qui parlait. Jamais l'amour n'avait pris la parole sur un plus beau théâtre. La brise, encore fraîche, répandait un parfum de bonheur idéal; les abeilles bourdonnaient gaiement sur les sainfoins; les demoiselles frappaient de leurs ailes d'or les verts nénufars du ruisseau; de beaux pigeons blancs venaient familièrement mouiller dans la rosée leurs jolies pattes roses. « Ma chère Aline, je voudrais bien être votre frère (ce n'est pas cela que je voulais dire). — Et moi, je voudrais bien être votre sœur. — Ah! je vous aime pour le moins autant que si vous l'étiez. » En écoutant cela, elle se laissa embrasser une seconde fois sans trop de mauvaise volonté. Tout en parlant, Boufflers se pencha au bord du ruisseau, cueillit une marguerite blanche et rose, une tige de primevère à trois fleurs, une verte feuille de roseau, un brin de thym et de marjolaine, un *souvenez-vous de moi*, quelques autres fleurettes; et, nouant le bouquet avec un brin de jonc : « Je voudrais vous offrir cela avec un trône.... Mais, poursuivit-il en attachant le bouquet au corsage d'Aline, ce bouquet n'en serait pas mieux placé. »

Aline disait à chaque instant qu'elle allait partir : « Il faut pourtant que je m'en aille! » mais elle demeurait toujours, les pieds enracinés dans l'herbe, le regard flottant dans le ruisseau. Des bûcherons vinrent à passer. « Adieu, dit-elle tristement. — Adieu, ma chère Aline. — Adieu! — Adieu. »

Elle prit l'anse de son pot; elle soupira et s'éloigna lentement. « Ah! dit Boufflers, que ne puis-je aller partout avec elle, toujours avec elle! » Il la suivit du regard; elle se retournait à la dérobée, mais bientôt elle se perdit sous un bouquet de hêtres. Il entrevit encore son petit bonnet mutin, son léger cotillon, une main qui faisait un dernier signe d'adieu; enfin elle disparut tout à fait.

Le chevalier sans peur et sans reproches s'élança sur son cheval, siffla ses chiens et reprit, tout en soupirant, le chemin de Lunéville. Un peu avant d'arriver, il rencontra au pied d'un vieil orme le grave abbé Porquet, qui lisait saint Augustin avec ardeur. « Je veille sur vous d'assez loin. D'où venez-vous, mon cher vagabond? lui cria l'abbé en se levant. — J'ai pris sans vous, ne vous déplaise, une leçon de philosophie; vous m'avez beaucoup parlé du souverain bien; j'ai trouvé trois choses aujourd'hui : le cheval, le chien et la femme. — Saint Augustin, mon cher chevalier, a compté deux cent quatre-vingt-huit opinions sur ceci : nul philosophe ne pourra s'accorder sur ce chapitre. Selon Cratès, le souverain bien, c'est une heureuse navigation; selon Archytas, c'est le gain d'une bataille; selon Chrysippe, c'est bâtir un superbe édifice; selon Épicure, c'est la volupté; selon Palémon, c'est l'éloquence; selon Héraclite, c'est la fortune; selon Simonide, c'est l'amitié d'un chacun; selon Euripide, c'est l'amour d'une belle femme. Les anciens philosophes n'étaient pas plus sages que vous, monsieur le chevalier. Nous allons, s'il vous plaît, en retournant au logis, poursuivre notre leçon. Le souverain bien, c'est Dieu, monsieur, Dieu seul, qui peut à toute heure et en tout temps répondre aux aspirations de notre âme; tout le reste n'est que fragilité. Qu'est-ce que l'amitié humaine? qu'est-ce que la gloire d'une bataille? qu'est-ce que l'amour d'une belle femme? un peu de fumée qui

passe et nous aveugle. Tout est vain, tout est trompeur. Là où l'un cherche la liberté, il ne trouve que l'esclavage qu'entraînent les grandeurs ; là où l'autre cherche la paix dans la solitude, il ne trouve qu'inquiétudes et agitations ; là où celui-ci cherche la volupté, il ne recueille qu'amertume. Faux biens, ombres, illusions ! L'âme est faite pour le ciel ; tout ce qui lui vient d'ici-bas est indigne d'elle. L'âme est faite pour aimer Dieu, pour retourner au ciel, sa vraie patrie. Dieu s'est révélé partout, aux nations les plus barbares ; écoutez Sénèque : *Nulla quippe gens unquam....* — Ah ! pardieu ! mon cher abbé, si vous parlez latin, c'est que vous ne savez plus ce que vous dites ; pour moi, je n'écoute plus. — Allons, pour une phrase latine que je sais ! je vous en passe bien d'autres. — Au bout du compte, je suis de votre avis : le souverain bien, c'est Dieu ; mais Dieu est bien haut placé pour moi, et, en attendant que je monte au ciel, vous ne trouverez pas mauvais, monsieur l'abbé, que je cherche le souverain bien dans une belle femme, un beau cheval et un beau chien. Ah ! si vous saviez le gai soleil qu'il faisait là-bas, surtout quand nous étions à l'ombre ! Aline ! Aline ! que ne puis-je vous aimer ainsi tous les jours de ma jeunesse ! — Allez, profane ; allez, pécheur, lâchez la bride à vos mauvaises passions. » Là-dessus, Boufflers éperonna son cheval.

C'en était fait de lui ; il avait trouvé le souverain bien des profanes : l'amour ! la poésie ! Ce jour-là, le seul de toute sa vie, il fut amoureux, il fut poëte ! Pourtant une autre fois encore, dans sa vieillesse, nous le retrouvons poëte, grâce à ce magicien sublime qui s'appelle le souvenir.

II

Le reste du temps, Boufflers, abbé, chevalier ou marquis, n'a été qu'un homme d'esprit plus ou moins rimeur; il s'est contenté de l'héritage des Grammont, des Belle-Garde, des Saint-Simon, des Richelieu. Il y a beaucoup d'abbés, de chevaliers et de marquis, j'imagine, qui vivraient avec quelque faste en plus petit héritage.

Boufflers n'eut pas le temps de retourner dans la vallée au pot au lait. Au bout de quelques jours, il lui fallut partir pour Paris, selon les ordres du roi Stanislas. Qu'allait-il faire de lui à Paris? « Un évêque, » disait sa sa mère. Il entra bravement au séminaire de Saint-Sulpice, une chanson gaillarde sur les lèvres. Le séminaire n'était plus tout à fait la vallée de Lunéville; on n'y rencontrait pas au matin, dans le sourire du soleil, une jolie laitière en cotillon rouge. L'abbé se mit bientôt à regretter sa liberté, son cheval et ses chiens. Comme il ne pouvait pas prier Dieu de bonne foi, il ne le priait pas du tout : c'était plus simple et plus catholique. Il voulut sortir de là : comment faire? comment sortir sans scandale? Encore si c'était un joli scandale! Boufflers tint conseil avec lui-même : il imagina d'écrire son histoire avec Aline; il tailla sa plume et s'abandonna à elle. « Je m'abandonne à vous, ma plume; jusqu'ici mon esprit vous a conduite, conduisez aujourd'hui mon esprit et commandez à votre maître. Contez-moi quelque histoire que je ne sache pas. Il m'est égal que vous commenciez par le milieu ou par la fin. » Voilà le plus joli début de conte français. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que la plume, ainsi maîtresse d'un esprit indocile, commence tout simplement par le commencement. Mais

poursuivons : « Pour vous, mes lecteurs, je vous avertis d'avance que c'est pour mon plaisir et non pour le vôtre que j'écris. Vous êtes entourés d'amis, de maîtresses et d'amants : vous n'avez que faire de moi pour vous amuser; mais moi, je suis seul, et je voudrais bien me tenir bonne compagnie à moi-même. » Tout le conte est sur ce ton charmant. Il aurait douze volumes qu'on les lirait avec délices; mais il contient à peine douze pages. Vous comprenez bien que la plume n'a rien de mieux à raconter que l'histoire du pot au lait; peu à peu, enhardie par la vérité de la première page, elle se lance dans toutes les fantaisies du mensonge ; elle cherche à abuser Boufflers en lui présentant sous de douces métamorphoses l'image toujours souriante d'Aline : d'abord c'est une marquise adorable, ensuite une reine de Golconde, enfin une petite vieille encore aimable, vêtue de feuilles de palmier. Le temps se chargea de faire presque une histoire de ce conte. C'est tout l'œuvre de Boufflers; ce qu'il a écrit à la suite n'est qu'une légère arabesque faite pour encadrer ce joli tableau au pastel.

Boufflers ne restait guère à Saint-Sulpice : il allait dans le monde, dans le beau monde; il allait même à Versailles. Selon Bachaumont, il lut son conte à Mme de Pompadour. Elle fut si ravie de la laitière, qu'elle eut, dès ce jour, l'idée d'avoir des vaches à Trianon, de les traire avec ses jolies mains presque royales, de revêtir en certains jours d'ennui le blanc corset et le cotillon rouge, afin de séduire encore une fois Louis XV sous cette fraîche métamorphose.

En moins de quelques semaines, le conte se répandit de bouche en bouche, de grand seigneur à marquise. Plus de mille manuscrits s'éparpillèrent à Versailles et à Paris. Le séminaire de Saint-Sulpice lui-même n'en fut pas exempt. Tout le monde s'indignait et battait des mains,

Boufflers tout le premier. Le conte fut imprimé et signé des initiales du nom de l'auteur ; alors, le scandale dépassant les bornes du séminaire, l'abbé de Boufflers redevint le chevalier de Boufflers. Un beau matin, il mit de côté le petit collet, monta à cheval et partit bravement, l'épée au côté, pour la campagne de Hanovre. Le roi Stanislas lui avait, dès l'enfance, donné quarante mille livres de revenu en bénéfices. Comment un abbé peut-il abandonner de pareils bénéfices? Rassurez-vous. Tout en prenant l'épée, il prit aussi la croix de Malte, le droit étrange d'assister à l'office en surplis et en uniforme, offrant par là le spectacle bizarre d'un prieur capitaine de hussards. Il écrivit à ce sujet une lettre que Grimm cite tout entière. En voici la plus jolie page :

J'étais dans la route de la fortune; qui sait si quelques intrigues de plus ne m'auraient point mis à la tête du clergé? Mais j'ai mieux aimé être aide de camp dans l'armée de Soubise : *Trahit sua quemque voluptas.* Comptez-vous pour rien le cri d'indignation qui s'était élevé contre la liberté de ma conduite? « Ce sont les sots qui crient, me direz-vous. » Tant pis, vraiment; il vaudrait bien mieux que ce fussent les gens d'esprit : cela ferait moins de bruit. Les sots ont l'avantage du nombre, et c'est celui-là qui décide. Nous aurons beau leur faire la guerre, nous ne les affaiblirons pas : ils seront toujours les maîtres, ils resteront toujours les rois de l'univers, ils continueront toujours à dicter les lois. Il ne s'introduira pas une pratique, pas un usage, dont ils ne soient les auteurs. Enfin, ils forceront toujours les gens d'esprit à parler et presque à penser comme eux, parce qu'il est dans l'ordre que les vaincus parlent la langue des vainqueurs. D'après l'extrême vénération dont vous me voyez pénétré pour la toute-puissance des sots, ai-je tort de chercher à rentrer en grâce avec eux, et ne dois-je pas regarder comme le plus beau moment de ma vie celui de ma réconciliation avec les souverains de monde? Pardonnez-moi de m'égayer un peu dans le cours de mes raisonnements; c'est pour m'aider, et vous aussi, à en supporter l'ennui. D'ailleurs,

Horace, votre ami et votre modèle, permet de rire en disant la vérité, et le premier philosophe de l'antiquité n'était sûrement pas Héraclite. J'aurais pu, me direz-vous, d'après mon respect pour l'avis des sots, quitter mon état sans en prendre un autre; mais les sots m'ont dit qu'il fallait avoir un état dans la société. Je leur ai proposé celui d'homme de lettres; ils m'ont dit de m'en bien garder, parce que j'avais trop d'esprit pour cela. Je leur ai demandé ce qu'ils voulaient que je fisse, et voici ce qu'ils m'ont répondu : « Il y a quelques siècles que nous avons voulu que tu fusses gentilhomme; nous voulons à présent que tout gentilhomme aille à la guerre. » Là-dessus je me suis fait faire un habit bleu, j'ai pris la croix de Malte et je pars.

Boufflers fut brave à la guerre, plein de folie et de gaieté, mais trop philosophe. Après un coup d'épée, il réfléchissait : un soldat ne doit pas réfléchir sur le champ de bataille. Boufflers, d'ailleurs, fut toujours à côté de chacun de ses états : abbé libertin, soldat philosophe, courtisan satirique, diplomate chansonnier, républicain courtisan. En 1792, il émigre, et, du fond d'une solitude sauvage, il entreprend de défendre la liberté, il écrit un livre sur le libre arbitre; à la fin de sa carrière, après avoir bien parcouru le cercle des folies, il écrit sur *la raison humaine* en vrai style d'académicien. O Boufflers! que vous étiez loin d'Aline!

Après la campagne de Hesse, il fit un voyage en Suisse, le bâton à la main, son équipage sous le bras, vrai voyage d'artiste. Ce voyage, vous l'avez lu dans les lettres à sa mère, lettres charmantes dont chaque mot dit quelque chose. Comme peintre de portraits au pastel, Boufflers a obtenu à Genève des succès sans nombre; il ne demandait qu'un petit écu pour peindre un mari, mais il faisait le portrait de la femme par-dessus le marché.

Au retour du voyage en Suisse, le maréchal de Castries le fit nommer gouverneur du Sénégal et de l'île de Gorée. Là-bas, tout le monde fut content sous ses ordres,

excepté lui-même, qui revint bientôt se livrer corps et âme, comme naguère, aux enivrements d'une folle jeunesse toute fleurie d'amourettes, de saillies et de petits vers. Sa jeunesse dura jusqu'à près de cinquante ans ; il semblait que le temps passât sans l'atteindre. Il fut du petit nombre de ceux qui ont trente ans durant un quart de siècle. Il suivait avec religion toutes les frivolités de la mode : étoffes à trois couleurs, broderies d'or et d'argent, paillons et paillettes, perruques à queue et à frimas ; enfin, comme il le disait lui-même, on avait trouvé alors le secret important de mettre sur le dos d'un homme une palette garnie de toutes les teintes et de toutes les nuances. « Ces habits, disait Grimm, donnent à nos jeunes gens de la cour un avantage décidé sur les plus belles poupées de Nuremberg. »

En 1788, un peu fatigué du bruit, de la toilette, des fêtes et des femmes, Boufflers, prenant enfin son parti sur l'âge, se décida à avoir cinquante ans : il fit ses visites pour l'Académie. Déjà il était des académies de Nancy et de Lyon. L'académie française l'accueillit en vieil enfant gâté. Son discours fut péniblement gravé : il remonta au déluge, à la création du monde, au chaos ; c'était faire bien du chemin pour ne pas arriver. Ici finit Boufflers, le vrai Boufflers, dont l'histoire gardera un souvenir riant. L'Académie fut le tombeau de cet esprit, qui pouvait lutter par la grâce avec Hamilton, par le trait avec Voltaire. Donc, *ci-gît le chevalier de Boufflers :* l'Académie en a tué plus d'un.

III

Il y a bien encore un autre Boufflers, connu sous le nom de marquis de Boufflers, qui se maria, qui fut dé-

puté de Nancy aux états généraux, qui fonda un club avec Malouet et La Rochefoucauld, qui fit un traité du *Libre Arbitre*, qui devint agriculteur, qui mourut gravement en 1815 *; mais celui-là n'a rien de commun avec le nôtre. C'est le même, dites-vous ; c'est toujours le Boufflers qui aima si poétiquement la belle Aline dans la vallée au pot au lait. Vous avez raison : vous me rappelez un dernier trait que je vais vous raconter ; mais, avant tout, un mot en passant pour juger l'œuvre et le poëte.

Boufflers a été l'âme enjouée de ce beau monde perdu que 1790 a dispersé à jamais, ce beau monde qui vivait de joie et de fêtes sans souci de la mort. Il a effleuré dans ses courses vagabondes le règne doré de Mme de Pompadour, le gouvernail pourpré de Mme Dubarry, la grâce adorable de Marie-Antoinette ; il a été l'esprit le plus recherché de la cour du roi de Prusse et du roi de Pologne. Il était partout dans la même saison, sur tous les chemins ; il a été le plus intrépide voyageur en terre ferme de son temps. On disait de lui : « C'est le plus errant des chevaliers ; » et tout le monde sait le mot charmant d'un autre esprit moins français. M. de Tressan le rencontre sur une grand'route : « Chevalier, je suis ravi de vous trouver chez vous. »

En feuilletant au hasard le léger recueil de Boufflers, de Voisenon le grand, comme disait Saint-Lambert, nous allons retrouver l'écho déjà vieilli de son temps, les roses sans parfum dont il ornait le corsage de ses nobles maîtresses.

Mais faut-il aller plus loin dans son œuvre ? Sa seule fantaisie digne d'un poëte, c'est la pièce intitulée *le Cœur*, où l'esprit fait presque pardonner à la licence. Champfort

* Il mourut à Paris, et fut enterré au Père-Lachaise; où l'on reconnaît sa tombe à cette épitaphe digne d'un sage de la Grèce : *Mes amis, croyez que je dors.*

appelait tout cela des Meringues. Tout cela peut passer, quand c'est le poëte lui-même qui le dit à une duchesse oisive; mais ces gais gazouillements ne peuvent se faire bien écouter sans la mise en scène. C'était là le charme de cet improvisateur, ayant toujours un peu de rime et un peu d'esprit à son service, tour à tour pour la princesse de Ligne, pour Mme de Luxembourg, pour la chatte de Mme***, pour l'Arcadie de la princesse Radziwill, pour tout ce qui le charmait au passage.

Après avoir côtoyé la poésie légère, il s'est avisé de traduire les odes d'Horace, des pensées de Sénèque, quelques vers du *Paradis* de Dante, quelques stances de l'Arioste : que ces poëtes lui pardonnent! il a traduit les idées, il n'a pu reproduire la couleur, qui est la vie, l'éclat et le parfum de toute poésie.

Après les vers vient la prose, qui n'est pas de la plus mauvaise : rappelez-vous les lettres, rappelez-vous *Aline*. Il y a d'autres lettres et d'autres contes; on peut trouver encore du charme à relire le *Derviche*, *Ah! si...*, quelques pages de philosophie arrachées à l'*Encyclopédie* et à son livre du *Libre Arbitre*. Ce livre, tel qu'il est, mérite une mention. Plus jeune, Boufflers eût fait sur ce sujet un livre charmant à la façon de Sterne. Il déclare en commençant qu'il marche dans des régions inconnues, vers un but invisible; dès le premier pas, il s'égare dans les mille sentiers perdus de la métaphysique : il lui eût fallu toute sa jeunesse pour fleurir ces chemins-là et nous y entraîner; cependant il a conservé çà et là le tour ingénieux, la grâce délicate, la raison égayée de son meilleur temps. Il n'illumine guère la question, mais enfin il y pénètre quelquefois avec bonheur; il jette au hasard, j'imagine, des idées qui sont des images, des raisonnements qui sont des tableaux. L'esprit humain ne s'élèvera jamais à ces hauteurs inabordables.

On pourrait recueillir les pensées que Boufflers a semées sur les grands chemins :

⁂ Il en est des trésors de la pensée comme des autres : on devient plus avide à mesure qu'on est plus riche.

⁂ Le philosophe privé de ses biens ressemble à l'athlète dépouillé pour le combat.

⁂ En fait d'esprit, personne ne sait son compte. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les plus pauvres sont les plus contents.

⁂ Seul entre tous, l'homme de lettres peut, suivant la belle expression d'un ancien, vivre à vœu découvert.

⁂ L'habitude est une seconde nature ; il y en a peut-être une troisième, qui s'appelle l'imitation.

⁂ La renommée aime qu'on lui fasse des avances ; il y a tels personnages dont elle ne saurait que dire, si eux-mêmes ne prenaient la peine de lui faire son thème.

⁂ L'espérance est un à-compte sur tous les biens.

⁂ Les rois aiment mieux être divertis qu'adorés. Il n'y a que Dieu qui ait un assez grand fonds de gaieté pour ne pas s'ennuyer de tous les hommages qu'on lui rend.

Parmi les divers portraits écrits sur Boufflers, je détache ces quelques traits, dus au prince de Ligne, qui savait à fond le cœur et l'esprit de tout le monde :

M. de Boufflers a beaucoup pensé ; mais, par malheur, c'était toujours en courant. On voudrait pouvoir ramasser toutes les idées qu'il a perdues avec son temps et son argent : peut-être avait-il trop d'esprit pour qu'il fût en son pouvoir de le fixer, quand le feu de sa jeunesse lui donnait tout son essor. Il fallait que cet esprit fût tout de lui-même et maîtrisât son maître ; aussi a-t-il brillé d'abord avec tout le caprice d'un feu follet, une profonde finesse, une légèreté qui n'est jamais frivole. Le talent d'aiguiser les idées par le contraste des mots, voilà les qualités distinctives de son esprit, à qui rien n'est étranger. Heureusement, il ne sait pas tout ; il a pris la fleur des diverses connaissances, et surpren-

dra par sa profondeur tous ceux qui le savent léger, et par sa légèreté tous ceux qui ont découvert combien il pouvait être profond. La base de son caractère est une bonté sans mesure; il ne saurait supporter l'idée d'un être souffrant, il se priverait de pain pour nourrir même un méchant, et surtout son ennemi! *Ce pauvre méchant!* dirait-il. Il avait dans une terre une servante que tout le monde lui dénonçait comme voleuse : malgré cela, il la gardait toujours; et, quand on lui demandait pourquoi, il répondait : « Qui la prendrait? » Il a de l'enfance dans le rire, la tête un peu baissée, les pouces qu'il tourne devant lui comme Arlequin, ou les mains derrière le dos, comme s'il se chauffait; des yeux petits et agréables, qui ont l'air de sourire; quelque chose de bon dans la physionomie ; du simple, du gai, du naïf dans sa grâce. Il a quelquefois l'air bête de La Fontaine. On dirait qu'il ne pense à rien lorsqu'il pense le plus. Il ne se met pas volontiers en avant, et n'en est que plus piquant lorsqu'on le recherche. La bonhomie s'est emparée de ses manières et ne laisse percer sa malice que dans ses regards et son sourire; il se défie tellement de son talent pour l'épigramme, qu'il penche trop peut-être, en écrivant, du côté opposé. Il a l'air de prodiguer des louanges pour empêcher la satire d'éclore.

Ce croquis bien étudié représente Boufflers aux approches de la vieillesse, Boufflers devenu académicien, père de famille, homme politique.

Malgré son culte pour la liberté, il déserta la Législative au 10 août; il partit avec sa famille, en vrai philosophe qui se soumet à tout, pour la cour de Prusse, où il fut accueilli à bras ouverts par le prince Henri. De là il passa à la cour de Pologne, où il voulut fonder une colonie française. Son émigration, qui dura huit ans, fut très-supportable. Il vécut, quoique à la cour et en temps de guerre, dans le silence, presque dans l'étude ; jouant avec sa fille et lui apprenant comment on joint, tant bien que mal, la rime à la raison ; aimant sa femme, qu'il avait prise veuve et belle, sans trop d'esprit; se promenant au grand air, pluie ou soleil, selon son habitude. Quoique à

peu près exilé, il avait encore des chevaux et des chiens : il fut donc le moins à plaindre de tous les émigrés.

En 1800, il rentra en France *, mais non plus courtisan ni député : à peine s'il fut encore académicien. Il était fort désabusé des vanités humaines. Il se réfugia dans un petit château qu'il transforma presque en ferme; il devint agriculteur dans toute la simplicité des patriarches. Il bâtit un peu, planta beaucoup, cultiva à sa guise, c'est-à-dire en optimiste. Ses moissons furent belles, belles furent ses vendanges. Il était demeuré fidèle à l'amitié, qui le venait visiter dans les beaux jours. « Voilà mon dictionnaire de rimes, disait-il en montrant sa charrue et sa herse. Voilà mes poésies, disait-il en montrant ses blés, ses colzas, ses luzernes et ses avoines. Ici, poursuivait-il, je suis toujours en belle inspiration, je communie avec la nature; c'est là une œuvre pie qui me fera pardonner toutes mes œuvres légères. »

IV

Mais il me tarde de finir, pour arriver à ce dernier tableau qui achève de peindre Boufflers.

A travers les folies touffues de sa longue jeunesse, Boufflers avait çà et là pris le temps de demander des nouvelles d'Aline, qui n'était pas tout à fait devenue reine de Golconde. Il a raconté de diverses façons, en prose et en vers, sa véritable histoire. En revenant de Berlin à Paris, en 1800, il voulut à toute force revoir Aline au passage; il voulut retremper son pauvre cœur, battu par mille tempêtes à l'eau de rose, aux sources fraîches

* « Boufflers est sur la liste des émigrés; vous devriez ordonner qu'on le rayât. — Oui, sans doute, répondit Bonaparte; il nous fera des chansons. »

de cet amour si printanier qui l'avait surpris au matin de sa vie.

Il s'arrêta à Lunéville. Mais qu'était devenu le palais enchanté de Stanislas, la cour de Mme de Boufflers? Le poëte prit un cheval à l'hôtel de la poste et se mit en route pour le vallon. On était au printemps : il retrouva la nature toute fraîche et tout embaumée comme autrefois; toujours les mêmes couronnes verdoyantes et touffues sur les deux collines, toujours les bosquets gazouilleurs, les moissons déjà flottantes, les vergers épanouis; toujours le hameau qui fume et le clocher qui se perd dans le ciel avec le son des cloches. « Il ne manque qu'une chose ici, murmura Boufflers; c'est Aline, c'est mon amour, c'est ma jeunesse. La nature a beau faire, elle a beau répandre tous ses trésors, elle a beau chanter sur tous les tons, elle ne sera jamais qu'un cadre dont les passions de l'homme seront le tableau. Mais, que dis-je si gravement? j'ai l'air d'un philosophe. Hélas! est-ce un philosophe qui devait revenir ici? Voyons, soyons jeune encore, s'il est possible. »

Boufflers redemanda un instant de jeunesse à la magie des souvenirs; il descendit de son cheval, s'étendit sur l'herbe à l'ombre du vieil orme, au bord du ruisseau; il regarda vers la lisière du bois, comme si Aline allait revenir avec son pot à la main et son rouge cotillon. C'est en vain qu'il chercha à s'abuser; il n'était pas assez poëte pour évoquer les illusions couchées dans le tombeau des vingt ans. « Ah! oui, dit-il tout à coup, l'abbé Porquet a raison : Dieu seul dure longtemps; Dieu n'a pas fait notre âme pour la terre, excepté quand on a vingt ans et qu'on rencontre Aline sur son chemin. »

Il voulut aller jusqu'au bout dans son désenchantement; il remonta à cheval dans le dessein de déjeuner au petit hameau, où sans doute il aurait des nouvelles de l'héroïne

du seul roman de sa vie. Il s'arrêta au perron d'un mauvais cabaret dont l'enseigne ne promettait rien de bon. Il entra et demanda à manger, tout en s'asseyant à une table rustique encore humide de la dernière rasade. La cabaretière se mit sans retard à casser les œufs et à tordre la chicorée. Boufflers allait lui parler d'Aline sans savoir comment débuter, quand il vit entrer une bonne vieille fermière en jupe rayée, qui venait au feu avec un pot de terre. « Mais, je ne me trompe pas, s'écria-t-il, c'est bien cela, c'est Aline, c'est Élisabeth, c'est ma vieille vêtue de feuilles de palmier! »

De surprise, la vieille fermière laissa tomber son pot; mais, cette fois, Boufflers ne s'élança pas pour le ramasser. « Quoi! c'est vous, monsieur le chevalier! Mon Dieu! quelle rencontre! J'en ai le cœur tout brisé. — Cette rencontre-là ne vaut pas la première, dit Boufflers en considérant sa pauvre Aline des pieds à la tête; ce n'est plus un pot au lait aujourd'hui. — C'est bien vrai : nous n'avions pas de cheveux blancs là-bas près du ruisseau. — Embrassons-nous un peu, dit Boufflers; cette fois, nous pouvons le faire devant témoins. »

Ils s'embrassèrent avec une effusion qui toucha la cabaretière. « Vous allez déjeuner avec moi? — Oui, si vous voulez venir déjeuner à ma maison, à deux pas d'ici. J'ai tant de choses à vous dire! »

Boufflers paya vingt omelettes et trente salades à la cabaretière; il suivit Aline, qui avait détaché son cheval pour l'emmener. La pauvre femme avait le cœur si content qu'elle babillait à perdre haleine. « Figurez-vous que, chaque fois que je vois un beau cheval, je pense tout de suite à l'aventure du lait répandu; tout à l'heure même, en voyant celui-ci, j'ai pensé à vous. Ah! si vous saviez que de fois j'ai passé là-bas pour le seul plaisir d'y passer! Je savais bien d'avance que je ne vous rencontrerais

plus, mais je n'y passais pas moins avec bonheur. Nous avons fait là une belle folie; mais, comme dit le proverbe, une folie à deux est toujours bonne à faire. Je n'ai pas de regrets : on n'est jeune qu'une fois; vous ne sauriez croire comme toute ma vie a été pleine de tout cela. Chaque année, aux premiers jours de la belle saison (vous allez rire et vous moquer de moi; c'est égal, sachez-le), je vais, malgré moi, entraînée par une puissance surnaturelle, je vais cueillir un bouquet sur les bords du ruisseau. Ah! le vôtre a duré bien longtemps! Venez voir le bouquet de l'an passé. »

Elle prit la main de Boufflers, le conduisit à son alcôve et lui montra un bouquet fané retenu sur la serge des rideaux par un rameau de buis bénit. « Vous ne sauriez croire, dit Boufflers à son tour, comme ce souvenir de jeunesse a toujours parfumé mon cœur; il a été plus de la moitié de ma vie : c'est au point qu'étant jeune encore, n'espérant guère vous revoir et cherchant à m'abuser, j'ai fait un roman qui s'appelle *Aline;* les premières pages sont vraies, mais le reste n'est qu'un conte. — Dites-moi donc ce conte-là; je suis curieuse de savoir ce que vous avez imaginé de beau sur moi. — Tout le monde l'a lu, excepté vous. C'est toujours ainsi! Je ne fais pas de vous une sainte du calendrier, mais je vous ai peinte sous des couleurs si fraîches et si attrayantes, que tout le monde vous a adorée à Paris, en province, ailleurs encore. — Je ne m'en doutais guère. Pendant qu'on m'aimait de si bon cœur, moi je plantais mes choux, je berçais mes enfants, je songeais à vous. Cela ne m'a pas empêchée d'être assez heureuse; cependant, depuis quelques années, tout s'en va autour de moi : me voilà veuve, j'ai perdu deux enfants, le champ qui m'a nourrie a été partagé; mais j'ai encore beaucoup d'enfants et de petits-enfants; et puis, comme j'ai un naturel heureux, quand j'ai pleuré

et prié le bon Dieu, le temps passe encore assez doucement. »

Tout en parlant ainsi, la fermière allumait du feu; Boufflers promenait son regard à tort et à travers dans la maison. C'était un intérieur tout primitif : des dalles disjointes, des solives vermoulues, où çà et là l'araignée filait dans l'ombre; un vieux bahut de chêne, sculpté à grands coups, orné de faïences grossières et de plats d'étain; de petites fenêtres défendues au dehors par un rideau d'osier; une saine odeur d'eau pure et de pain bis; un âtre digne des géants; deux gravures enluminées sur la cheminée, sous un fusil plein de rouille et de poussière; enfin un parfum de bonne pauvreté, facile, agréable au cœur : voilà ce que découvrit Boufflers dans cette maison de sa vieille Aline.

Ils déjeunèrent gaiement, cependant ayant chacun un grain caché de tristesse. Après déjeuner, Boufflers demanda à visiter le petit héritage de la fermière : il comprit pour la première fois de sa vie le charme calme et sérieux que répand la terre pour ceux qui la cultivent; il fit vœu de consacrer ses derniers jours à l'agriculture.

Les deux vieux amants s'embrassèrent pour la dernière fois; l'adieu fut touchant : on essuya une larme à la dérobée, on se recommanda à Dieu avec une vraie religion; enfin Boufflers monta à cheval et se mit en route. Le cheval, qui avait déjeuné pour le moins aussi bien que son maître; le cheval, qui avait eu du meilleur trèfle et de la meilleure avoine, voulut traverser d'un seul bond la petite vallée : mais Boufflers le retint en bride, voulant respirer encore à loisir toute l'ivresse du souvenir.

Il rentra à Lunéville pâle et abattu : il avait été poëte ce jour-là pour la seconde fois de sa vie. Que de rimeurs plus connus qui n'ont pas été poëtes une seule fois!

XI

MARIE-ANTOINETTE

Mme de Polignac. — Le comte d'Artois. — Mme de Coigny. — La princesse de Lamballe. — Jean-Jacques. — L'abbé de Vermont. — Le comte de Provence. — Le roi Louis XVI.

MASCARADE A TRIANON.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE MARIE-ANTOINETTE.

Enfin, je ne suis plus la reine ! me voilà redevenue une simple femme, la moins orgueilleuse du royaume. Dieu soit béni ! Petits oiseaux, chantez ma joie comme la vôtre. Que vos gazouillements s'élèvent jusqu'au ciel sur le parfum des roses ! Dites à Dieu que les plus beaux jours de ma vie se sont passés dans ce parc, à l'ombre des marronniers touffus, sur ces verdoyantes pelouses, au fond de ces humbles chaumières, dans ces nacelles indolentes ! C'est là seulement que j'ai eu ma part des joies bénies du ciel et de la terre, ma part de soleil et d'amour. (*Elle s'assied au bord de l'eau et penche son front sur sa main.*)

SCÈNE II.

LA REINE, MADAME DE POLIGNAC.

MADAME DE POLIGNAC. Vous voilà bien pensive, madame !

LA REINE. Ah ! c'est vous ! Savez-vous à quoi je songeais ?

MADAME DE POLIGNAC. Au bonheur de vos sujets.

LA REINE. Vous n'y êtes pas : est-ce que j'ai des sujets quand je suis ici ? J'étais en train de faire de vieilles déclamations contre le trône.

MADAME DE POLIGNAC. Non pas contre le trône de la beauté et de la grâce.

LA REINE. Contre le trône des rois, la plus triste prison où l'âme puisse s'enchaîner sur la terre. Autrefois, à Vienne, j'étais libre comme ces bouvreuils qui chantent ; aussi je chantais, alors ! Pourquoi, dans mon aveuglement, me suis-je laissé prendre au trébuchet ? Voyez-vous, ma belle duchesse, vous ne saurez jamais dans quelles chaînes je passe ma vie.

MADAME DE POLIGNAC. Des chaînes de fleurs.

LA REINE. Des chaînes de fleurs! Hélas ! le premier chaînon est Louis XVI ; qui sait comment s'appellera le dernier ? Mille fois heureuses sont celles qui viennent au monde dans un berceau d'osier ; elles n'ont pas un royaume, mais elles ont leur vie à elles.

MADAME DE POLIGNAC. Nulle n'est maîtresse de sa vie; Dieu seul a la main assez forte pour tout conduire ici-bas.

LA REINE. Ah ! si je n'étais pas reine de France, vous verriez comme je vivrais à mon gré. Est-ce que Dieu m'empêcherait de respirer l'air libre, de courir sur les

montagnes, de cueillir la marguerite et la primevère? Quelle joie d'emporter au ravin son pain noir, de boire à la fontaine, de s'asseoir sur la roche! Le pain, l'eau de la fontaine, la roche alpestre, l'air sauvage de la montagne, tout cela serait à moi; tandis que, reine de France, vous le savez, à les entendre, tous ces philosophes babillards, le pain que je mange, c'est le pain de mes sujets; l'eau que je bois, c'est la sueur du peuple. Si on me voit sourire, on crie au scandale, sous prétexte qu'il y a de la misère en France. Que me reste-t-il donc, à moi? Croyez-le, je suis plus pauvre que la femme du pâtre; sa misère est bénie du ciel; sa cabane est délabrée, mais n'habite-t-elle pas tout le vallon? n'a-t-elle pas des tentes de verdure que Dieu lui-même entretient? Pour boire à la fontaine, elle n'a pas une coupe d'or, mais il est bien plus doux de boire dans sa main. D'ailleurs, le peu qu'elle a est bien à elle; ses plats d'étain, ses rideaux de serge, sa jupe de toile, c'est le fruit de son travail: et moi, je vous le demande, qu'ai-je à moi?

SCÈNE III.

LA REINE, MADAME DE POLIGNAC, LE COMTE D'ARTOIS, *puis* MADAME DE COIGNY ET LA PRINCESSE DE LAMBALLE.

LE COMTE D'ARTOIS. Tous les cœurs du royaume, depuis le cœur du roi....

LA REINE. Je vous arrête: où il n'y a rien, la reine perd ses droits.

MADAME DE COIGNY, *survenant*. Eh bien, comment passera-t-on cette après-midi? Serons-nous reçues par Sa Majesté la reine de France et de Navarre, ou par Sa Majesté Jeanneton, la laitière aux manches retrous-

sées ? Verrons-nous ces blanches mains suspendues aux beaux pis des vaches là-bas éparpillées ?

LE COMTE D'ARTOIS. Je suis prêt à tout. Que la reine ordonne, et je suis aux pieds de Jeanneton.

LA REINE, *souriant.* Relevez-vous, comte.

LE COMTE D'ARTOIS, *qui était resté debout, tombe agenouillé.* J'obéis.

LA REINE, *se tournant vers Mme de Coigny.* Que portez-vous donc là, duchesse ?

MADAME DE COIGNY. Un cachet ; ne voyez-vous pas ? C'est une rose accablée de papillons, d'abeilles, de frelons et de demoiselles.

LA REINE, *lisant la devise.* « Voilà ce que c'est que d'être rose. » Donnez-moi ce cachet ; de la rose nous ferons une reine.

MADAME DE POLIGNAC. Enfin, quelle comédie jouons-nous aujourd'hui ? *les Précieuses ridicules ?* Qui est-ce qui sera le public ? le roi n'est pas là.

LA PRINCESSE DE LAMBALLE, *bas à la reine.* Le voilà qui vient ; c'est bien lui. L'abbé de Vermont l'a reconnu.

LA REINE, *un peu agitée.* En vérité, mesdames, je ne suis pas en train de jouer la comédie à cette heure ; je suis en fureur de solitude aujourd'hui. Ce soir, peut-être reviendrai-je à nos chères distractions. En attendant, je vais rêver là-bas sous mon saule, le seul arbre que j'aie planté. Ne semblerait-il pas que j'aie préparé l'ombre de mon tombeau ?

LE COMTE D'ARTOIS. La reine a mis un crêpe, je ne dirai pas sur sa couronne, mais sur son cœur. La beauté n'est-elle pas faite pour sourire ?

MADAME DE POLIGNAC. Il y a des larmes qui sont plus belles que des sourires, n'est-ce pas, madame de Coigny ? Vous le savez, vous qui pleurez avec tant d'à-propos !

MADAME DE COIGNY, *d'un air piqué*. Moi, je ne me cache pas pour pleurer.

LA REINE, *avec impatience*. Battez des ailes, jolis oiseaux, allez répandre ailleurs votre gai babil, faites-moi la grâce d'une heure de solitude : la solitude est la conseillère des rois.

LE COMTE D'ARTOIS. La solitude est bonne pour les rois, mais non pour les reines.

LA REINE, *à la princesse de Lamballe*. Vous, demeurez là ; j'ai à vous parler.

(*Le comte, après un profond salut, entraîne Mme de Polignac et Mme de Coigny vers le grand Trianon.*)

SCÈNE IV.

LA REINE, LA PRINCESSE DE LAMBALLE.

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. Enfin ! je n'espérais pas vous voir sitôt seule.

LA REINE. Vous dites donc qu'il est là-bas ?

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. Oui, là-bas, avec les jardiniers, à qui il donne une bonne leçon, à ce que dit l'abbé. Voilà toute une semaine qu'il vient passer ici ses heures de promenade. J'étais bien loin de m'en douter, moi qui le croyais toujours en exil. Le pauvre homme ! il n'a pas l'air d'un prince.

LA REINE. C'est pourtant un grand seigneur. La plupart des grands seigneurs ne représentent qu'un nom ; lui, il représente un homme. Quel homme ! Il a grandi dans les passions bonnes et mauvaises : les passions sont les combats du philosophe. Au moins son génie ne sent pas le collége, c'est la fraîcheur d'une vallée perdue. Qu'il est éloquent en face de la nature ! Si Dieu est son maître, la nature est son école. Il écoute et il

chante. C'est la voix des bois et des fontaines, c'est un cœur qui parle, et non l'écho d'un livre. Les écrivains du grand siècle sentent tous un peu la poussière stérile de la bibliothèque ; dans celui-ci, c'est une bonne odeur rustique. Les autres ont des échos d'une jeunesse passée dans les livres ; Rousseau a des échos d'une jeunesse passée dans les montagnes. Il rappelle le pâtre, la neige, la pervenche ; il vous fait respirer l'air des forêts. Les autres ne vous promènent que dans un jardin royal, sur des allées sablées et tirées au cordeau. Au lieu d'entendre les concerts sauvages de la tempête, les hymnes matinales, les chansons du soir, on entend avec eux les sons de la harpe.

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. J'ai passé et repassé devant lui pour le voir tout à mon aise ; il n'est guère apprivoisé. Ces jours-ci, le chien de M. de Saint-Fargeau se jeta dans ses jambes et le renvoya sur le bord du chemin ; M. de Saint-Fargeau courut à lui tout consterné. « Que puis-je faire pour vous? — Enchaînez votre chien, » ce fut toute sa réponse. Ne dirait-on pas Diogène? Quand il m'a vue, il a pris la mine d'un hibou.

LA REINE. D'un hibou qui voit le soleil. C'est votre beauté qui l'a ébloui.

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. Il me regardait à la dérobée, tout en cherchant à s'éclipser dans les branches.

LA REINE. J'y songe ! S'il allait me reconnaître ? Heureusement il ne m'a jamais vue.

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. Mais en vous voyant, madame, comment ne pas reconnaître la reine?

LA REINE. C'est un sauvage, il ne doit regarder les femmes qu'à moitié ; mon costume, d'ailleurs, n'a rien qui me puisse trahir. Je prendrai un grand air d'insou-

ciance. Vous croyez que les jardiniers parviendront à nous l'amener dans l'enceinte du petit Trianon?

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. L'abbé de Vermont s'y est pris à merveille : le voyant à la porte, rêvant, sans franchir le seuil, il a demandé aux jardiniers, tout en leur faisant des signes, si le petit Trianon était ouvert aujourd'hui aux étrangers. « Dans une demi-heure, ont répondu les jardiniers. — J'attendrai, a repris l'abbé. — Et moi aussi, » a dit le sauvage. Là-dessus, il s'est approché des jardiniers pour deviser sans façon avec eux. Dans quelques minutes l'abbé va venir; il le suivra sans doute, n'ayant garde toutefois de prendre le même chemin.

LA REINE. Il ne voudra pas venir de ce côté, s'il nous voit.

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. Qui sait? Il ne fuit que les hommes. S'il n'y avait que des femmes ici-bas, Dieu nous en préserve! peut-être serait-il plus sociable.

LA REINE. Mais n'est-ce pas lui que j'entrevois à travers la grille?

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. Oui, c'est bien là l'homme de la nature et de la vérité.

LA REINE. Vous le voyez, il vient tout en herborisant. Mais voilà que je pâlis et que je rougis!

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. Vous, devant qui tout le monde pâlit et rougit!

LA REINE. Je ne croyais qu'à la majesté des titres, et je tremble devant la majesté du génie!

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. Vous voyez qu'il n'a pas peur de nous. On a dû lui dire qu'il rencontrerait peut-être des Génevoises ou des Flamandes.

LA REINE. A merveille. Allons sans façon à sa rencontre, et prions-le de nous dire ce qui se fait à Trianon.

SCÈNE V.

LA REINE, LA PRINCESSE DE LAMBALLE,
JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

LA PRINCESSE DE LAMBALLE, *avec un accent allemand.* Voulez-vous, monsieur, nous conduire dans cette retraite? Nous sommes étrangères : qu'est-ce que ce village?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *s'inclinant.* Je suis un étranger moi-même, vivant loin de la cour. Je viens ici pour la nature, qui se montre un peu çà et là, quoi qu'on fasse pour la cacher. Je vous dirais mal ce qui se passe à Trianon.

LA REINE. Les murs de la cour ne sont pas si hauts qu'on ne puisse à loisir regarder par-dessus.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Je passe toujours sans regarder de ce côté-là. Est-ce la peine de lever la tête pour voir la folie des cours. quand on assiste de gré ou de force à la folie des villes? Habillée de soie ou de lin, n'est-ce pas toujours la même folie?

LA REINE. Vous voyez le monde d'un regard désenchanté.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Je vois le monde tel qu'il est. N'est-ce pas notre folie qui nous fait tous aller au dénoûment? Dieu a compté sur notre folie en créant le monde. Aussi, que voit le spectateur? le spectacle de la folie.

LA REINE, *à part.* Il est fou. (*Haut.*) Folie si vous voulez. Qu'importe si elle nous plaît? Enfin vous savez sans doute par ouï-dire ce qui se passe ici, à quoi servent ces chaumières, pourquoi ces vaches se pavanent si bien sur les promenoirs de la reine? Tout cela n'est pas un mystère à Paris.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Je vous dirai mal ce que je sais à peine.

LA REINE. Quelle est l'origine....

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Louis XIV avait imaginé le grand Trianon pour échapper à Versailles dans ses jours de promenades amoureuses ; Louis XV imagina le petit Trianon pour échapper au grand. C'est ici que Mme la comtesse Dubarry venait faire porter la queue de sa jupe par un nègre, en attendant le *bon plaisir du roi.* Ce lieu est charmant ; pourquoi faut-il y secouer du pied de pareils souvenirs ? Heureusement que la reine Marie-Antoinette a répandu ici un parfum de sa grâce et de sa vertu.

LA REINE, *respirant.* Vous avez vu la reine ?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Non, je ne l'ai pas vue, mais je l'ai devinée. Elle a eu pour maîtres Marie-Thérèse, Métastase et Gluck ; elle sait que le sang des Césars coule dans son cœur. Comment n'aurait-elle pas la noblesse et la dignité, je ne dirai pas d'une reine, mais d'une femme ?

LA REINE. Oui, l'abbé Métastase a donné des leçons à Marie-Antoinette. (*Cherchant des souvenirs d'enfance :*)

In perdei : l'augusta figlia...,

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Grâce à Dieu, la reine n'imite pas Mme Dubarry ; elle ne traîne pas un nègre à la queue de sa robe ; ce n'est pas pour un amant ennuyé qu'elle vient ici.

LA REINE. Et que vient-elle y faire ?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Elle y vient réveiller ses souvenirs d'enfance ; elle y vient oublier les ennuis dorés du trône. Ces mœurs champêtres ont toujours été du goût de la cour : la bergère rêve au bonheur des reines, les reines recherchent le bonheur des bergères. Sous Louis XIV, on avait le même caprice ; lisez les Mémoires

de Mlle de Montpensier. Pour la Régence, voyez les mascarades champêtres de Watteau.

LA REINE. Ces chaumières sont tout un village ; à quoi bon ce village ?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. C'est une école de bonne politique. (*Souriant avec malice.*) Malheureusement pour la royauté, le roi est toujours de trop dans ce village. Le roi absent, tout y est pour le mieux ; le roi présent, tout est fini : on ne rit plus, on ne chante plus, on ne vit plus. Aussi il y a là-bas la tour de Marlborough ; mais quand *madame monte à sa tour*, c'est pour voir si le roi ne vient pas.

LA REINE, *un peu troublée.* N'y a-t-il pas un théâtre ?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Oui, comme si la comédie n'était pas assez curieuse sur le théâtre de la cour ! On est si ennuyé de son rôle, quand on a le malheur d'être reine, qu'on veut se déguiser sans cesse, tantôt en bergère, tantôt en comédienne ; mais on a beau faire, c'est toujours le même cœur qui s'ennuie et qui cherche.

LA REINE. Qui cherche ?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Qui cherche ce qui n'est pas à la cour : la liberté, l'amour, la solitude, tout ce qui est l'image du bonheur ici-bas, ou plutôt l'ombre du bonheur.

LA REINE. Le bonheur n'est-il pas à la cour comme ailleurs ?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. A la cour on ne trouve que le plaisir ; or, comme l'a dit le sage, si le bonheur est un diamant, le plaisir n'est qu'une goutte d'eau. (*Se retournant pour voir la prairie.*) En vérité, on dirait pourtant que le bonheur habite ici. Trianon est un Éden où il ne manque rien, si ce n'est la pomme à cueillir. Ce lieu me console un peu du parc de Le Nôtre.

LA REINE. Quoi ! vous n'aimez pas la splendeur du parc de Versailles ?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Je m'y trouve fort mal à mon aise; ces magnificences régulières, ces arbres taillés au cordeau, ces eaux emprisonnées dans le marbre, toutes ces recherches merveilleuses m'annoncent que cela n'a pas été fait pour moi. Je n'ose y respirer en pleine liberté, moi qui ne suis pas habillé de pourpre. J'ai toujours peur d'y rencontrer une cour folâtre qui rirait de mon habit râpé et de ma mine pensive, ou plutôt j'ai peur d'y rencontrer quelque jardinier dressé par Le Nôtre, tout prêt à me couper les cheveux comme si j'étais un arbre sauvage. Au moins les jardins anglais m'amusent; la liberté des arbres qui poussent comme il leur plaît, sans être soumis au ciseau sacrilége, me fait croire à ma liberté. Je vais, je viens comme un baron sur ses terres : car, dès que je vois la nature telle que Dieu l'a faite, je crois être chez moi. C'est là que je bâtis mes derniers châteaux en Espagne.

LA REINE. Je vous comprends; mais pourquoi craignez-vous et fuyez-vous tout ce qui s'habille de pourpre? Les rois sont à plaindre plutôt qu'à craindre.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. On les craint, on les fuit, c'est tout simple. Pourquoi les plaindrait-on? on ne plaint pas les infortunes dorées.

LA REINE. Vous êtes républicain, monsieur; voilà d'où vient votre haine pour les rois.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Ah! madame, je n'ai pas de haine, pas même pour mes ennemis! pourtant ils m'ont fait tant de mal!

LA REINE, *d'un air surpris.* A vous, monsieur? Vous êtes donc un roi? (*Se reprenant.*) Des ennemis! n'en a pas qui veut. C'est une gloire. Permettez-moi de m'incliner devant vous; permettez-moi en même temps de vous demander votre nom.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *avec un mouvement d'orgueil.*

Mon nom n'est pas un mystère; peut-être avez-vous entendu parler de moi : je suis Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève.

LA REINE. Jean-Jacques Rousseau, dites citoyen du monde.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Un peu de bruit, un peu de poussière, voilà tout.

LA REINE. C'est l'histoire des rois.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Vous parlez trop de rois pour n'être pas de la cour. (*Regardant la reine et tressaillant.*) Je croyais que la reine n'était pas ici....

LA REINE. Elle ne veut pas y être.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Je suis loin de me plaindre; me voilà revenu d'un préjugé....

LA REINE. Vous aimerez les rois?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. J'aimerai la reine.

LA REINE. Est-ce que je suis la reine ? est-ce qu'il y a une reine en France ? C'est Dieu qui gouverne la France.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Le temps des mascarades passera vite; vous aurez comme les autres vos jours d'orage, madame, et alors vous serez la reine, s'il en est encore temps. Adieu.

LA REINE, *attristée*. Adieu! aimez un peu la reine.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Je l'aimerai, non pas comme on aime à la cour; je l'aimerai profondément, jusqu'au jour où les philosophes auront donné le dernier coup de bêche à ma tombe. Comme les Trappistes, ils ne m'ont jeté que ce cri d'amitié : « Frère, il faut mourir. » Aussi je ne vois pas, comme Pascal, un abîme devant mes pas, je vois une tombe ouverte. Je n'ai plus de place au soleil. Les prêtres, les parlements, les philosophes, ne m'ont-ils pas dit comme à un autre juif errant : « Va, va encore, va toujours! » Proscrit, exilé, chassé, voilà le prix de mes

œuvres. Et Dieu est témoin que je croyais enseigner aux hommes l'amour et la vérité. Pauvre aveugle que j'étais ! je combattais les grandeurs et les mensonges sans prendre le temps de combattre mes misères. Pauvre astrologue, qui se laisse choir dans le puits ! Je songeais à la vie des autres, sans songer à la mienne. Aussi comment ai-je vécu ? Qu'ai-je fait de mon cœur et de ma raison ? Je prêchais la grande famille humaine, où est ma famille à moi ? Folie ! folie ! folie !

LA REINE, *à la princesse de Lamballe.* Il me fait peur. Quel orgueil et quelle misère !

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *voyant passer des promeneurs.* Les voilà.

LA REINE. Qui vient donc ?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Ah ! vous ne savez pas ? ceux qui me proscrivent, m'exilent, me chassent ou m'insultent ! Voyez-vous Grimm ?

LA REINE. C'est l'abbé de Vermont.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. C'est Grimm ! c'est Grimm ! je le vois bien, je le sens bien : il vient souffler sa haine dans l'air que je respire. (*S'inclinant avec un profond respect.*) Dieu protége la France et la reine !

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. Dieu protége la reine ! Ces philosophes sont des oiseaux de mauvais augure....

SCÈNE VI.

LA REINE, LA PRINCESSE DE LAMBALLE.

LA REINE, *voyant Jean-Jacques Rousseau s'éloigner d'un pas rapide.* Le voilà parti ! Qu'ils sont désespérants, tous ces hommes de génie ! J'aime encore mieux mon sceptre que le leur. Au moins, il y a des roses à ma couronne qui en cachent les épines. (*Étourdiment.*) A pro-

pos, notre mascarade ! Appelez donc les fugitifs ; moi, je cours à la laiterie.

C'est le sultan Saladin
Qui garde dans son jardin...

Vous dites que je ne suis pas trop mal en jupe rayée ?

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. Vous êtes adorable en manches retroussées.

LA REINE. Vous croyez ? Voilà le comte d'Artois qui vient faire tourner son moulin. Quel charmant garde-moulin ! On a beau faire pour se rendre grotesque, on est toujours un grand seigneur.

SCÈNE VII.

LA REINE, LA PRINCESSE DE LAMBALLE, LE COMTE D'ARTOIS.

LA REINE. Vous êtes seul, comte ?

LE COMTE D'ARTOIS. Le comte de Provence répète son rôle : il doit souffler ce soir.

LA REINE. La tempête ?

LE COMTE D'ARTOIS. Peut-être. Pour le roi, il s'amuse : il s'est renfermé avec une serrure de sa façon.

LA REINE. A la bonne heure ! il va être heureux.

LE COMTE D'ARTOIS. Et nous aussi. Ne trouvez-vous pas qu'il est assez curieux de voir le restaurateur de la liberté, à ce qu'ils disent, passer son temps à faire des serrures ? C'est un mari dangereux ; il n'y a point de porte qui tienne avec lui. (*Le comte va au moulin, la reine à la laiterie.*)

SCÈNE VIII.

LA PRINCESSE DE LAMBALLE, L'ABBÉ DE VERMONT.

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. Monsieur l'abbé va-t-il monter en chaire? Voilà son bercail qui bat la campagne.

L'ABBÉ. Qu'on joue la comédie de la royauté, passe encore; mais la comédie du ciel, ce serait une profanation.

SCÈNE IX.

L'ABBÉ, LA PRINCESSE DE LAMBALLE, MADAME DE POLIGNAC, *déguisée en rosière.*

MADAME DE POLIGNAC. J'en suis bien fâchée, monsieur l'abbé, mais mon innocence doit être proclamée; vous me couronnerez rosière.

L'ABBÉ. Je suis fier de cette mission; en vous couronnant, j'imiterai le Seigneur, qui vous a mis sur le front la couronne de la gloire et de la beauté.

MADAME DE POLIGNAC. On n'est pas plus galant. Quelle surprise!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE DE PROVENCE, *en berger.* LA PRINCESSE DE LAMBALLE, *en bergère.*

LE COMTE DE PROVENCE.

Mon sceptre est une houlette;
J'ai jeté les fleurs de lis
Pour la fraîche violette
Qui tremble au sein de Philis.

MADAME DE POLIGNAC. Vous avez raison, comte, la violette est adorable....

LE COMTE DE PROVENCE. Comme l'amour qui se cache.

MADAME DE POLIGNAC. Je ne fais pas de comparaison. Je ne suis pas un poëte, moi; je n'improvise pas, je n'ai pas à loisir la rime et la raison.

LE COMTE DE PROVENCE.

Si vous voulez que je m'escrime
Au jeu des vers, belle Suzon,
Vous serez la grâce et la rime,
Et moi l'amour et la raison.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LA REINE, LE COMTE D'ARTOIS.

LA REINE, *une trompe à la main, au comte d'Artois.* Berger, il n'est pas encore temps de conter fleurette; voici votre trompe que vous avez perdue, je ne dirai pas où.

LE COMTE D'ARTOIS. Dans le boudoir de la belle duchesse.

LA REINE. Appelez les vaches, il est temps de les traire; voyez, j'attends : Jeanneton me suit avec les jattes.

LE COMTE DE PROVENCE. Venez, filles d'Io, les plus blanches mains du monde (*A la duchesse de Polignac et à la princesse de Lamballe*), je parle aussi des vôtres, vont se suspendre à vos flancs noirs.

LA REINE. Soyez donc tout simplement berger, et non poëte. Est-ce que les vaches entendent cette langue-là? Appelez la Rousse, appelez la Brune, appelez Jeanne, appelez Margot. Les voyez-vous qui viennent déjà? Meunier, votre farine est-elle faite? Allons, allons, il y aura goûter sur l'herbe et bal dans la prairie. L'abbé,

allez chercher le violon et la cornemuse ; envoyez-nous le comte de Vaudreuil et la duchesse de Coigny. Pour danser une pastourelle un peu gaie, il faut plus de figurants. (*Voyant venir le roi.*) Mon Dieu! le roi qui vient! (*Elle pâlit et laisse tomber ses bras.*)

LE COMTE D'ARTOIS. C'est l'ennui qui vient : je cours au moulin.

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. Je vais lâcher mon troupeau.

MADAME DE POLIGNAC. Je cours chercher un bailli pour me couronner rosière.

LA REINE, *à la princesse de Lamballe.* Dépêchons-nous, Madelon, nous n'avons pas de temps à perdre. (*Au comte de Provence.*) Berger, laissons passer le roi; dans une demi-heure nous reviendrons goûter sur l'herbe. Allez préparer des couplets.

(*Tous s'enfuient.*)

SCÈNE DERNIÈRE.

LE ROI, LA REINE, *cachée.*

LE ROI. Je croyais qu'ils étaient là tous, les grands enfants? Qu'ai-je donc à faire ce soir?

LA REINE, *à part.* Rien.

LE ROI. Qu'ai-je donc fait ce matin?

LA REINE, *à part.* Rien.

LE ROI. J'ai bien faim, mais à Trianon il n'y a que du lait et du fromage, du beurre et des fraises; autant boire de l'eau. (*Voyant les moutons éparpillés autour de lui.*) Il y a pourtant là de bonnes côtelettes qui se promènent.

LA REINE. Ah! Jean-Jacques! Jean-Jacques! Je suis toute soucieuse aujourd'hui.

LE ROI. Les ministres m'ont-ils parlé longtemps à ce dernier conseil! La France, la Prusse, l'Autriche.... (*Un silence.*) La France, l'Angleterre, l'Amérique.... (*Un silence.*) Le siècle marche, comme disait M. Turgot. (*Il s'assied.*) Que d'inventions sous mon règne, sans compter qu'aujourd'hui M. Guillotin m'a écrit qu'il avait découvert la civilité de la mort. Il appelle cela la civilité de la mort! (*Il se frappe légèrement le cou du bout de la main.*) C'est égal, les rois de France sont bien heureux de ne pas monter sur l'échafaud. Pour bien gouverner mon royaume.... (*Le roi s'endort.*)

LA REINE, *s'éloignant.* Dieu protége la France!

FIN.

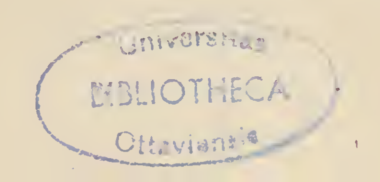
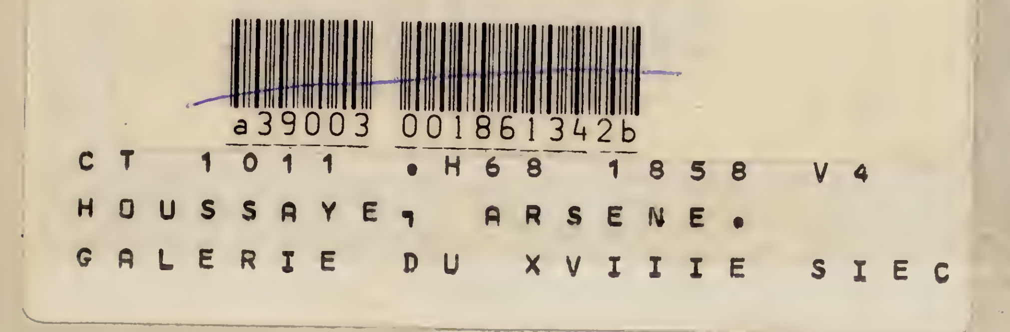
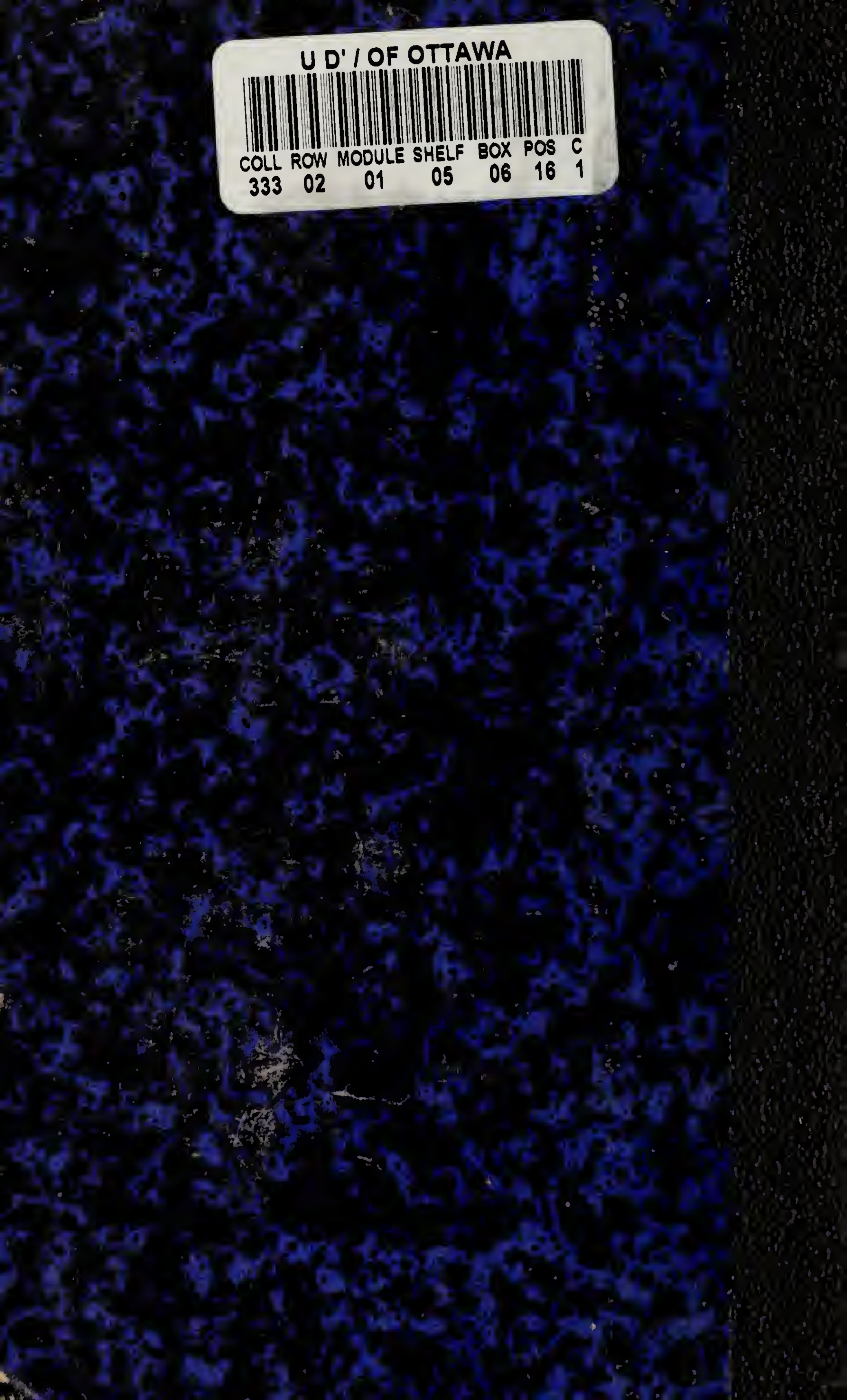


TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Ch. Lahure et Cie, imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation, rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.


a39003 001861342b
CT 1011 .H68 1858 V4
HOUSSAYE, ARSENE.
GALERIE DU XVIIIE SIEC


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 01 05 06 16 1